Le Collectiph et le Suicide du Concret

Pour une ontologie de la rupture à l'ère de l'effondrement du sujet automatique

---

Camille Lepallec

Faculté de droit – Université de Rennes 1

Rennes, juillet 2026

Abstract

Dans l'effondrement du capitalisme tardif, le sujet automatique ne produit plus de médiation stable. Il ne génère plus que des brèches. Face au vide laissé par la mort de la valeur, une minorité ontologique refuse de laisser le spectacle se reconstituer : le Collectiph. Ni parti, ni classe, ni peuple, il est la subjectivité qui accepte de descendre dans la nuit hégélienne, d'accompagner le suicide du concret fétichisé et de briser les tables de la loi de la valeur avec le marteau nietzschéen. Entre sabotage infrastructurel et soin, entre désertion et guerre civile ontologique, il trace les contours d'une ontologie de la rupture pour un temps où l'automate capitaliste se meurt en menaçant d'entraîner le monde avec lui. Ce premier tome établit les fondations historiques et théoriques de cette ontologie de la rupture en historicisant la critique de la valeur à travers le concept de « fenêtre dialectique » et ses trois âges de la subsomption, avant d'analyser la fermeture violente de cette fenêtre à travers le précédent de 1940 et la synarchie.

Mots-clés : Wertkritik, sujet automatique, subsomption, fenêtre dialectique, brèches dialectiques, Collectiph, synarchie, Marc Bloch, Hegel, Nietzsche, ALOCAL, thermodynamique.

PROLOGUE : L'IMPASSE DE L'AUTOMATE ET LA NÉCESSITÉ DE LA BRÈCHE

0.1 La Wertkritik et son aporie

L'histoire de la théorie critique au XXe siècle est traversée par une fracture épistémologique concernant la nature de la domination capitaliste et les conditions de son dépassement. D'un côté, une tradition humaniste, marxiste-léniniste et ouvriériste, a longtemps postulé que le prolétariat était le sujet historique de l'émancipation, et que le capitalisme n'était qu'un mode de production parmi d'autres, caractérisé par une répartition inéquitable de la richesse et une exploitation de classe. De l'autre, une lignée plus souterraine, passant par la Théorie Critique de l'École de Francfort, la lecture hégélienne de Marx, et plus récemment la *Wertkritik* (critique de la valeur) allemande, a opéré un renversement copernicien : ce n'est pas l'homme ou la classe ouvrière qui est le sujet de l'histoire, mais le Capital lui-même.

La *Wertkritik*, développée autour des revues *Krisis* et *Exit!* par des auteurs comme Robert Kurz, Moishe Postone, Anselm Jappe et Roswitha Scholz, a eu le mérite impérieux de démonter les illusions de l'humanisme marxiste et de nous montrer les rouages de cette prison conceptuelle [**?**, **?**, **?**]. Elle a montré que le Capital n'est pas un instrument aux mains des capitalistes, mais un sujet automatique, une abstraction réelle qui s'autonomise et soumet l'humanité à sa logique de valorisation aveugle. Elle a démontré que le travail abstrait, loin d'être une catégorie anthropologique éternelle, est une médiation sociale spécifique au capitalisme, une contrainte silencieuse qui impose à chaque individu la nécessité de produire et d'accumuler de la valeur pour survivre.

Pourtant, en traitant l'automate comme un invariant intemporel, la théorie critique s'est enfermée dans une impasse fataliste. Chez Robert Kurz, notamment dans ses derniers écrits, cette tendance aboutit à une forme de collapsologisme mélancolique. Si le sujet automatique est une machine de mort qui court inéluctablement à sa perte en entraînant la biosphère avec lui, et si la classe ouvrière est structurellement intégrée à la logique de la valeur, alors toute subjectivation antagoniste est d'avance vouée à l'échec ou à la récupération. La critique de la valeur devient une pure contemplation de l'effondrement, une position de spectateur impuissant devant la catastrophe.

L'erreur fondamentale de cette approche figée réside dans l'oubli de la dialectique hégélienne elle-même. Pour Hegel, la substance ne devient sujet que par le travail du négatif, par la contradiction et

la médiation. Si le Capital est un sujet automatique, il n'est pas pour autant un sujet conscient ou parfait. C'est un sujet aveugle, traversé de contradictions internes insolubles — la baisse tendancielle du taux de profit, la contradiction entre la valeur et la richesse matérielle, la tension entre l'accumulation infinie et les limites finies de la planète. En traitant le sujet automatique comme un bloc monolithique, la *Wertkritik* orthodoxe échoue à penser l'historicité de son propre objet.

0.2 La thèse du Collectiph : définition et annonce

C'est pour sortir de cette impasse que ce travail propose le concept de **Collectiph**. Le Collectiph n'est pas un groupe sociologique — ni un parti, ni une classe, ni un peuple. Il est une *fonction dialectique*, une minorité ontologique qui émerge dans les brèches de l'effondrement du sujet automatique.

Le Collectiph est la subjectivité qui accepte de descendre dans la nuit absolue hégélienne, d'accompagner le suicide du concret fétichisé, et de briser les tables de la loi de la valeur avec le marteau nietzschéen. Il est celui qui, face au vide laissé par l'effondrement du sujet automatique, refuse de laisser le spectacle se reconstituer. Il est le sujet de la négation absolue, celui qui utilise la méthode hégélienne de la traversée du négatif, animé par la volonté de puissance nietzschéenne de briser les idoles.

Mais le Collectiph n'est pas un surhomme isolé. Il est une fonction collective, une subjectivité qui ne se définit pas par sa place dans le procès de travail (puisque celui-ci est décomposé), mais par sa capacité à contenir la totalité de la négation. Il est le point où la contradiction du sujet automatique devient consciente d'elle-même. Il est le « résidu » de la subjectivation critique, celui qui, dans la brèche, refuse que le spectacle se reconstitue.

Le Collectiph est le sujet de la rupture à l'ère de l'effondrement. Il n'est pas le retour du sujet prolétarien de la fenêtre fordiste ; il est la minorité ontologique qui habite les brèches de l'ère de la subsomption fragmentée, pratiquant le Suicide du Concret fétichisé là où la médiation classique est devenue impossible.

0.3 Architecture de l'ouvrage : des cinq parties

Pour déployer cette thèse, l'ouvrage est organisé en cinq parties, qui suivent un arc dialectique rigoureux.

La **PARTIE I** — *Genèse et clôture de la fenêtre dialectique* — établit les fondations théoriques et historiques. Elle commence par une exégèse du concept marxien de sujet automatique, avant d'historiciser ce concept à travers le prisme des trois âges de la subsomption : formelle, réelle, et fragmentée/financiarisée. Elle montre comment la « fenêtre dialectique » s'est ouverte avec le fordisme, permettant une médiation entre le sujet capital et la subjectivité prolétarienne, puis comment elle s'est refermée à partir des années 1970. Elle analyse enfin la fermeture violente de cette fenêtre à travers le précédent de 1940 et la synarchie, en s'appuyant sur les travaux de Marc Bloch et d'Anne Lacroix-Riz.

La **PARTIE II** — *Le régime des brèches : nécropolitique, algorithme et spectacle* — cartographie les trois grandes brèches contemporaines. Elle analyse d'abord la guerre en Ukraine comme dissociation paroxystique, un laboratoire de la valeur-dissociation au XXIe siècle. Elle examine ensuite l'algorithme souverain et le coup d'État épistémique du capitalisme de surveillance. Enfin, elle montre, à travers une analyse de la Prestige Television (*Breaking Bad*, *Better Call Saul*), comment la critique de la forme-valeur est devenue elle-même une marchandise premium dans l'économie de l'attention.

La **PARTIE III** — *La guerre civile ontologique : subjectivité, soin et guerre d'usure* — analyse comment le Collectiph se constitue subjectivement face à la violence de l'État-sécurité et à la nécropolitique. Elle examine l'autodéfense des communs, le double pouvoir, le sabotage des flux, et la transformation subjective nécessaire pour éviter le piège du militantisme sacrificiel. Elle mobilise les concepts jungiens d'Ombre et les lignes de fuite deleuzo-guattariennes pour penser une écologie du sujet vulnérable.

La **PARTIE IV** — *Le paradigme infrastructurel : ALOCAL et la symbiose cyber-géologique* — répond à la question cruciale de l'ancrage matériel du post-capitalisme. Elle montre que la sortie de la forme-valeur ne peut se fonder sur des abstractions numériques, mais doit s'ancrer dans les lois immuables de la physique et de la thermodynamique. Elle développe le concept de « juridiction topologique », les Communs d'Exergie, et la symbiose cyber-géologique comme nouvelle infrastructure du soin territorial.

La **PARTIE V** — *L'ontologie du commun post-valeur : soin, métabolisme et fin de la préhistoire* — pense la vie après le Suicide du Concret. Elle réhabilite le Care comme principe ontologique, libère le temps concret contre le temps abstrait, et repense l'espace hors de la logique logistique. Elle conclut sur la dissolution du Collectiph dans le tissu du vivant, l'auto-institution de la liberté, et la fin de la préhistoire humaine.

0.4 La méthode : entre Hegel, Nietzsche, Kracauer et la physique thermodynamique

Ce travail ne mobilise pas un seul cadre théorique, mais une constellation de méthodes qui s'articulent dialectiquement.

Hegel nous donne la méthode de la rupture. La *Phénoménologie de l'Esprit* nous enseigne que la conscience de soi n'advient que par l'épreuve du négatif. Le Collectiph est cet Esclave moderne qui, confronté à l'effondrement de la biosphère et à la guerre impérialiste, cesse de déléguer sa puissance à la Forme. Il accepte de regarder le négatif en face, de supporter la nécrose infrastructurelle, et de comprendre que la liberté s'achète au prix de l'endurance de la mort du monde marchand.

Nietzsche nous donne l'éthos de la rupture. Il nous a avertis qu'il n'y a pas de synthèse harmonieuse qui attend le Collectiph au bout de l'effondrement. La « mort de Dieu » est la mort de la Forme-Valeur, et le vide qu'elle laisse est un chaos dionysiaque. Le Collectiph est le sujet du nihilisme actif. Il ne pleure pas la perte des repères abstraits ; il utilise la destruction de l'ancien monde non pour le restaurer, mais pour dégager le terrain.

Kracauer nous donne la méthode de lecture des surfaces. Il nous apprend à lire les phénomènes de la culture de masse comme des expressions de l'inconscient collectif. Le nouvel ornement de masse n'est plus le corps synchronisé de l'ouvrier à la chaîne, mais l'attention synchronisée de millions de spectateurs engagés dans un travail herméneutique. La Prestige Television devient ainsi un symptôme privilégié de la dialectique critique-commodité.

La physique thermodynamique et la cyber-géologie nous donnent l'ancrage matériel du post-capitalisme. Le projet ALOCAL — Sovereign Optimization on Physically Constrained Networks — démontre que la désaliénation post-valeur ne peut se fonder sur des abstractions numériques, mais doit s'ancrer dans les lois de la thermodynamique, de la propagation des ondes, et de l'irréversibilité physique. C'est la preuve que le « Soin » et le « Commun » ont une infrastructure matérielle dure (*hard-tech*) qui les rend impossibles à détruire par le Capital.

0.5 L'enjeu : penser la rupture à l'ère de l'effondrement

L'enjeu de ce travail est à la mesure de la catastrophe qui s'annonce. Le sujet automatique, confronté à l'impasse de sa propre valorisation, ne produit plus que des brèches — des déchirements du spectacle où la vérité mortifère de la valorisation éclate au visage. Mais ces brèches ne contiennent pas automatiquement une issue émancipatrice. Elles peuvent être refermées par le spectacle, par la guerre, par le fascisme ou par la simple gestion catastrophique.

La tâche de la critique, et l'objet de cet ouvrage, est de penser ce qui peut surgir dans ce vide. Comment passer de la conscience mélancolique de l'effondrement à une ontologie de la rupture ? Comment penser l'émergence d'un sujet qui ne soit plus le produit de l'usine, mais le produit de la négation absolue ? Comment fonder matériellement, physiquement, thermodynamiquement, un commun post-valeur qui ne soit pas une utopie idéaliste mais une infrastructure résistante à la prédation ?

C'est à ces questions que cet ouvrage répond, en forgeant le concept du Collectiph, en théorisant le Suicide du Concret fétichisé, et en traçant les contours d'une ontologie de la rupture pour un temps où l'automate capitaliste se meurt en menaçant d'entraîner le monde avec lui.

—

[FIN DU PROLOGUE]

Part I

Partie I : Genèse et clôture de la fenêtre dialectique

Le Capital comme Sujet Automatique — Généalogie et Impasses de la Wertkritik

0.6 Introduction : Le primat de la forme sur le contenu

L'histoire de la théorie critique au XXe siècle est traversée par une tension fondamentale, voire une fracture épistémologique, concernant la nature de la domination capitaliste et les conditions de son dépassement. D'un côté, une tradition humaniste, marxiste-léniniste et ouvriériste, a longtemps postulé que le prolétariat était le sujet historique de l'émancipation, et que le capitalisme n'était qu'un mode de production parmi d'autres, caractérisé par une répartition inéquitable de la richesse et une exploitation de classe. De l'autre, une lignée plus souterraine, passant par la Théorie Critique de l'École de Francfort, la lecture hégélienne de Marx, et plus récemment la *Wertkritik* (critique de la valeur) allemande, a opéré un renversement copernicien : ce n'est pas l'homme ou la classe ouvrière qui est le sujet de l'histoire, mais le Capital lui-même.

Ce chapitre, qui ouvre la Partie I, a pour ambition de poser la fondation ontologique de notre enquête. Il s'agit de démontrer pourquoi la catégorie de « sujet automatique » est indispensable pour penser la spécificité du capitalisme tardif, mais aussi d'en exposer les impasses théoriques et politiques. En effet, si le Capital est un automate parfait, totalisant et auto-régulé, comment penser la rupture ? Comment conceptualiser l'émergence d'une subjectivité antagoniste sans retomber dans les apories du subjectivisme idéaliste ou du volontarisme politique ?

Pour répondre à ces questions, nous procéderons en plusieurs temps. Nous reviendrons d'abord

à la genèse marxienne du sujet automatique, en montrant comment Marx opère une rupture avec l'économie politique classique en théorisant la forme-valeur comme une abstraction réelle qui s'autonomise. Nous analyserons ensuite l'apport décisif de la *Wertkritik* (Postone, Kurz, Jappe, Scholz), qui a radicalisé cette lecture en critiquant le travail lui-même comme médiation sociale spécifique au capitalisme. Dans un troisième temps, nous exposerons les impasses d'une ontologie figée du sujet automatique, en montrant comment la tendance à traiter le Capital comme un invariant ahistorique conduit à une impasse stratégique et à un fatalisme mélancolique. Enfin, nous introduirons notre hypothèse centrale, qui servira de fil conducteur à l'ensemble de cet ouvrage : l'historicisation du sujet automatique à travers le concept de « fenêtre dialectique » et son dépérissement actuel au profit d'un régime de « brèches dialectiques », ouvrant la voie à la nécessité théorique d'un nouveau sujet de la rupture, que nous nommerons le Collectiph.

0.7 La genèse du sujet automatique : De l'inversion hégélienne à la forme-valeur

Pour saisir la portée ontologique du concept de sujet automatique, il est impératif de revenir à la matrice conceptuelle qui l'a vu naître : la critique par Marx de la philosophie du droit de Hegel et, subséquemment, sa critique de l'économie politique.

0.7.1 L'inversion du sujet et du prédicat

Dans sa *Contribution à la critique de la philosophie du droit de Hegel* (1843), Marx reproche à Hegel d'avoir mystifié la dialectique en faisant des idées le sujet indépendant et de la réalité empirique le prédicat. Pour Hegel, l'État est l'incarnation de l'Idée, la réalisation de la raison dans l'histoire. La famille et la société civile ne sont que des moments subordonnés de cette réalisation. Marx renverse cette perspective : ce ne sont pas les idées qui produisent la réalité, mais les conditions matérielles qui produisent les idées. L'État n'est pas l'incarnation de la raison, mais le reflet des rapports sociaux de production.

Marx écrit : « Ce n'est pas la conscience des hommes qui détermine leur être, c'est inversement leur être social qui détermine leur conscience » [**?**]. Cette inversion méthodologique est le geste fondateur du matérialisme historique. Elle permet de démythifier l'idéalisme hégélien et de fonder une critique immanente des rapports sociaux.

Cependant, lorsqu'il aborde l'analyse du mode de production capitaliste dans *Le Capital*, Marx découvre un phénomène historique sans précédent : une situation où cette inversion hégélienne semble se réaliser matériellement dans la sphère économique. Dans les sociétés précapitalistes, la domination est personnelle (le seigneur sur le serf, le maître sur l'esclave). Les rapports sociaux sont transparents, inscrits dans des relations de pouvoir directes. Avec le capitalisme, la médiation sociale ne repose plus sur la dépendance personnelle, mais sur l'échange de marchandises. Or, pour que des marchandises aux qualités concrètes infiniment variées puissent être échangées selon une proportion quantitative, il faut qu'elles soient réduites à une substance commune : le travail humain abstrait.

C'est ici que s'opère le basculement ontologique. Le travail abstrait n'est pas une catégorie anthropologique éternelle ; c'est une abstraction réelle (Sohn-Rethel) qui se produit dans l'acte même de l'échange. La valeur n'est pas une chose, mais un rapport social fantasmagorique qui prend la forme d'une propriété des objets. Le fétichisme de la marchandise n'est pas une illusion optique ou une erreur intellectuelle ; c'est la forme nécessaire sous laquelle les rapports sociaux entre les hommes apparaissent comme des rapports sociaux entre des choses.

0.7.2 Le fétichisme de la marchandise et l'abstraction réelle

Pour comprendre ce basculement, il faut s'arrêter sur le célèbre passage du chapitre 1 du *Capital* consacré au fétichisme de la marchandise. Marx y montre que la forme marchandise possède la propriété étrange de transformer les qualités concrètes des objets en un reflet des rapports sociaux. Une table, en tant que bois taillé, est une chose ordinaire. Mais dès qu'elle devient une marchandise, elle « se change en une chose à la fois sensible et supra-sensible » [**?**]. Elle est sensible parce qu'on peut la toucher ; elle est supra-sensible parce qu'elle porte en elle une valeur qui ne se voit pas, qui ne se pèse pas, qui ne se mesure pas physiquement.

Cette valeur est le produit d'une abstraction réelle. Alfred Sohn-Rethel, dans *L'Argent et l'esprit*, a montré que cette abstraction n'est pas une opération mentale mais une opération sociale [**?**]. C'est dans l'acte d'échange que les qualités concrètes des marchandises sont effectivement mises entre parenthèses, réduites à leur commune mesure quantitative. Le travail concret — celui du menuisier qui fabrique la table — est abstrait de son contenu qualitatif pour devenir du « travail humain en général ». Cette abstraction réelle est le fondement de la société capitaliste.

Le fétichisme de la marchandise, c'est la méconnaissance de ce processus. Les hommes ne voient pas que la valeur est leur propre rapport social objectivé. Ils la perçoivent comme une propriété des choses, comme une qualité naturelle de l'or ou de l'argent. Ce faisant, ils projettent leur propre activité sociale sur des objets qui, par un effet de miroir, leur renvoient une image inversée d'eux-mêmes.

Ce mécanisme n'est pas une illusion. Il est la forme nécessaire de la socialisation capitaliste. Dans une société où les producteurs n'échangent pas directement leurs travaux, où ils ne coordonnent pas consciemment leur activité, la seule forme possible de coordination est le marché. C'est lui qui impose aux producteurs la loi de la valeur, c'est-à-dire l'obligation de conformer leur production au temps de travail socialement nécessaire. Le marché est donc le grand niveleur abstrait qui réduit toute la richesse concrète à une équivalence quantitative.

0.7.3 Le travail abstrait comme médiation sociale

Ce détour par le fétichisme était nécessaire pour comprendre ce qu'est le travail abstrait. Le travail abstrait n'est pas une catégorie anthropologique, une caractéristique éternelle du travail humain. C'est une forme sociale spécifique, une médiation sociale qui n'existe que dans le capitalisme.

Dans les sociétés précapitalistes, le travail est toujours concret. Le paysan laboure la terre avec un outil défini, pour un usage défini. Le travail est immédiatement social, car il s'inscrit dans des relations de dépendance personnelle ou communautaire. Avec le capitalisme, le travail devient abstrait : il est dépouillé de toute qualité concrète pour n'être plus qu'une dépense de « force de travail en général ». Cette abstraction est réelle parce qu'elle est imposée par le marché : c'est dans l'échange que le travail concret se réduit effectivement à du travail abstrait.

Cette médiation par le travail abstrait a des conséquences considérables. D'abord, elle fait du travail la source exclusive de la valeur. Ensuite, elle réduit le temps à une grandeur purement quantitative : le temps de travail socialement nécessaire. Enfin, elle autonomise la valeur par rapport aux producteurs. La valeur ne leur appartient plus ; elle devient une loi extérieure qui les domine.

C'est ce mouvement d'autonomisation qui est au cœur du sujet automatique.

0.7.4 Le vampire et l'automate : La substance qui se fait sujet

Au chapitre 4 du Livre I du *Capital*, Marx décrit le passage de la circulation simple (Marchandise - Argent - Marchandise, M-A-M) à la formule générale du capital (Argent - Marchandise - Argent', A-M-A'). Dans la première, l'argent n'est qu'un moyen pour obtenir une valeur d'usage. Dans la seconde, la valeur devient le but exclusif du mouvement.

Marx écrit :

> « La valeur passe continuellement d'une forme à l'autre, sans se perdre dans ce mouvement, et se transforme ainsi en un sujet automatique. [...] La valeur devient ici le sujet d'un processus dans lequel, sous le changement continuel des formes d'argent et de marchandise, elle modifie sa propre grandeur, se détache d'elle-même comme plus-value de sa valeur primitive, se met en valeur elle-même. Car le mouvement qui constitue la circulation est absolument son propre fait. La valorisation est donc son processus automatique. » [**?**]

La valeur n'est plus un attribut des choses ; elle est le *subjectum* (le sujet) qui se subordonne les hommes et les choses comme de simples accidents de son propre mouvement d'auto-valorisation. Le capitaliste lui-même n'est que le « capital personnifié », le support conscient d'un processus qui le dépasse. La domination est impersonnelle, structurelle, et réside dans la contrainte silencieuse des rapports économiques qui impose à chaque individu la nécessité de produire et d'accumuler de la valeur pour survivre.

C'est ce que Marx illustre par la métaphore du vampire :

> « Le capital est du travail mort qui, semblable au vampire, ne s'anime qu'en suçant le travail vivant, et il est d'autant plus vivant qu'il en suce davantage. » [**?**]

Le vampire est une figure de l'inhumain qui se nourrit de la substance vitale des humains. Le capital est du « travail mort » — du travail passé, cristallisé dans les machines, les outils, les matières premières — qui ne s'anime qu'en absorbant du « travail vivant » — l'activité présente des travailleurs. Le mouvement d'auto-valorisation est donc un processus de vampirisation continue, où la vie est transformée en valeur, le concret en abstrait, le temps vécu en temps mesurable.

Cette métaphore a une portée ontologique profonde. Elle signifie que le sujet automatique n'est pas un sujet au sens humain. Il n'a pas de conscience, pas de volonté, pas de projet. Il est un mécanisme, une machine à transformer la vie en valeur. Mais cette machine est vivante d'une vie étrange, d'une vie spectrale, qui ne s'anime qu'en dévorant le vivant réel.

0.8 L'apport de la Wertkritik : La critique du travail et la dissociation-valeur

Si Marx a posé les fondations de la critique de la forme-valeur, c'est la *Wertkritik* contemporaine, développée autour des revues *Krisis* et *Exit!* par des auteurs comme Robert Kurz, Moishe Postone, Anselm Jappe et Roswitha Scholz, qui en a tiré les conséquences les plus radicales pour la critique du capitalisme tardif.

0.8.1 Postone et la critique du travail abstrait

Dans son ouvrage majeur, *Temps, travail et domination sociale*, Moishe Postone opère une rupture avec le marxisme traditionnel. Ce dernier, selon Postone, a critiqué le capitalisme du point de vue

du travail, considérant que le travail était la source de la richesse et que l'exploitation résidait dans l'appropriation privée de la plus-value. La solution semblait alors être la socialisation des moyens de production et la planification consciente du travail [?].

Postone démontre que cette vision reste prisonnière de la forme sociale capitaliste. Le problème n'est pas l'appropriation privée, mais la nature du travail lui-même comme médiation sociale. Le travail capitaliste est dual : il est à la fois travail concret (créant des valeurs d'usage) et travail abstrait (créant de la valeur). L'émancipation ne consiste pas à libérer le travail, mais à dépasser le travail abstrait comme médiation de la richesse sociale. Le sujet automatique est précisément la manifestation de cette médiation aveugle qui soumet la société à la logique de l'accumulation sans fin.

Postone montre également que la forme temporelle du capitalisme est décisive. Le capitalisme impose un temps abstrait — uniforme, continu, vide, mesurable par l'horloge — qui transforme la vie en une suite de quanta de travail valorisable. Ce temps abstrait est le temps du *deadline*, de la rotation accélérée du capital, de l'obsolescence programmée. Il est le temps de la nécropolitique, où l'humain doit s'adapter à la machine. Contre ce temps abstrait, Postone appelle à la libération du temps concret, le temps des saisons, de la maturation biologique, de la durée nécessaire à l'apprentissage et au deuil.

0.8.2 Kurz et la crise de la troisième révolution industrielle

Robert Kurz a appliqué cette grille de lecture à la crise contemporaine du capitalisme. Dans *Le Monde sous tension* et *La Crise sans fin*, Kurz montre que la microélectronique et l'automatisation poussent la contradiction du sujet automatique à son paroxysme [?]. Le capital, pour survivre à la concurrence, doit constamment remplacer le travail vivant (la seule source de nouvelle valeur) par le travail mort (les machines, l'information).

Ce processus aboutit à une « libération » massive de la force de travail, non pas pour créer du temps libre, mais pour produire une « population superflue » à l'échelle mondiale. Le sujet automatique, confronté à l'effondrement de sa propre substance (le travail productif de valeur), se réfugie dans la financiarisation, la spéculation et l'économie de la bulle. Le capitalisme tardif n'est plus un mode de production, mais un système de « destruction créatrice » qui survit en anticipant et en dévorant la richesse future.

Kurz insiste sur un point crucial : la crise du capitalisme n'est pas une crise conjoncturelle, mais une crise structurelle de la valorisation. Le capital ne parvient plus à créer de la valeur en quantité suffisante pour maintenir ses propres conditions de reproduction. Il est donc contraint de recourir à des expédients — la dette, la spéculation, la guerre — qui ne font que repousser l'échéance sans la résoudre.

0.8.3 Scholz et la critique de la valeur-dissociation (Wert-Abspaltung)

Cependant, la *Wertkritik* de Kurz et Postone a longtemps été critiquée pour son abstraction excessive, laissant dans l'ombre les dimensions de la reproduction sociale, du genre et de la nature. C'est l'apport décisif de Roswitha Scholz avec le concept de *Wert-Abspaltung* (dissociation-valeur) qui permet de corriger et d'approfondir cette ontologie [?].

Scholz démontre que la sphère de la valeur (masculine, rationnelle, abstraite, marchande) ne peut exister qu'en refoulant et en exploitant une sphère « dissociée » (féminine, affective, corporelle, naturelle, le care). Le sujet automatique n'est pas seulement une machine économique ; c'est

une machine patriarcale et écocide qui a structurellement besoin d'extérioriser ses conditions de reproduction pour les nier.

La dissociation est un processus actif : le capitalisme ne se contente pas d'ignorer la sphère du care et de la nature ; il la structure comme un « dehors » constitutif, un réservoir gratuit de ressources et de forces de travail non rémunérées. Les femmes, les colonisés, les peuples indigènes et la nature elle-même sont traités comme des extériorités que le capital peut piller sans les intégrer dans ses calculs de valeur.

Scholz montre que cette dissociation n'est pas une simple externalité, mais une dimension structurante du capitalisme. La guerre, l'écologie et le trauma ne sont pas des « externalités » du sujet automatique ; ils sont le produit de sa logique de dissociation paroxystique. Le capitalisme tardif, en marchandisant jusqu'aux affects et à la biosphère, atteint les limites de sa capacité à dissocier sans provoquer l'effondrement total de son support matériel et psychique.

0.9 Les impasses d'une ontologie figée : Le fatalisme de l'automate

Si la *Wertkritik* a permis de démanteler les illusions de l'humanisme marxiste et de l'ouvriérisme, elle se heurte, dans sa formulation orthodoxe, à une impasse théorique et politique majeure. En conceptualisant le Capital comme un sujet automatique totalisant, la théorie critique en vient souvent à traiter cette catégorie comme une structure ahistorique, un invariant ontologique une fois la forme-valeur constituée.

0.9.1 Le risque du collapsologisme mélancolique

Chez Robert Kurz, notamment dans ses derniers écrits, cette tendance aboutit à une forme de fatalisme. Si le sujet automatique est une machine de mort qui court inéluctablement à sa perte en entraînant la biosphère avec lui, et si la classe ouvrière est structurellement intégrée à la logique de la valeur, alors toute subjectivation antagoniste est d'avance vouée à l'échec ou à la récupération.

La critique de la valeur devient alors une pure contemplation mélancolique de l'effondrement. Le sujet automatique est pensé comme un Léviathan parfait, capable de tout absorber, de tout fétichiser, de tout transformer en marchandise. Dans cette optique, la résistance n'est qu'un symptôme de la crise, une convulsion de l'automate, et non le fait d'un sujet historique capable de briser la mécanique.

Ce fatalisme a des conséquences politiques désastreuses. Il conduit à une forme de passivité, à l'acceptation résignée de la catastrophe, ou au repli sur des pratiques de survie individuelles. Il interdit de penser la possibilité d'une rupture, d'une intervention transformative dans le cours de l'histoire. Il réduit la politique à l'éthique de la survie, et la critique à la simple constatation de l'inéluctable.

0.9.2 L'absence de la médiation dialectique

L'erreur fondamentale de cette approche figée réside dans l'oubli de la dialectique hégélienne elle-même. Pour Hegel, la substance ne devient sujet que par le travail du négatif, par la contradiction et la médiation. Si le Capital est un sujet automatique, il n'est pas pour autant un sujet conscient ou parfait. C'est un sujet aveugle, traversé de contradictions internes insolubles (la baisse tendancielle du taux de profit, la contradiction entre la valeur et la richesse matérielle, la tension entre l'accumulation infinie et les limites finies de la planète).

En traitant le sujet automatique comme un bloc monolithique, la *Wertkritik* orthodoxe échoue à penser l'historicité de son propre objet. Elle ne voit pas que le rapport entre le sujet automatique

et les tentatives de subjectivation humaine a varié historiquement. Elle ne voit pas que l'automate, pour se maintenir, doit constamment négocier, intégrer, et parfois céder du terrain face aux forces qu'il engendre mais qu'il ne contrôle pas.

C'est pour sortir de cette impasse, pour réintroduire la dialectique et l'histoire au cœur même de la critique de la valeur, qu'il nous faut proposer une nouvelle périodisation du rapport entre le sujet automatique et la subjectivité humaine. C'est ce à quoi seront consacrés les chapitres suivants de la Partie I.

—

[FIN DU CHAPITRE 1 — SECTION 1.4]

0.10 Vers une historicisation du sujet : De la fenêtre dialectique aux brèches

L'hypothèse que nous défendons, et qui constitue le cœur de notre contribution théorique, est la suivante : le sujet automatique n'a pas toujours fonctionné de la même manière. Il a existé une période historique où la subjectivation humaine a pu entrer en rapport dialectique avec l'automate. Cette période est révolue. Aujourd'hui, nous sommes entrés dans l'ère des « brèches dialectiques », où l'automate, en s'effondrant, produit des ouvertures que nous devons habiter.

Cette hypothèse nécessite une triple historicisation : historicisation du sujet capital lui-même, historicisation des formes de la subjectivation antagoniste, et historicisation du rapport dialectique entre les deux. Il ne s'agit pas de nier la puissance du sujet automatique, mais de montrer que cette puissance s'exerce à travers des configurations historiques variables, qui créent des conditions différentes pour la possibilité d'une rupture.

0.10.1 Les limites de l'approche structuraliste

La *Wertkritik* orthodoxe a souvent tendance à traiter le sujet capital comme une structure quasi-intemporelle. Cette approche structuraliste, héritée en partie du l'althussérisme, a le mérite de souligner la puissance des structures sur les sujets. Mais elle a le défaut de figer ces structures dans une éternité abstraite, coupée de leur genèse et de leur évolution.

Or, le sujet capital lui-même est un produit historique. Il n'a pas toujours existé. Il est apparu à un moment donné de l'histoire (la modernité capitaliste) et il pourrait disparaître. De plus, il s'est transformé au cours de son existence : le capitalisme du XIXe siècle n'est pas celui du XXe siècle, ni celui du XXIe. Ces transformations ont modifié les conditions dans lesquelles une subjectivation antagoniste a pu ou non se développer.

Une approche véritablement historiciste doit donc être capable de penser les variations du rapport entre le sujet automatique et les tentatives de subjectivation. Elle doit montrer comment ce rapport a évolué, s'est intensifié, s'est relâché, s'est rompu, s'est recomposé. C'est ce que permet le concept de « fenêtre dialectique ».

0.10.2 La notion de fenêtre dialectique

Par « fenêtre dialectique », nous désignons une période historique au cours de laquelle les conditions objectives et subjectives permettent une médiation relativement cohérente entre le sujet capital et une subjectivation antagoniste. Cette fenêtre n'est pas ouverte en permanence ; elle est le produit d'une configuration historique spécifique, qui peut s'ouvrir, se refermer, se rouvrir partiellement.

La fenêtre dialectique se caractérise par plusieurs traits :

- Une configuration matérielle qui permet l'émergence d'un sujet collectif (le travailleur de masse,

par exemple).

- Une configuration institutionnelle qui permet la médiation du conflit (l'État-providence, la négociation collective).
- Une configuration cognitive qui permet la conscience de la totalité (la conscience de classe, la critique de la valeur).

Ces trois dimensions — matérielle, institutionnelle, cognitive — s'articulent dialectiquement. La fenêtre dialectique est le moment où cette articulation est la plus cohérente, où le conflit social peut s'exprimer comme une contradiction entre deux pôles relativement stabilisés.

0.10.3 L'historicisation du rapport sujet-automate

Cette notion de fenêtre dialectique permet d'historiciser le rapport entre le sujet capital et la subjectivation humaine. Elle montre que ce rapport n'a pas toujours été le même, et qu'il est entré dans une phase de mutation profonde.

Pendant la fenêtre dialectique, la subjectivation prolétarienne a pu entrer en relation dialectique avec le sujet capital. Cela ne signifie pas que le prolétariat était le « sujet de l'histoire » au sens fort, ni qu'il était extérieur au capital. Il était au contraire intérieur au capital, produit par lui, mais il pouvait se rapporter à lui comme à une totalité et tenter d'imposer des limites à sa logique.

Depuis la fermeture de cette fenêtre, la situation est différente. Le sujet capital ne produit plus les conditions d'une médiation dialectique stable. Il produit des brèches, des déchirures, des crises. L'initiative de la dialectique a changé de camp : ce n'est plus la subjectivité humaine qui provoque le conflit ; c'est l'automate capitaliste qui, en se débattant pour survivre, génère des crises qui déchirent le voile du spectacle.

0.11 La fenêtre dialectique historique (Fin XIXe - Années 1970)

Entre la fin du XIXe siècle et les années 1970, le capitalisme industriel (taylorisme, fordisme) a opéré une subsomption réelle du travail. En concentrant massivement la force de travail dans les usines, en standardisant les tâches, le sujet automatique a créé, malgré lui, les conditions matérielles d'une nouvelle figure sociale : le travailleur de masse.

Cette configuration a ouvert ce que nous nommons une « fenêtre dialectique ». Bien que produite par le capital, cette subjectivité ouvrière a pu se constituer en « classe pour soi » et entrer en médiation dialectique avec le sujet automatique. Les luttes pour le salaire, le temps de travail, et la protection sociale n'étaient pas de simples réactions défensives ; elles obligeaient le capital à se réguler, à intégrer le conflit dans son propre fonctionnement (l'État-providence, la négociation collective).

Durant cette fenêtre, la lutte des classes n'était pas extérieure au capital ; elle était le moteur interne qui forçait l'automate à se restructurer. Le prolétariat, bien que prisonnier de la forme-valeur, agissait comme un pôle subjectif capable de contraindre le pôle objectif. C'est l'époque des grandes grèves sauvages, de Mai 68, de l'Automne chaud italien, où la subjectivité ouvrière tentait de s'approprier la richesse sociale produite par l'automate.

0.11.1 Le fordisme comme condition matérielle de la fenêtre

Le fordisme est la configuration matérielle qui a rendu possible la fenêtre dialectique. En standardisant la production, en introduisant la chaîne de montage, en concentrant les travailleurs dans de grandes

usines, le fordisme a créé les conditions d'une conscience collective. Le travailleur de masse n'est plus isolé, comme l'artisan ou le paysan ; il est rassemblé, synchronisé, exposé aux mêmes conditions de travail, aux mêmes rythmes, aux mêmes contraintes.

Cette concentration n'est pas seulement une condition objective ; elle est aussi une condition subjective. Les travailleurs prennent conscience de leur force collective, de leur capacité à bloquer la production, à imposer des rapports de force. Le syndicalisme de masse, les partis ouvriers, les grèves générales : tout cela est rendu possible par la configuration fordiste.

Mais le fordisme est aussi une domination. La standardisation du travail, la parcellisation des tâches, la discipline d'usine sont des instruments d'aliénation. Le travailleur devient un rouage de la machine, interchangeable, jetable. La fenêtre dialectique est donc l'espace de tension entre cette aliénation et la conscience collective qu'elle produit malgré elle.

0.11.2 La médiation institutionnelle : l'État-providence

La fenêtre dialectique n'est pas seulement une configuration matérielle ; elle est aussi une configuration institutionnelle. L'État-providence, le keynésianisme, la négociation collective sont les institutions qui permettent la médiation du conflit. Ces institutions ne sont pas extérieures au capital ; elles sont des compromis imposés par la lutte des classes.

L'État-providence redistribue une partie de la plus-value sous forme de salaires indirects (éducation, santé, retraites). Il légitime l'ordre capitaliste en le présentant comme un ordre négocié, partagé, démocratique. Mais il offre aussi des espaces de résistance, des droits, des protections. Le compromis social-démocrate est à la fois une concession et une régulation.

Cette médiation institutionnelle est fragile. Elle dépend d'un rapport de forces favorable au travail, d'une croissance économique soutenue, d'une capacité de mobilisation des travailleurs. Elle peut se défaire, se dégrader, se détruire. La fenêtre dialectique est donc un moment historique instable, toujours menacé.

0.11.3 La conscience de la totalité : Lukács et la classe pour soi

La fenêtre dialectique est aussi une configuration cognitive. Le travailleur de masse, rassemblé dans l'usine, confronté aux mêmes contraintes, peut prendre conscience de sa situation. Il peut saisir la totalité du système, comprendre que sa condition n'est pas un accident mais une structure.

Georg Lukács, dans *Histoire et conscience de classe*, a théorisé cette possibilité. Il a montré que le prolétariat, en tant que sujet-objet de l'histoire, peut accéder à une conscience de la totalité capitaliste [**?**]. Cette conscience n'est pas spontanée ; elle est le produit d'une médiation théorique et politique. Mais elle est possible dans les conditions du capitalisme industriel.

Cette conscience de la totalité est la dimension cognitive de la fenêtre dialectique. Elle permet aux travailleurs de ne pas se contenter de revendications partielles, mais de viser une transformation radicale du système. Elle est la condition de la « classe pour soi » — le passage de la classe en soi (une position objective dans les rapports de production) à la classe pour soi (une subjectivité consciente de sa mission historique).

0.11.4 Les limites de la fenêtre

La fenêtre dialectique a été historiquement limitée. Elle dépendait de conditions très spécifiques que le développement ultérieur du capital a progressivement défaites. Lorsque le sujet capital a opéré sa mutation vers des formes plus financiarisées, mondialisées et automatisées, ces conditions se sont

dégradées. La médiation dialectique est devenue de plus en plus difficile.

Les grandes grèves sauvages de la fin des années 1960 et du début des années 1970 — Mai 68 en France, l'automne chaud italien de 1969, les luttes dans les usines britanniques — ont marqué à la fois le sommet et le point de bascule de cette fenêtre. Le mouvement ouvrier y a exprimé un refus non seulement du salaire, mais de l'organisation capitaliste du travail elle-même, avant d'être défait par la restructuration néolibérale.

La fenêtre dialectique s'est donc refermée, non pas par une simple défaite politique, mais par une transformation structurelle du capital lui-même. C'est cette transformation que nous allons maintenant analyser.

0.12 La fermeture de la fenêtre et l'avènement des brèches

À partir des années 1970, face à la baisse de la rentabilité et à la crise de la régulation fordiste, le sujet automatique a opéré une mutation brutale : financiarisation, mondialisation, précarisation, et surtout, automation numérique. Cette restructuration néolibérale a décomposé la figure du travailleur de masse et refermé la fenêtre dialectique.

0.12.1 La mutation du sujet capital

La mutation du sujet capital à partir des années 1970 est un phénomène multidimensionnel. Il touche à la fois la production, la finance, la technologie et la géopolitique.

- **La financiarisation :** Le capital se détourne de la production réelle pour se tourner vers la spéculation financière. Les profits ne sont plus principalement tirés de l'exploitation du travail, mais de la manipulation des actifs financiers, de la dette, des produits dérivés.
- **La mondialisation :** Le capital se délocalise, cherchant les conditions de production les plus avantageuses. Il fragmente la chaîne de valeur, disperse la production sur plusieurs continents, et affaiblit les solidarités ouvrières nationales.
- **L'automation numérique :** Le capital remplace le travail vivant par le travail mort. Les machines, les robots, les algorithmes se substituent aux travailleurs, produisant une « population superflue » structurelle.
- **La précarisation :** Le capital fragilise la condition salariale, multipliant les contrats précaires, le temps partiel, l'intérim, le statut d'auto-entrepreneur. Il détruit la stabilité qui était la condition de la conscience de classe.

Ces transformations ne sont pas des accidents. Elles sont la réponse du capital à la crise de valorisation qui le frappe depuis les années 1970. Le capital ne peut plus se reproduire sur les bases anciennes ; il doit innover, se restructurer, se réinventer. Mais cette réinvention se fait au prix de la destruction des conditions de la subjectivation antagoniste.

0.12.2 La décomposition du travailleur de masse

La figure du travailleur de masse, qui était le support de la fenêtre dialectique, se décompose. Les grandes usines ferment ou se délocalisent. Les emplois industriels disparaissent. Le secteur des services, fragmenté, précaire, ne produit pas la même conscience collective.

Le travailleur de masse est remplacé par une multitude de figures : le précaire, l'intérimaire, le free-lance, l'auto-entrepreneur, le chômeur, le retraité précaire, le jeune sans emploi. Ces figures sont dispersées, isolées, en concurrence les unes avec les autres. Elles ne forment plus une classe au sens fort du terme.

La conscience de classe, qui était la dimension cognitive de la fenêtre dialectique, s'effrite. Les travailleurs ne perçoivent plus la totalité du système ; ils ne voient que leur situation immédiate, leur précarité, leur survie. La critique de la valeur, qui était une critique collective, devient une critique individuelle, une plainte existentielle.

0.12.3 Le déchirement du spectacle

Mais si la fenêtre dialectique se ferme, cela ne signifie pas que le sujet automatique fonctionne sans accroc. Il est traversé de contradictions, de crises, de déchirures. C'est ce que nous appelons les « brèches dialectiques ».

Le sujet automatique, confronté à l'impasse de sa propre valorisation, ne survit que par des « contre-tendances désespérées » (Trenkle/Lohoff). Il recourt à la destruction de capitaux, aux guerres impérialistes, à l'extractivisme, à la spéculation effrénée. Ces contre-tendances perturbent le cours ordinaire de la reproduction, créent des crises, des effondrements.

C'est dans ces crises que le spectacle se déchire. Guy Debord écrivait : « Dans les périodes de crise révolutionnaire, les contradictions de la société éclatent et le spectacle, qui en est la représentation inversée, se déchire » [**?**]. Ce déchirement n'est pas une conquête de la classe ; c'est un symptôme de l'affolement du sujet automatique, qui, pour se maintenir, est obligé de mentir de plus en plus mal sur son propre compte.

Les brèches dialectiques sont ces déchirures. Elles apparaissent dans les crises financières (2008), les pandémies (2020), les guerres impérialistes (Ukraine 2022), les catastrophes écologiques. Ce sont des moments où la vérité de la domination (la misère, la mort, l'absurdité de la valorisation) apparaît brutalement. Mais ces brèches ne contiennent pas automatiquement une issue émancipatrice. Elles peuvent être refermées par le spectacle, par la guerre, par le fascisme ou par la simple gestion catastrophique.

0.12.4 Le spectacle et la récupération

La société du spectacle (Debord) a pour fonction de masquer la vérité de la domination. Elle transforme la vie concrète en une suite d'images, les rapports sociaux en relations de consommation, les conflits en divertissements. Elle est le « règne autocratique de l'économie marchande » [**?**].

Le spectacle n'est pas une simple illusion. C'est une forme de socialisation, une manière d'organiser la perception et l'action. Il intègre la critique comme un moment de lui-même. Il transforme les indignations en produits, les colères en contenus, les révoltes en spectacles.

C'est pourquoi les brèches dialectiques sont toujours menacées de récupération. Le spectacle tente de les refermer, de les intégrer, de les neutraliser. Il les transforme en narrations héroïques, en divertissements catastrophistes, en objets de consommation. La critique de la valeur devient elle-même une marchandise, comme nous le verrons dans la Partie II.

0.13 Le vide ontologique et la nécessité du Collectiph

C'est ici que notre enquête rejoint les apports de Hegel et de Nietzsche, qui seront développés dans la Partie II. Si la fenêtre dialectique est fermée, et si le sujet automatique court à sa perte en ouvrant

des brèches de plus en plus béantes, quel est le sujet de l'histoire dans cette période de transition et d'effondrement ?

0.13.1 L'échec des sujets traditionnels

La réponse ne peut être ni le « peuple » (qui est une catégorie spectatorielle et électorale), ni la « masse » (qui est le résidu passif de la décomposition), ni le « parti d'avant-garde » (qui est une structure léniniste inadaptée à un capital qui n'a plus de centre identifiable).

Le prolétariat, en tant que sujet historique, a disparu. Il a été décomposé par les transformations du capital. Il ne peut plus être le porteur d'une alternative radicale, car il est structurellement intégré à la logique de la valeur, fragmenté, précarisé.

Les identités, les minorités, les communautés — toutes les figures de la politique identitaire — ne peuvent pas non plus être le sujet de l'histoire. Elles sont trop fragmentées, trop particularistes, trop facilement récupérées par le capital qui les transforme en niches de consommation.

Le sujet de l'histoire, dans l'ère des brèches, ne peut être qu'une minorité ontologique. Une minorité qui n'est pas définie par sa place dans le procès de travail (puisque celui-ci est décomposé), mais par sa capacité à contenir la totalité de la négation.

0.13.2 La minorité ontologique

Le Collectiph est une minorité ontologique. Il n'est pas défini par le nombre, mais par la qualité. Il porte en lui, par sa seule existence et par sa pratique, la totalité de la négation historique.

Il peut être numériquement petit. Il peut être dispersé géographiquement. Mais il est le point où la contradiction du sujet automatique devient consciente d'elle-même. Il est le « résidu » de la subjectivation critique, celui qui, dans la brèche, refuse que le spectacle se reconstitue.

Le Collectiph n'est pas un groupe social, pas une classe, pas un parti. C'est une fonction dialectique. C'est l'émergence d'une subjectivité qui, face au vide laissé par l'effondrement du sujet automatique, refuse de laisser le spectacle se reconstituer. C'est le sujet de la rupture, celui qui utilise la méthode hégélienne de la négation absolue, animé par la volonté de puissance nietzschéenne de briser les tables de la loi de la valeur.

0.13.3 La contenance de la totalité

Le Collectiph est la réalisation historique de ce que Hegel appelle l'Esprit : la conscience qui parvient à contenir la totalité du réel dans sa négativité. Le membre du Collectiph est celui qui a brisé le fétichisme. Il ne voit plus l'usine comme un lieu de production de richesses, mais comme un node de valorisation ; il ne voit plus l'algorithme comme un outil neutre, mais comme une infrastructure de capture de l'attention ; il ne voit plus la guerre en Ukraine ou la crise écologique comme des accidents, mais comme des « contre-tendances désespérées » du sujet automatique.

Cette capacité à contenir la totalité, à voir la mort de l'automate derrière le spectacle de la crise, est le fondement ontologique du Collectiph. Il est le sujet qui a cessé de déléguer sa puissance à la Forme. Il a traversé la peur absolue, il a accepté la nuit hégélienne, il a brisé les tables de la loi de la valeur.

—

0.14 Conclusion du chapitre : L'automate meurt, vive la rupture

Ce premier chapitre nous a permis d'établir le cadre ontologique de notre recherche. Le Capital est bien un sujet automatique, une abstraction réelle qui s'autonomise et soumet l'humanité à sa logique de valorisation aveugle. La *Wertkritik* a eu le mérite impérieux de démonter les illusions de l'humanisme marxiste et de nous montrer les rouages de cette prison.

Cependant, en traitant l'automate comme un invariant intemporel, la théorie critique s'est enfermée dans une impasse fataliste. Il nous a fallu historiciser le sujet automatique pour comprendre que son rapport à la subjectivité humaine a muté. De la « fenêtre dialectique » de l'ère fordiste, nous sommes passés au régime des « brèches dialectiques » de l'ère néolibérale et financière.

L'automate capitaliste, aujourd'hui, ne se contente plus de dominer ; il s'effondre. Il produit des crises systémiques, des guerres de prédation, des désastres écologiques. Il initie lui-même le déchirement du spectacle. Mais ce déchirement ne garantit pas l'émancipation. Il laisse un vide ontologique.

La tâche de la critique, et l'objet de cet ouvrage, est de penser ce qui peut surgir dans ce vide. Comment passer de la conscience mélancolique de l'effondrement à une ontologie de la rupture ? Comment penser l'émergence d'un sujet qui ne soit plus le produit de l'usine, mais le produit de la négation absolue ? C'est à cette question que nous allons répondre dans les chapitres suivants, en convoquant les fantômes de Hegel et de Nietzsche, pour forger le concept du Collectiph et théoriser le « Suicide du Concret ».

0.15 Transition vers le Chapitre 2

La démonstration du Chapitre 1 a établi trois choses :

1. Le Capital est un sujet automatique, une abstraction réelle qui s'autonomise et domine l'humanité.

2. La *Wertkritik*, en traitant cet automate comme un invariant, a échoué à penser l'historicité de son rapport avec la subjectivation humaine.

3. Il est nécessaire d'historiciser ce rapport pour comprendre pourquoi la « fenêtre dialectique » s'est ouverte puis refermée.

Le Chapitre 2 va précisément opérer cette historicisation. Il va montrer, à travers le concept de subsomption et ses trois âges, comment le rapport entre le sujet capital et la subjectivation prolétarienne s'est transformé au cours de l'histoire. Il va expliquer pourquoi la fenêtre dialectique s'est ouverte avec le fordisme, et pourquoi elle s'est refermée avec la mutation néolibérale.

Ce faisant, le Chapitre 2 posera les bases historiques et théoriques de l'émergence du Collectiph. Il montrera que ce dernier n'est pas un choix volontariste, mais une nécessité historique dictée par la configuration actuelle du sujet automatique.

Les Trois Âges de la Subsomption et l'Ouverture de la Fenêtre Dialectique

0.16 Introduction : La subsomption comme clé de l'historicisation

Pour comprendre l'émergence du Collectiph non pas comme un choix moral, mais comme une nécessité historique dictée par la mutation du sujet automatique, il faut historiciser la critique de la valeur. Le Capital n'est pas un invariant ahistorique ; il est un processus qui reconfigure continuellement son rapport au travail vivant.

L'histoire de cette relation peut être lue à travers le prisme des trois âges de la subsomption,

qui déterminent les conditions de possibilité d'une subjectivation antagoniste. Par « subsomption », Marx désigne le rapport par lequel le capital s'approprie le travail. Ce rapport a évolué historiquement, passant de la subsomption formelle à la subsomption réelle, puis à une subsomption fragmentée et financiarisée.

Chacun de ces âges correspond à une configuration spécifique du rapport entre le sujet capital et la subjectivation prolétarienne. Le premier âge (subsomption formelle) ne permet pas encore une médiation dialectique. Le deuxième âge (subsomption réelle fordiste) ouvre la fenêtre dialectique. Le troisième âge (subsomption fragmentée et financiarisée) la referme, produisant des brèches.

Ce chapitre parcourt donc ces trois âges, en montrant comment chaque configuration modifie les conditions de possibilité de la résistance et de l'émancipation. Il établit ainsi les fondations historiques nécessaires pour penser l'émergence du Collectiph.

0.17 La subsomption formelle : l'ère de la domination externe

0.17.1 Définition et caractéristiques

Dans sa phase génésique, le capital ne transforme pas encore le procès de travail lui-même. Il s'approprie des processus de production préexistants — artisanat, manufacture, métiers à tisser, forges. La domination est externe, mesurée par l'allongement de la journée de travail (plus-value absolue).

Marx distingue la subsomption formelle de la subsomption réelle dans un chapitre célèbre du Livre I du *Capital*. Dans la subsomption formelle, le capital s'approprie un procès de travail qui lui préexiste sans en bouleverser fondamentalement l'organisation interne. Les savoir-faire ouvriers, les rythmes de production et certaines formes de résistance conservent une relative autonomie. La domination reste encore en partie extérieure au procès de travail lui-même.

Cette subsomption formelle caractérise les débuts du capitalisme industriel, lorsque les artisans sont transformés en prolétaires mais continuent à travailler avec leurs outils, selon leurs rythmes, dans des ateliers qui ressemblent encore aux manufactures de l'Ancien Régime. Le capital s'approprie le produit, mais pas encore le processus de production lui-même.

0.17.2 Les formes de résistance

À ce stade, il n'y a pas de « fenêtre dialectique » : la résistance est locale, défensive, et cherche à préserver des savoir-faire antérieurs. Les travailleurs luttent pour maintenir leurs conditions de travail, leurs traditions, leur autonomie. Le luddisme — la destruction des machines — est la forme paradigmatique de cette résistance.

Les travailleurs ne perçoivent pas encore la totalité du système. Ils voient la machine qui les menace, le patron qui les exploite, le contremaître qui les surveille. Mais ils ne voient pas la logique d'ensemble qui organise cette exploitation. Leur lutte est réactive, défensive, partielle.

Le sujet automatique n'a pas encore façonné une subjectivité de masse capable de se rapporter à lui comme à une totalité. Les travailleurs sont encore dispersés, divisés, attachés à des métiers, des régions, des traditions. La conscience de classe, au sens moderne, n'existe pas encore.

0.17.3 La transition vers la subsomption réelle

La subsomption formelle n'est pas un état stable. Elle est une phase de transition, qui prépare la subsomption réelle. Le capital, pour augmenter la plus-value, va progressivement transformer le procès de travail lui-même. Il va introduire la machinerie, la division du travail, la discipline

d'usine. Il va déposséder les travailleurs de leurs savoir-faire, de leur autonomie, de leur contrôle sur le processus de production.

Cette transition est violente. Elle détruit les métiers, les communautés, les traditions. Elle jette sur le marché des masses de travailleurs sans qualification, interchangeables, disponibles. Elle crée les conditions de la subsomption réelle, mais elle détruit aussi les formes de résistance antérieures.

0.18 La subsomption réelle et l'ouverture de la fenêtre dialectique (1870-1970)

0.18.1 Définition et caractéristiques

La bascule ontologique s'opère avec la subsomption réelle (taylorisme, fordisme). Le capital révolutionne de fond en comble le procès de travail pour extraire la plus-value relative. Il impose la division technique du travail, la machinerie, le taylorisme puis le fordisme, et dépossède progressivement les travailleurs de tout contrôle sur l'organisation de la production. La domination devient immanente au procès de travail.

Marx décrit la subsomption réelle comme le moment où le capital « crée un mode de production spécifique, approprié au capital, et où la force de travail est subordonnée non seulement formellement, mais réellement au capital ». Cette subordination réelle signifie que le travailleur n'est plus seulement un salarié qui vend sa force de travail ; il devient un rouage d'une machine dont il ne maîtrise ni le fonctionnement ni la finalité.

Le taylorisme, avec sa parcellisation des tâches, son chronométrage, sa séparation de la conception et de l'exécution, est la première grande forme de subsomption réelle. Le fordisme, avec sa chaîne de montage, sa standardisation des produits et des gestes, en est la forme achevée. Le travailleur devient une extension de la machine, un opérateur interchangeable.

0.18.2 La création du travailleur de masse

En concentrant massivement les travailleurs dans de grandes unités de production tout en leur imposant une discipline abstraite de plus en plus totale, la subsomption réelle engendre la figure du travailleur de masse. Cette figure est nouvelle dans l'histoire. Elle n'existait pas dans la subsomption formelle, où les travailleurs étaient encore dispersés.

Le travailleur de masse est rassemblé par milliers dans les mêmes usines. Il est soumis aux mêmes horaires, aux mêmes cadences, aux mêmes contraintes. Il partage les mêmes conditions de logement, les mêmes loisirs, les mêmes aspirations. Il est exposé aux mêmes propagandes, aux mêmes discours, aux mêmes promesses.

Cette concentration est à la fois une aliénation et une condition de la libération. Elle est aliénation parce qu'elle réduit le travailleur à un rouage, à une force de travail abstraite. Elle est condition de la libération parce qu'elle crée les bases d'une conscience collective, d'une solidarité de classe, d'une capacité d'action commune.

0.18.3 La tension dialectique entre subsomption formelle et réelle

La fenêtre dialectique ne peut être comprise qu'à partir de la tension spécifique qui existe, pendant une période historique limitée, entre les deux formes de subsomption. Cette coexistence n'est pas un simple chevauchement chronologique : elle constitue une tension active et historiquement déterminée, dans laquelle des éléments de subsomption formelle subsistent ou sont recomposés au sein d'un procès de travail déjà largement restructuré par le capital.

C'est cette tension qui crée les conditions matérielles et sociales d'une subjectivation prolétarienne

capable d'entrer en rapport dialectique avec le sujet capital. En rassemblant massivement des travailleurs dans de grandes unités de production tout en leur imposant une discipline abstraite de plus en plus totale, la subsomption réelle engendre la figure du travailleur de masse. Mais tant que des traces de subsomption formelle persistent — sous la forme de savoirs partiels, de résistances locales ou de formes d'organisation du travail non entièrement rationalisées —, la confrontation avec la logique d'autovalorisation peut encore prendre une dimension collective et consciente.

La lutte ne porte pas seulement sur le salaire ou les conditions immédiates de travail : elle peut viser, au moins partiellement, l'organisation capitaliste de la production elle-même et la forme sociale du travail abstrait. C'est ce qui distingue la période de la fenêtre dialectique des phases antérieures, où la résistance restait souvent cantonnée à la défense de conditions de subsomption formelle, et des phases ultérieures, où la fragmentation du collectif ouvrier rend plus difficile l'émergence d'une subjectivation antagoniste durable.

Cette configuration dialectique entre les deux formes de subsomption est historiquement exceptionnelle. Elle ne correspond ni aux débuts du capitalisme industriel, dominés par la subsomption formelle, ni aux phases ultérieures où la subsomption réelle devient hégémonique et tend à résorber ou à recomposer les éléments résiduels de subsomption formelle selon sa propre logique.

0.18.4 La médiation institutionnelle : l'État-providence

Cette configuration matérielle s'accompagne d'une configuration institutionnelle qui permet la médiation du conflit. L'État-providence, le keynésianisme, la négociation collective sont les institutions qui stabilisent temporairement le rapport de forces.

L'État-providence redistribue une partie de la plus-value sous forme de salaires indirects (éducation, santé, retraites). Il légitime l'ordre capitaliste en le présentant comme un ordre négocié, partagé, démocratique. Mais il offre aussi des espaces de résistance, des droits, des protections. Le compromis social-démocrate est à la fois une concession et une régulation.

Ce compromis est fragile. Il dépend d'un rapport de forces favorable au travail, d'une croissance économique soutenue, d'une capacité de mobilisation des travailleurs. La fenêtre dialectique est donc un moment historique instable, toujours menacé par les contre-offensives du capital.

0.18.5 Lukács et la conscience de la totalité

La fenêtre dialectique est aussi une configuration cognitive. Le travailleur de masse, rassemblé dans l'usine, confronté aux mêmes contraintes, peut prendre conscience de sa situation. Il peut saisir la totalité du système, comprendre que sa condition n'est pas un accident mais une structure.

Georg Lukács, dans *Histoire et conscience de classe*, a théorisé cette possibilité. Il a montré que le prolétariat, en tant que sujet-objet de l'histoire, peut accéder à une conscience de la totalité capitaliste. Cette conscience n'est pas spontanée ; elle est le produit d'une médiation théorique et politique. Mais elle est possible dans les conditions du capitalisme industriel.

Cette conscience de la totalité est la dimension cognitive de la fenêtre dialectique. Elle permet aux travailleurs de ne pas se contenter de revendications partielles, mais de viser une transformation radicale du système. Elle est la condition de la « classe pour soi » — le passage de la classe en soi (une position objective dans les rapports de production) à la classe pour soi (une subjectivité consciente de sa mission historique).

0.18.6 Les limites de la fenêtre

Cette fenêtre est restée historiquement limitée. Elle dépendait de conditions très spécifiques que le développement ultérieur du capital a progressivement défaites. Lorsque le sujet capital a opéré sa mutation vers des formes plus financiarisées, mondialisées et automatisées, ces conditions se sont dégradées. La médiation dialectique est devenue de plus en plus difficile.

Les grandes grèves sauvages de la fin des années 1960 et du début des années 1970 — Mai 68 en France, l'automne chaud italien de 1969, les luttes dans les usines britanniques — ont marqué à la fois le sommet et le point de bascule de cette fenêtre. Le mouvement ouvrier y a exprimé un refus non seulement du salaire, mais de l'organisation capitaliste du travail elle-même, avant d'être défait par la restructuration néolibérale.

La fenêtre dialectique s'est donc refermée, non pas par une simple défaite politique, mais par une transformation structurelle du capital lui-même. C'est cette transformation que nous allons maintenant analyser en détail.

0.19 La clôture de la fenêtre et l'ère des brèches (1970 à nos jours)

0.19.1 La mutation du sujet capital

À partir des années 1970, face à la baisse tendancielle du taux de profit, le sujet automatique opère une mutation pour briser la médiation dialectique. Cette mutation est multidimensionnelle : financiarisation, mondialisation, précarisation, automation numérique. La subsomption réelle devient totale, fragmentée et délocalisée.

La **financiarisation** est la première dimension de cette mutation. Le capital se détourne de la production réelle pour se tourner vers la spéculation financière. Les profits ne sont plus principalement tirés de l'exploitation du travail, mais de la manipulation des actifs financiers, de la dette, des produits dérivés. Ce déplacement de l'accumulation vers la sphère financière modifie profondément le rapport entre le capital et le travail.

La **mondialisation** est la deuxième dimension. Le capital se délocalise, cherchant les conditions de production les plus avantageuses. Il fragmente la chaîne de valeur, disperse la production sur plusieurs continents, et affaiblit les solidarités ouvrières nationales. Les travailleurs des pays riches se retrouvent en concurrence avec ceux des pays pauvres, ce qui tire les salaires vers le bas.

La **précarisation** est la troisième dimension. Le capital fragilise la condition salariale, multipliant les contrats précaires, le temps partiel, l'intérim, le statut d'auto-entrepreneur. Il détruit la stabilité qui était la condition de la conscience de classe. Les travailleurs sont désormais interchangeables, jetables, sans protection.

L'**automation numérique** est la quatrième dimension. Le capital remplace le travail vivant par le travail mort. Les machines, les robots, les algorithmes se substituent aux travailleurs, produisant une « population superflue » structurelle. Cette population superflue n'est pas une armée de réserve temporaire ; elle est un phénomène permanent, structurel.

0.19.2 La décomposition du travailleur de masse

La figure du travailleur de masse, qui était le support de la fenêtre dialectique, se décompose. Les grandes usines ferment ou se délocalisent. Les emplois industriels disparaissent. Le secteur des services, fragmenté, précaire, ne produit pas la même conscience collective.

Le travailleur de masse est remplacé par une multitude de figures : le précaire, l'intérimaire,

le free-lance, l'auto-entrepreneur, le chômeur, le retraité précaire, le jeune sans emploi. Ces figures sont dispersées, isolées, en concurrence les unes avec les autres. Elles ne forment plus une classe au sens fort du terme.

La conscience de classe, qui était la dimension cognitive de la fenêtre dialectique, s'effrite. Les travailleurs ne perçoivent plus la totalité du système ; ils ne voient que leur situation immédiate, leur précarité, leur survie. La critique de la valeur, qui était une critique collective, devient une critique individuelle, une plainte existentielle.

0.19.3 La fermeture de la fenêtre

Cette transformation du sujet capital referme la fenêtre dialectique. Les conditions matérielles, institutionnelles et cognitives qui permettaient la médiation du conflit se dégradent. La lutte des classes, qui était le moteur interne de l'automate, devient plus difficile.

L'État-providence est attaqué, démantelé, remis en cause. Les droits sociaux sont rognés, les protections supprimées. Le compromis social-démocrate, qui était le fondement institutionnel de la fenêtre, est dénoncé comme un obstacle à la compétitivité.

Le syndicalisme de masse décline, laissant la place à des formes de résistance plus fragmentées, plus temporaires, moins politisées. Les grèves deviennent plus rares, plus défensives, plus localisées.

La conscience de classe se dissout dans le réalisme capitaliste, cette idéologie qui présente le capitalisme comme la seule option possible. Comme l'écrit Mark Fisher : « Il est plus facile d'imaginer la fin du monde que la fin du capitalisme » [**?**].

0.19.4 Le déchirement du spectacle et la dialectique inversée

Si la fenêtre dialectique se referme, cela ne signifie pas que le sujet automatique fonctionne sans accroc. Il est traversé de contradictions, de crises, de déchirures. C'est ce que nous appelons les « brèches dialectiques ». Mais il faut ici introduire une clarification décisive. La dynamique des brèches dialectiques contemporaines inverse le rapport dialectique antérieur.

Durant la fenêtre fordiste, c'était la classe qui, depuis les conditions imposées par le capital, pouvait prendre l'initiative d'une médiation avec le sujet automatique. La subjectivité ouvrière tentait de se rapporter au capital comme à une totalité et de lui opposer son propre projet. Le mouvement ouvrier était le pôle actif de la dialectique, le capital le pôle réactif — contraint de s'adapter, de négocier, de concéder.

Aujourd'hui, c'est le sujet capital lui-même qui initie le moment dialectique. Confronté à ses propres limites internes — baisse tendancielle du taux de profit, dévalorisation massive de forces productives, crises écologiques, saturation des marchés —, il développe des contre-tendances de plus en plus désespérées, qui perturbent le cours ordinaire de la reproduction et déchirent momentanément le voile spectaculaire.

Guy Debord fournit ici une clé d'analyse irremplaçable. Dans la société du spectacle, « le vrai est un moment du faux » [**?**]. La vérité n'est pas simplement masquée : elle est intégrée comme un fragment dans l'univers du mensonge organisé. Le spectacle est « le règne autocratique de l'économie marchande », une immense accumulation de simulacres qui fait de la vie concrète le satellite d'une image inversée. Tant que l'autovalorisation se déroule sans accroc, le spectacle fonctionne comme une totalité close, où chaque conflit est d'avance transformé en marchandise ou en rôle. Ainsi, les indignations écologiques sont-elles recyclées en produits « verts » et les colères sociales en plateaux télévisés.

Or, lorsque le capital entre en crise structurelle, ce dispositif se détraque. Les contre-tendances qu'il mobilise — spéculation à outrance, destruction de capitaux, austérité généralisée, fuite en avant technologique — font apparaître brutalement ce que le spectacle avait pour fonction d'enrober : la misère réelle, la dévalorisation des existences, la soumission de toute activité au travail abstrait. Pour le dire avec Debord, « dans les périodes de crise révolutionnaire, les contradictions de la société éclatent et le spectacle, qui en est la représentation inversée, se déchire » [**?**]. Ce déchirement n'est pas une conquête de la classe : c'est un symptôme de l'affolement du sujet automatique, qui, pour se maintenir, est obligé de mentir de plus en plus mal sur son propre compte.

Le vrai devient un moment du faux parce que le faux, pressé par la crise, laisse échapper des fragments de vérité. La pandémie de Covid-19 en a offert une illustration saisissante : en quelques semaines, la fiction d'une société d'abondance a cédé la place à la mise en lumière brutale des travailleurs dits « essentiels », maintenus en première ligne pendant que le capital était sauvé par les banques centrales. La guerre en Ukraine, comme nous le verrons en détail dans le Chapitre 4, est un autre exemple de ce déchirement : les contradictions du capital — dépendance énergétique, financiarisation outrancière, nécropolitique — y apparaissent brutalement, déchirant le voile de la paix et de la prospérité européenne.

Dans une telle configuration, ce ne sont plus les exploités qui ouvrent le conflit en affrontant la logique du capital ; c'est le capital qui, en se débattant, ouvre des brèches qu'il ne contrôle pas entièrement. La dialectique, autrefois arrachée par le pôle subjectif, est désormais enclenchée par le pôle objectif. L'initiative appartient au sujet automate, et les brèches qu'il génère sont comme les craquelures d'un édifice sous pression.

Walter Benjamin, dans ses thèses « Sur le concept d'histoire », écrivait que « la tradition des opprimés nous enseigne que l'état d'exception dans lequel nous vivons est la règle » [**?**]. Dans le capitalisme avancé, la crise permanente tend à normaliser l'exception ; chaque brèche risque ainsi de se voir intégrée au spectacle comme un moment d'intensité médiatique avant d'être recouverte par la routine de l'urgence. La gestion permanente de la crise devient le mode normal de gouvernement, et les brèches sont autant de moments de vérité que le spectacle tente de réabsorber.

Dès lors, la question de la subjectivation se déplace radicalement. Les résidus du prolétariat conscient, ces fragments d'expérience et de culture du conflit que la décomposition fordiste n'a pas entièrement anéantis, ne peuvent ni produire la brèche ni la refermer. Leur rôle se limite à reconnaître la brèche comme une brèche — c'est-à-dire comme une ouverture qui dévoile la nature réelle du rapport social — et à tenter de s'y engouffrer avant que le spectacle ne la réabsorbe. Les ronds-points occupés par les Gilets jaunes en France à l'hiver 2018-2019 ont constitué un tel espace : un lieu où la vérité du mépris de classe et de l'injustice fiscale s'est dite hors des cadres syndicaux et partisans, avant que la répression et la récupération politique ne referment partiellement la brèche. La reconscientisation n'est pas un effet mécanique du dévoilement : sans ces résidus capables de nommer ce qui apparaît, la brèche demeure lettre morte, un simple épisode du spectacle.

0.19.5 Les contre-tendances désespérées du capital

Le concept de « contre-tendances désespérées » a été développé par Norbert Trenkle et Ernst Lohoff, deux théoriciens de la *Wertkritik* proches de la revue *Krisis* [**?**]. Il désigne l'ensemble des mécanismes par lesquels le sujet automatique tente de surmonter sa crise structurelle de valorisation. Ces mécanismes sont « désespérés » parce qu'ils ne résolvent pas la crise, mais la déplacent, l'intensifient, la transforment.

La première contre-tendance est la **destruction de capitaux**. Le capital, confronté à la suraccumulation, détruit une partie de ses propres forces productives. Il ferme des usines, met au rebut des machines, licencie des travailleurs. Cette destruction est un processus violent, qui sacrifie des vies et des territoires sur l'autel de la valorisation. La guerre en Ukraine, comme nous le verrons, est la forme la plus extrême de cette destruction : elle anéantit des infrastructures entières, des décennies de travail accumulé, pour ouvrir la voie à une nouvelle phase d'accumulation.

La deuxième contre-tendance est l'**accumulation par dépossession**, concept forgé par David Harvey [**?**]. Le capital s'approprie des biens communs, des ressources publiques, des territoires entiers, sans passer par le marché. Il privatise, exproprie, pille. La financiarisation des ruines de l'Ukraine, la privatisation des terres agricoles, l'extractivisme des ressources naturelles sont des exemples de cette accumulation par dépossession.

La troisième contre-tendance est la **spéculation financière**. Le capital se détourne de la production réelle pour se tourner vers la manipulation des actifs financiers. Il crée des bulles, des produits dérivés, des dettes titrisées. Cette spéculation crée de la valeur apparente, mais ne produit rien de réel. Elle est un jeu de dupes qui finit par s'effondrer, comme en 2008.

La quatrième contre-tendance est l'**économie d'armement**. Le capital investit massivement dans la production d'armes, de technologies militaires, de systèmes de surveillance. Ce secteur est particulièrement rentable, car il bénéficie de commandes publiques, de marges confortables, d'une demande garantie par l'escalade des conflits. La guerre en Ukraine a été un formidable accélérateur de cette contre-tendance, relançant les complexes militaro-industriels européens et américains.

La cinquième contre-tendance est l'**extractivisme écologique**. Le capital pille les ressources naturelles, les écosystèmes, la biosphère. Il transforme la nature en un stock de matières premières, un dépotoir pour ses déchets, un champ de bataille pour ses guerres. La crise écologique est la conséquence de cette extraction effrénée, qui atteint aujourd'hui ses limites.

Ces contre-tendances sont « désespérées » parce qu'elles ne font que repousser l'échéance. Elles créent des brèches, des déchirures, des crises, mais elles ne résolvent pas la contradiction fondamentale du capital : l'impossibilité de s'auto-reproduire sans détruire ses propres conditions d'existence. C'est pourquoi le sujet automatique, en s'effondrant, produit des brèches de plus en plus larges, qui menacent de l'emporter lui-même.

0.20 Conclusion du chapitre : de la fenêtre aux brèches

Au terme de ce chapitre, une vérité dialectique s'impose : le rapport entre le sujet automatique et la subjectivation humaine a profondément muté au cours de l'histoire. Il a connu trois grandes phases, correspondant aux trois âges de la subsomption.

La **subsomption formelle** du XIXe siècle n'offrait pas encore les conditions d'une médiation dialectique. La résistance était locale, défensive, et cherchait à préserver des savoir-faire antérieurs. Le sujet automatique n'avait pas encore façonné une subjectivité de masse capable de se rapporter à lui comme à une totalité.

La **subsomption réelle fordiste** (1870-1970) a ouvert une « fenêtre dialectique ». En concentrant les travailleurs, en standardisant les tâches, en imposant une discipline abstraite, le Capital a créé malgré lui son propre fossoyeur : le travailleur de masse. Cette figure a pu entrer en médiation dialectique avec le sujet capital, imposer des rapports de force, contraindre l'automate à se réguler. L'État-providence, le keynésianisme, la négociation collective ont été les institutions de cette médiation.

La **subsomption fragmentée et financiarisée** (1970 à nos jours) a refermé cette fenêtre. Le capital a muté : financiarisation, mondialisation, précarisation, automation numérique. La figure du travailleur de masse s'est décomposée. La conscience de classe s'est dissoute dans le réalisme capitaliste. Le sujet automatique ne produit plus les conditions d'une médiation dialectique stable.

Mais cette fermeture n'est pas un retour à l'état antérieur. Le sujet automatique, confronté à sa propre crise de valorisation, produit des « brèches dialectiques » : des déchirures du spectacle, des crises aiguës où la vérité mortifère de la valorisation éclate au visage. Ces brèches sont le signe que l'automate est en train de s'effondrer, qu'il atteint ses limites physiques et sociales.

C'est dans ce vide ontologique, face à un automate qui s'effondre en entraînant la biosphère, que le Collectiph émerge. Il n'est pas le retour du sujet prolétarien de la fenêtre fordiste. Il est la minorité ontologique qui habite les brèches de l'ère de la subsomption fragmentée, pratiquant le Suicide du Concret fétichisé là où la médiation classique est devenue impossible.

Mais cette émergence ne peut être comprise sans un détour par un précédent historique crucial : la fermeture violente de la fenêtre dialectique à travers la Débâcle de 1940 et la synarchie. C'est à cette analyse que sera consacré le Chapitre 3.

1940, la Synarchie et la Fermeture Violente de la Fenêtre

0.21 Introduction : Bloch au Panthéon, ou la nécessité d'une lecture radicale

Le 23 juin 2026, Marc Bloch entre au Panthéon, aux côtés de son épouse Simonne. La République honore ainsi l'historien cofondateur des Annales, l'auteur de *L'Étrange Défaite*, le résistant fusillé par la Gestapo le 16 juin 1944 à Saint-Didier-de-Formans. Cette panthéonisation célèbre à juste titre le courage d'un intellectuel qui refusa la défaite intérieure. Pourtant, elle pose une question plus brûlante : que fait-on du diagnostic que Bloch porta sur la Débâcle elle-même ? Que fait-on de cette « étrange défaite » dont il chercha les causes profondes, non dans un simple accident militaire, mais dans une défaillance structurelle des élites et du régime — et que la République d'aujourd'hui semble plus encline à commémorer qu'à affronter dans ses racines ?

Bloch, dans les mois qui suivirent la débâcle de mai-juin 1940, rédigea à chaud *L'Étrange Défaite*. Il y décrit avec une lucidité douloureuse l'« incapacité du commandement », la gabegie administrative, l'ennui mortifère des mois de « drôle de guerre », l'immobilité tragique des chefs face à l'assaut allemand. Mais il va plus loin : il distribue les responsabilités entre l'« arrière » et les « classes dirigeantes », fustige la vénalité de la presse, l'anglophobie délirante de certains milieux, et surtout l'« alliance étrange » des chefs syndicaux du courant *Syndicats* (René Belin, Raymond Froideval, André Delmas...) avec les partisans de la capitulation et de l'apaisement envers le Reich. Bloch pressent une « haute trahison », sans toujours nommer les coupables ni en dévoiler les mécanismes occultes.

C'est précisément là que les travaux d'Anne Lacroix-Riz, fondés sur l'exploitation systématique des archives (fonds RG, APP, AN, correspondances synarchiques), viennent combler les silences et les prudences de Bloch. Ils révèlent l'existence d'un véritable plan synarchique de destruction de la IIIe République, ourdi dès les années 1930 par les milieux de la haute finance (banque Worms, Lehideux, Coutrot, Barnaud, Detœuf...), avec la complicité active de fractions du patronat (Comité des Forges, Schneider...), de la presse vénale et d'un courant syndical anticommuniste financé pour scinder la CGT et neutraliser la classe ouvrière face à Munich et à l'apaisement. La Débâcle n'est plus seulement une « incapacité », mais le résultat d'une stratégie consciente de « choix de la défaite

» pour liquider le régime républicain, ses conquêtes sociales (Front populaire) et ouvrir la voie à un ordre autoritaire compatible avec les intérêts du capital en crise.

Or, cette lecture historienne, si décisive soit-elle, reste encore en deçà d'une compréhension pleinement dialectique et historiciste du phénomène. C'est ici qu'intervient la critique de la valeur (Wertkritik), développée par Robert Kurz, Norbert Trenkle, Roswitha Scholz et prolongée dans mes propres travaux sur le sujet capital et la fenêtre dialectique historique. La Wertkritik ne se contente pas de dénoncer des « coupables » (même si elle les nomme) : elle saisit la Débâcle comme un moment nécessaire — quoique contingent dans ses modalités — de la dynamique autocontradictoire du capital-sujet.

Ce chapitre se propose donc de réaliser une triple lecture de la Débâcle : la lecture de Bloch, qui en a donné le diagnostic le plus lucide ; la lecture de Lacroix-Riz, qui en a révélé les mécanismes concrets ; et la lecture wertkritique, qui en fait un moment de la dissociation paroxystique du sujet capital. Il montrera comment la synarchie, loin d'être un complot extérieur au capital, en a été l'agent le plus conscient et le plus radical dans une phase de crise aiguë. Il montrera comment la guerre a été utilisée pour refermer brutalement la fenêtre dialectique, liquider les conquêtes sociales et préparer une réintégration marchande sous forme autoritaire. Enfin, il montrera comment la Libération, en sabotant l'épuration, a permis le recyclage des élites synarchiques et la refermeture spectaculaire de la brèche.

0.22 L'analyse de Marc Bloch : de l'incapacité militaire à la trahison des élites

0.22.1 L'Étrange Défaite : un examen de conscience

Dans *L'Étrange Défaite*, rédigé entre juillet et septembre 1940, Marc Bloch procède à un « examen de conscience d'un Français ». Il commence par les causes immédiates : la « gabegie » de la Drôle de guerre, l'inaction, l'ennui qui « rongea tant d'intelligences », le manque de préparation (pas de renseignements sur les dépôts d'essence en Belgique, par exemple), l'immobilité tragique du général Blanchard au château d'Attiches, contemplant la carte « comme pour y chercher la décision qui le fuyait ». Il évoque même, avec effroi, la conversation surprise dans la nuit du 25 au 26 mai 1940 : Blanchard confiant à un visiteur de haut grade « Je vois très bien une double capitulation ».

Mais Bloch ne s'arrête pas aux « vieillards » de l'état-major. Il remonte aux causes plus lointaines, dans « l'arrière ». Il frappe à gauche et à droite. À gauche : les excès des salariés en quête de salaires excessifs, qui « n'ont pas assez travaillé dans les fabrications de guerre ». À droite : la répugnance des « classes aisées » à s'informer sur le monde, l'empressement des « partis qualifiés de 'droite' » à s'incliner devant la défaite, « depuis la Restauration jusqu'à l'Assemblée de Versailles ». Le régime parlementaire a été « trop débonnaire » avec ses généraux cléricaux et ses hauts fonctionnaires issus des grandes écoles, qui « méprisaient la république et ne la servaient qu'à contrecœur ».

C'est surtout dans sa « philippique contre Syndicats » que Bloch se montre le plus féroce et argumenté. Il dénonce l'« alliance étrange » des chefs des principaux syndicats — qui « comptaient parmi les puissances de la République » — avec « les ennemis-nés de leur classe et de leurs idéaux », sur les « routes de la capitulation ». Il vise nommément le courant *Syndicats* de la CGT, dirigé par René Belin (secrétaire général adjoint de Léon Jouhaux), Raymond Froideval, André Delmas (instituteurs), et d'autres. Il rappelle leurs appels répétés à la « paix à tout prix », leur formule de Toulouse (mars 1936) « Plutôt que la guerre, la servitude », leurs louanges de Munich comme « soulèvement spontané des consciences humaines », leur refus de la « guerre idéologique », leur haine

viscérale des communistes « bellicistes ».

Bloch emprunte aux unitaires de la CGT les arguments contre ceux qui « omettaient de distinguer entre la guerre qu'on décide volontairement de faire et celle qui vous est imposée », qui « chuchotaient que les hitlériens n'étaient pas, en somme, si méchants ». Il écrit, dans un passage resté célèbre :

> « Le voleur de grand chemin ne crie pas à sa victime : "Donne-moi ton sang." Il consent à lui offrir le choix : "La bourse ou la vie." De même, au peuple dont il poursuit l'oppression, le peuple agresseur : "Abdique ta liberté ou accepte le massacre." » [**?**]

Bloch pressent que cette défaillance des « classes dirigeantes » et cette collusion contre-nature ont « énormément » contribué à la défaite de « l'implacable héroïsme de la patrie en danger ». Il évoque la « haute bourgeoisie appuyée sur la finance et la presse », la « vénalité de la presse » soumise à « certains hommes d'affaires de [sa] connaissance », les articles inspirés de l'étranger dans *Gringoire* ou *Je suis partout*. Mais il respecte l'anonymat, ne nomme pas les synarques, ne dévoile pas les financements occultes ni le plan de scission syndicale.

0.22.2 L'appel à la « vraie saison des juges »

Dans ses articles clandestins des *Cahiers politiques* (1943-1944), Bloch est plus explicite. Il appelle à la « vraie saison des juges » qui viendra « demain », à la « sanction d'une France qui saura répudier toute solidarité avec ceux qui l'avaient vendue, bernée, assassinée ». Il écrit :

> « Le jour viendra [...] où il sera possible de faire la lumière sur les intrigues menées chez nous de 1933 à 1939 en faveur de l'Axe Rome-Berlin [...]. Les responsabilités des militaires français ne peuvent se séparer sur ce point de celles des politiciens comme Laval, des journalistes comme Brinon, des hommes d'affaires comme ceux du Creusot [...]. » [**?**]

Cette « saison des juges » n'est pas un tribunal ordinaire. Elle est une rupture dans la temporalité capitaliste, un moment de vérité où les responsables de la trahison seront confrontés à leurs actes. Bloch sait que cette saison ne viendra pas d'elle-même ; elle devra être arrachée par la Résistance et par le peuple.

Mais Bloch, dans sa prudence ou dans son souci de ne pas tomber dans le complotisme, n'identifie pas clairement les forces qui ont ourdi ce plan. Il ne nomme pas la synarchie, ne dévoile pas les financements occultes, ne trace pas les réseaux qui relient la banque Worms, le Comité des Forges, le courant Syndicats et les partisans de la capitulation. C'est ce que feront, des décennies plus tard, les travaux d'Anne Lacroix-Riz.

0.23 L'apport décisif d'Anne Lacroix-Riz : la synarchie comme agent concret du sujet capital

0.23.1 Une démonstration archivistique

Les travaux d'Anne Lacroix-Riz, notamment *Le Choix de la défaite* (2010) et *De Munich à Vichy* (2008), fondés sur des décennies d'archives (fonds RG de la Préfecture de police, Archives nationales, correspondances privées, rapports d'ambassade), révèlent ce que Bloch pressentait sans pouvoir (ou vouloir) le nommer pleinement [**?**, **?**]. La Débâcle n'est pas le résultat d'une simple « incapacité » ou d'une « alliance étrange » fortuite : elle est le point d'aboutissement d'un plan synarchique conscient,

ourdi dès 1934-1935 par les milieux de la haute finance et de l'industrie lourde, pour détruire la IIIe République, briser le mouvement ouvrier, et installer un régime autoritaire compatible avec leurs intérêts.

Au cœur de ce plan : la synarchie, ce « Mouvement synarchique d'Empire » théorisé par Jean Coutrot (idéologue de la banque Worms), Jacques Barnaud (directeur général de Worms), Auguste Detœuf, Anatole de Monzie, et d'autres. Leur objectif explicite : « concentration extrême, maîtrise absolue de la répartition et des prix, contrôle économique et politique par un petit nombre de banquiers et d'industriels ». Pour y parvenir, il fallait liquider le régime républicain « débonnaire », ses conquêtes sociales (accords Matignon, semaine de 40 heures, congés payés), et neutraliser la classe ouvrière.

D'où la création, dès le congrès de réunification de la CGT à Toulouse (mars 1936), du courant *Syndicats* autour de René Belin, financé par la « caisse noire » de la centrale et par les subventions directes de Barnaud et des synarques. *Syndicats* devient le vecteur d'une propagande munichoise, pacifiste « à outrance », anticommuniste virulente, et de capitulation. À Nantes (novembre 1938), les ténors de *Syndicats* (Froideval, Bard, Dumoulin, Delmas, Mathé, Serret...) rivalisent d'appels à la « paix non brillante », à la « servitude plutôt que la guerre », à la haine des « bellicistes » communistes et soviétiques.

0.23.2 La synarchie comme agent du sujet capital : une lecture wertkritique

L'apport des travaux d'Anne Lacroix-Riz est décisif, mais il reste encore en deçà d'une compréhension pleinement dialectique et historiciste du phénomène. En effet, Lacroix-Riz, dans son souci de rigueur historienne, traite la synarchie comme un groupe d'acteurs concrets, identifiables, ayant ourdi un complot. Cette approche est indispensable pour dévoiler les mécanismes occultes de la trahison. Mais elle risque de laisser dans l'ombre la question plus fondamentale : pourquoi ces acteurs ont-ils agi de cette manière ? Quelle logique plus profonde a rendu leur trahison non seulement possible, mais « rationnelle » à leurs propres yeux ?

C'est ici qu'intervient la critique de la valeur (Wertkritik), développée par Robert Kurz, Moishe Postone, Anselm Jappe et Roswitha Scholz. La Wertkritik ne se contente pas de dénoncer des « coupables » (même si elle les nomme) : elle saisit la Débâcle comme un moment nécessaire — quoique contingent dans ses modalités — de la dynamique autocontradictoire du capital-sujet. Elle montre que la synarchie, loin d'être un complot extérieur au capital, en a été l'agent le plus conscient et le plus radical dans une phase de crise aiguë.

Pour comprendre ce point, il faut revenir à la notion de « fenêtre dialectique » que nous avons développée dans le chapitre précédent. Nous avons montré qu'entre la fin du XIXe siècle et les années 1970 s'est ouverte une fenêtre dialectique au sein de laquelle une subjectivation prolétarienne a pu entrer en relation dialectique avec le sujet capital. Cette fenêtre n'était pas le produit d'une subjectivité autonome ; elle émergeait des conditions créées par le capital industriel lui-même : concentration massive de la force de travail, standardisation des tâches, discipline d'usine. Elle permettait une médiation collective : la classe ouvrière pouvait se penser comme interlocutrice du capital, imposer des rapports de force (grèves de 1936, 1968), et contraindre le capital à des formes de régulation (État social, négociation collective) qui, tout en étant des réponses à ses propres contradictions, ouvraient un espace de subjectivation antagoniste.

Or, dans les années 1930, le capitalisme est confronté à une crise aiguë. La crise de 1929, la suraccumulation, la concurrence inter-impérialiste et les mobilisations sociales (Front populaire)

menacent de faire basculer la fenêtre dialectique du côté de la subjectivation prolétarienne. Le Front populaire, avec ses conquêtes sociales (accords Matignon, semaine de 40 heures, congés payés), est perçu par les élites comme une menace existentielle. Il risque de donner aux travailleurs les moyens de s'organiser, de se politiser, de se rapporter au capital comme à une totalité. La guerre, qui se profile à l'horizon, pourrait accélérer ce processus : comme en 1917 en Russie, la guerre pourrait radicaliser les masses et les pousser à remettre en cause l'ordre établi.

C'est là qu'intervient la synarchie. Face à cette menace, les élites du capital ne se contentent pas de subir les événements ; elles agissent. Elles ourdissent un plan pour fermer brutalement la fenêtre dialectique, pour liquider le Front populaire et ses conquêtes, pour neutraliser la classe ouvrière. Ce plan passe par la défaite nationale. La synarchie préfère la défaite et la collaboration avec l'occupant au partage du pouvoir avec la classe ouvrière. Elle choisit Vichy plutôt que le Front populaire.

Ce choix n'est pas irrationnel. Il est dicté par la logique du sujet capital. Le capital, pour survivre, doit maintenir la domination de la forme-valeur. Or, le Front populaire et la radicalisation ouvrière menacent cette domination. La guerre, en mobilisant les masses, pourrait les armer, les politiser, les organiser. La défaite, en revanche, permet de désarmer, de diviser, de soumettre. La synarchie comprend que la défaite nationale est un moindre mal comparé à la défaite de classe. Elle préfère perdre la guerre que perdre le pouvoir.

Le rapport entre la synarchie et le sujet capital est dialectique, non mécanique. La synarchie n'est pas un simple instrument passif du capital ; elle a son propre projet (État corporatif autoritaire, concentration extrême du pouvoir) qui converge fortement avec les besoins structurels du capital en crise, sans se réduire à une identité mécanique. Des tensions existent entre fractions du capital. Mais ces conflits restent circonscrits aux modalités de la domination, jamais à son principe. La synarchie, en poussant la logique de fermeture de la fenêtre dialectique plus loin et plus vite que le capital « moyen » ne l'aurait fait, est « sélectionnée » par le sujet capital dans un moment de crise aiguë.

Ce processus est inconscient au niveau des agents : ils ne se vivent pas comme les exécutants d'une nécessité systémique, mais comme des patriotes lucides ou des réformateurs autoritaires. Barnaud, Coutrot, Detœuf ne se disent pas « nous servons le capital ». Ils se disent « nous sauvons la France, nous rétablissons l'ordre, nous empêchons la révolution ». C'est précisément cette inconscience structurelle qui rend leur action si redoutablement efficace. Un complot se démasque ; une convergence structurelle inconsciente se reproduit, se reforme, se recycle à chaque crise. La synarchie n'est pas un complot au sens conspirationniste ; elle est la manifestation concrète de la logique du sujet capital dans une phase de crise aiguë.

0.23.3 La guerre comme dissociation paroxystique

Du point de vue de la Wertkritik, et plus encore du concept de *Wert-Abspaltung* (valeur-dissociation) développé par Roswitha Scholz, la guerre et la défaite organisée fonctionnent comme une dissociation paroxystique. La *Wert-Abspaltung* désigne le processus par lequel le capitalisme sépare violemment la sphère de la valeur (abstraite, masculine, productive) de la sphère dissociée (concrète, féminine, reproductive, naturelle). Le capital ne peut exister qu'en refoulant et en exploitant cette sphère dissociée, qu'il traite comme un réservoir gratuit de ressources et de forces de travail non rémunérées.

La guerre est une forme extrême de cette dissociation. Elle sépare les populations de leurs droits, de leurs territoires, de leurs conditions de vie. Elle détruit le tissu social, les solidarités, les institutions. Elle crée un chaos organisé qui permet au capital de réintégrer les sphères dissociées selon ses propres termes. La Débâcle de 1940 est une opération de dissociation paroxystique :

elle liquide les conquêtes du Front populaire, dissout les organisations ouvrières, impose un ordre autoritaire (Vichy) qui soumet la société aux intérêts du capital.

Cette dissociation violente est le préalable à une réintégration marchande sous de nouvelles formes. Le chaos créé par la défaite permet d'imposer des réformes structurelles qui n'auraient pas été possibles en temps de paix. Vichy, avec ses Comités d'organisation, son corporatisme, sa collaboration économique, est un laboratoire du capitalisme d'État autoritaire. Il prépare la voie à la reconstruction fordiste-keynésienne d'après-guerre, mais sur des bases qui excluent toute remise en cause radicale de la propriété privée et de la domination du capital.

La guerre, dans cette perspective, n'est pas une interruption du capitalisme ; elle en est une modalité. Elle est le moment où le capital, confronté à une crise qui menace sa reproduction, recourt à la violence pour rétablir ses conditions d'accumulation. Elle est la « contre-tendance désespérée » par excellence, celle qui détruit pour reconstruire, qui sacrifie pour accumuler.

0.23.4 La fermeture violente de la fenêtre dialectique

La synarchie et la Débâcle de 1940 marquent la fermeture violente de la fenêtre dialectique. Nous avons vu que cette fenêtre s'était ouverte avec la subsomption réelle fordiste, permettant une médiation entre le sujet capital et la subjectivation prolétarienne. La guerre, en liquidant les conquêtes sociales, en dissolvant les organisations ouvrières, en imposant un ordre autoritaire, referme brutalement cette fenêtre.

Mais cette fermeture n'est pas définitive. La Résistance, qui émerge dans les années 1943-1944, rouvre partiellement la brèche. Bloch, en résistant, tente d'habiter cette brèche. Les maquis, les comités de libération, les grèves insurrectionnelles de 1944-1945 sont des expressions de cette subjectivation antagoniste qui refuse la défaite et la collaboration. Le programme du Conseil National de la Résistance (CNR), avec ses nationalisations, sa Sécurité sociale, ses droits sociaux, est une tentative de donner une forme institutionnelle à cette résistance.

Mais la Libération est trahie. Le sabotage de l'épuration, le recyclage des synarques dans la IVe République, la reconstruction fordiste-keynésienne referment la brèche. Le vrai devient un moment du faux. La « vraie saison des juges » que Bloch appelait de ses vœux n'aura pas lieu. Les élites synarchiques sont recyclées, les institutions de Vichy sont intégrées, le mythe d'une France majoritairement résistante est construit pour occulter la réalité de la collaboration.

Ce recyclage des élites est la preuve que le sujet capital, même vaincu militairement, a réussi à préserver sa structure de pouvoir. Les hommes de Vichy — Couve de Murville, Worms, Lehideux, les technocrates du corporatisme — retrouvent des postes clés dans la IVe République, puis dans la Ve. Ils ne sont pas jugés ; ils sont réintégrés. Leurs idées — planification, modernisation, concentration du pouvoir — deviennent la doctrine de l'État.

0.24 Le sabotage de la « vraie saison des juges »

0.24.1 L'épuration manquée

L'histoire de l'épuration en France est une histoire de compromis et de renoncements. Dès la Libération, les forces de la Résistance sont marginalisées, les communistes écartés du pouvoir, et les procès des collaborateurs sont rapidement refermés. Le général de Gaulle, dans son discours de l'Hôtel de Ville le 25 août 1944, proclame que « Paris outragé, Paris brisé, Paris martyrisé, mais Paris libéré » est une France unie, sans tache. Cette unification mythique permet d'occulter les

divisions et de refermer la brèche.

Les archives montrent comment les juges de l'épuration ont abandonné les poursuites pour crime de trahison contre les synarques. Les procès Pétain et Laval, loin de faire la lumière sur les responsabilités structurelles, se sont concentrés sur les responsabilités individuelles, personnelles, psychologiques. La synarchie, en tant que système, n'a jamais été jugée. Les dirigeants de la banque Worms, du Comité des Forges, du courant Syndicats ont été protégés par un réseau de solidarités qui traversait l'administration, la magistrature et le gouvernement.

Ce sabotage de l'épuration est une opération de refermeture spectaculaire. Le spectacle de la justice est organisé, médiatisé, ritualisé, mais il ne touche pas au cœur du système. Les vrais responsables — ceux qui ont choisi la défaite, financé la collaboration, ourdi la liquidation du Front populaire — ne sont pas inquiétés. Ils sont réintégrés dans le nouveau régime, qui a besoin de leur compétence technique et de leur expérience administrative pour mener à bien la reconstruction.

0.24.2 Le recyclage des élites

Le recyclage des élites synarchiques est un phénomène massif et documenté. Les hommes de Vichy — technocrates, ingénieurs, hauts fonctionnaires — retrouvent des postes clés dans la IVe République, puis dans la Ve. Ils deviennent les architectes de la modernisation française, les planificateurs des Trente Glorieuses. Leurs idées, forgées dans le corporatisme de Vichy, sont reprises dans la planification indicative, dans la politique industrielle, dans la construction européenne.

Ce recyclage n'est pas un complot. C'est une nécessité structurelle. Le régime de Vichy, malgré son caractère autoritaire et collaborationniste, a formé une génération de technocrates compétents, rompus à la gestion de l'économie et de l'administration. Après la guerre, ces technocrates sont indispensables à la reconstruction. On ne peut pas les écarter sans paralyser l'État. On les intègre donc, en effaçant leur passé, en les réhabilitant, en les présentant comme des patriotes ayant servi la France malgré Vichy.

Ce recyclage est la preuve que la « vraie saison des juges » n'aura pas lieu. Le capital, pour se reproduire, a besoin de ces technocrates, de ces ingénieurs, de ces administrateurs. Il les protège, les réhabilite, les intègre. La justice, qui aurait pu faire la lumière sur leurs responsabilités, est muselée, détournée, instrumentalisée. Le spectacle de la justice se substitue à la justice réelle.

0.24.3 La reconstruction fordiste-keynésienne comme réintégration marchande

La reconstruction fordiste-keynésienne des Trente Glorieuses est la forme que prend la réintégration marchande après la dissociation de la guerre. Elle intègre une partie des revendications de la Résistance — nationalisations, Sécurité sociale, droits sociaux — mais les subordonne à la logique de l'accumulation. L'État-providence devient un instrument de régulation du conflit de classes, un moyen d'acheter la paix sociale sans remettre en cause la domination du capital.

Cette réintégration est une opération de refermeture dialectique. La fenêtre, rouverte par la Résistance, est refermée par la reconstruction. Les acquis sociaux sont intégrés, mais dans un cadre qui les neutralise. Le mouvement ouvrier est récupéré, institutionnalisé, syndicalisé. La conscience de classe est dissoute dans le compromis social-démocrate. Le sujet automatique reprend le contrôle, mais sous une forme nouvelle, intégrant les leçons de la crise pour éviter qu'elle ne se reproduise.

0.25 Conclusion du chapitre : la synarchie comme précédent historique

Ce chapitre a montré comment la Débâcle de 1940, loin d'être un accident militaire, a été une opération de dissociation paroxystique du sujet capital. La synarchie, en tant qu'agent conscient du capital en crise, a ourdi un plan pour fermer brutalement la fenêtre dialectique, liquider le Front populaire et préparer une réintégration marchande sous forme autoritaire.

Marc Bloch a été le témoin lucide de cette trahison. Dans *L'Étrange Défaite* et dans ses articles clandestins des *Cahiers politiques*, il a diagnostiqué les causes profondes de la Débâcle, dénoncé l'« alliance étrange » des élites, et appelé à une « vraie saison des juges ». Mais cette saison n'a pas eu lieu. L'épuration a été sabotée, les synarques recyclés, le mythe de la Résistance unie a été construit pour occulter la réalité de la collaboration.

Ce précédent historique est crucial pour comprendre la dynamique des brèches contemporaines. Il montre que le sujet capital est capable, dans les moments de crise aiguë, d'utiliser la guerre et la violence d'État comme instruments de dissociation pour refermer la fenêtre dialectique. Il montre que la « vraie saison des juges » n'est pas un tribunal bourgeois, mais un processus historique qui exige une vigilance constante et une capacité à habiter les brèches.

La guerre en Ukraine, comme nous le verrons dans le chapitre suivant, reproduit ce schéma à une échelle planétaire. Elle est une opération de dissociation paroxystique qui prépare une nouvelle réintégration marchande. Face à cette nécropolitique, la tâche du Collectiph est la même que celle de Bloch : nommer le sujet capital, résister à la récupération spectaculaire, et habiter les brèches pour empêcher que le sang des morts serve de fondation à un nouveau cycle d'accumulation.

La Guerre en Ukraine comme Dissociation Paroxystique Contemporaine

0.26 Introduction : du laboratoire ukrainien à la nécropolitique globale

La guerre en Ukraine (2022-) n'est pas un retour à la géopolitique du XIXe siècle, ni une simple erreur de calcul d'un autocrate. Elle est l'expression d'un capitalisme financiarisé et en suraccumulation qui, incapable de se valoriser par la production, recourt à l'accumulation par dépossession et à la destruction massive de capitaux pour recréer des opportunités de profit. Elle est la « contre-tendance désespérée » par excellence, la forme que prend la crise de valorisation dans le capitalisme du XXIe siècle.

Pour saisir cette dynamique, il faut la lire à travers le prisme de la *Wert-Abspaltung* (valeur-dissociation) que nous avons exposée dans les chapitres précédents. La guerre en Ukraine est une opération de dissociation paroxystique à l'échelle continentale. Elle dissocie les populations de leurs territoires, détruit les infrastructures, extermine ou exile la force de travail, et transforme la nature en un champ de bataille et une décharge toxique. Cette dissociation est le préalable à une réintégration marchande, à une nouvelle phase d'accumulation, dont les contours se dessinent déjà dans les plans de « reconstruction » élaborés par les institutions financières internationales.

Ce chapitre analyse les différentes dimensions de cette dissociation : économique, militaire, écologique, humaine, politique. Il montre comment la guerre, loin d'être une interruption du capitalisme, en est une modalité — la modalité ultime de la gestion de la crise. Il examine le piège de la « reconstruction » capitaliste, qui transforme la souffrance et la destruction en classe d'actifs. Enfin, il dégage les implications pour la praxis du Collectiph, face à cette machine nécropolitique.

0.27 L'Ukraine comme laboratoire de la valeur-dissociation au XXIe siècle

0.27.1 L'accumulation par dépossession et le keynésianisme martial

L'invasion russe ne peut être lue uniquement par le prisme géopolitique ou moral. Elle est d'abord une opération brutale d'accumulation par dépossession (David Harvey). Dans un contexte de raréfaction des ressources et de crise écologique, le contrôle du bassin du Donbass, des terres noires (chernozem) et des corridors logistiques de la mer Noire est une tentative de s'approprier par la force des actifs stratégiques pour relancer l'accumulation [**?**].

Le Donbass, avec ses mines de charbon, ses aciéries, ses industries lourdes, représente un capital constant considérable. Les terres noires d'Ukraine sont parmi les plus fertiles du monde, un grenier à blé qui nourrit des millions de personnes en Afrique et au Moyen-Orient. Les corridors logistiques de la mer Noire permettent l'exportation des céréales et des minerais vers les marchés mondiaux. Le contrôle de ces actifs est un enjeu vital pour le capital global.

Pour l'Occident, la guerre fonctionne comme un « keynésianisme martial ». Elle justifie l'explosion des budgets militaires, la relance des complexes militaro-industriels (Lockheed Martin, Rheinmetall, Thales) et l'intégration accélérée de l'économie de la défense. La guerre est un projet modernisateur par la table rase : la destruction des infrastructures soviétiques héritées ouvre la voie à leur remplacement par des infrastructures « smart » conformes aux standards du capital global.

Les dépenses militaires, dans ce contexte, ne sont pas un coût pour le capital mais un investissement. L'industrie de la défense fonctionne comme un secteur de valorisation privilégié, bénéficiant de commandes publiques massives, de marges confortables et d'une demande garantie par l'escalade du conflit. Les États européens, en réarmant, ne font pas que répondre à une menace ; ils créent les conditions d'une nouvelle phase d'accumulation.

Ce keynésianisme martial est une réponse à la crise de la valorisation. Le capital, incapable de se reproduire par la production normale, se tourne vers la production d'armes, qui offre des taux de profit élevés et une demande garantie par l'État. La guerre devient un moteur de l'accumulation, un stimulateur de l'économie. Mais ce moteur est destructeur : il consomme des ressources, détruit des vies, et ne produit rien d'utile.

0.27.2 La négation concrète de la valeur : dévalorisation catastrophique

Cependant, la dialectique de la guerre révèle son visage monstrueux : elle est une négation concrète de la substance même de la valeur. Elle détruit le capital constant, extermine le travail vivant, et dissocie la nature de ses cycles de régénération.

La **destruction du capital constant** est la première dimension de cette négation. Le bombardement systématique des aciéries (Azovstal à Marioupol), des réseaux énergétiques, des centrales électriques, des usines, des ponts, des voies ferrées anéantit des décennies de « travail mort » objectivé. Ces infrastructures représentaient des investissements colossaux, des quantités immenses de travail accumulé. Leur destruction est une perte irréversible pour l'économie mondiale. Ce n'est pas un transfert de valeur, comme dans une transaction commerciale ; c'est une pure dévalorisation entropique, une destruction de richesse qui ne crée rien en retour.

L'**extermination et l'expulsion du travail vivant** est la deuxième dimension. La saignée démographique, le traumatisme psychique de masse et l'exode de millions de réfugiés (principalement des femmes et des qualifiés) dissocient violemment la force de travail de son territoire. La « fuite des cerveaux » forcée compromet la capacité future du pays à se reproduire. Les départs massifs de la

population active — ingénieurs, médecins, enseignants, chercheurs — vident le pays de sa substance productive. Ceux qui restent sont souvent âgés, malades, ou trop jeunes pour travailler. La force de travail ukrainienne, qui était le fondement de la valeur, est dispersée, détruite, ou exilée.

La **dissociation écologique** est la troisième dimension. La contamination des sols par les métaux lourds, la destruction du barrage de Kakhovka, le traitement de la nature comme simple champ de bataille et décharge toxique illustrent la logique de la *Wert-Abspaltung*. La nature est dissociée de ses cycles de régénération pour servir de variable d'ajustement tactique. Les conséquences de cette destruction écologique se feront sentir pendant des décennies, voire des siècles. Les terres agricoles seront contaminées, les nappes phréatiques polluées, les écosystèmes détruits. La nature, qui était le « dehors constitutif » du capital, est sacrifiée sur l'autel de la valorisation.

Cette triple destruction — du capital constant, du travail vivant, de la nature — est une négation concrète de la valeur. Elle détruit ce qui est la source de la valeur, pour créer les conditions d'une nouvelle accumulation. C'est le paradoxe du capital en crise : il doit détruire pour accumuler, il doit tuer pour vivre. Ce paradoxe est la manifestation la plus extrême de sa contradiction interne.

0.27.3 Nécropolitique et tri des vies

La guerre en Ukraine est une entreprise nécropolitique (Mbembe) à grande échelle [**?**]. Elle opère un tri constant entre les vies à valoriser, à protéger ou à annexer et les vies à sacrifier, à déplacer ou à laisser mourir. La souveraineté s'exerce ici comme un pouvoir de décider qui mérite de vivre sous le régime de la valeur, et qui doit être jeté dans la zone grise de l'exception.

Les réfugiés ukrainiens ont été accueillis en Europe avec une générosité qui contraste avec le traitement réservé aux réfugiés syriens ou africains. Ce n'est pas un hasard : les réfugiés ukrainiens sont qualifiés, blancs, et considérés comme « européens ». Leur accueil est un investissement dans le capital humain, pas un acte humanitaire désintéressé. Les vies qui ne peuvent pas être intégrées dans le circuit de la valeur sont, elles, laissées à leur sort. Les réfugiés syriens, afghans, somaliens, soudanais sont refoulés aux frontières, parqués dans des camps, ou laissés à la merci des passeurs.

Ce tri des vies est une opération de *Wert-Abspaltung*. Le capital distingue entre les vies qui ont une valeur (parce qu'elles peuvent être intégrées dans le circuit de la valorisation) et les vies qui n'en ont pas (parce qu'elles sont jugées improductives, dangereuses, ou superflues). Les premières sont protégées, accueillies, intégrées. Les secondes sont abandonnées, expulsées, laissées à la mort. Ce tri n'est pas un accident ; il est structurant. Il est la manifestation concrète de la logique du capital, qui ne reconnaît de valeur qu'à ce qui peut être valorisé.

La souveraineté, dans ce contexte, devient un pouvoir de décider de la vie et de la mort. Elle n'est plus seulement un pouvoir de faire la loi ; elle est un pouvoir de décider qui mérite de vivre et qui doit mourir. La guerre en Ukraine est le laboratoire de cette nécropolitique, qui pourrait s'étendre à d'autres régions du monde.

0.28 Le piège de la « Reconstruction » et la réintégration marchande

0.28.1 La financiarisation des ruines

Le concept de *Wert-Abspaltung* nous permet de comprendre que la destruction n'est pas une fin en soi, mais la phase préparatoire d'une réintégration marchande. La « reconstruction » de l'Ukraine n'est pas un acte de générosité ; c'est le nouveau « spatio-temporal fix » (Harvey) du capitalisme européen.

Dès 2022, les conférences de Lugano et Berlin ont planifié la reconstruction (estimée à plus de 400 milliards de dollars). Des acteurs comme BlackRock ont signé des accords avec le gouvernement ukrainien pour conseiller sur la reconstruction. La souffrance et la destruction sont transformées en classe d'actifs. La « reconstruction verte » promet de rebâtir « mieux » (*build back better*), mais cela se traduit concrètement par l'imposition de solutions technologiques (smart grids, captage de CO2, agriculture high-tech) qui ouvrent de nouveaux marchés pour les multinationales.

Les ruines deviennent des opportunités d'investissement. Les terres agricoles ukrainiennes, les « greniers à blé » de l'Europe, sont convoitées par les fonds d'investissement et les agrobusiness. Les infrastructures énergétiques détruites doivent être reconstruites selon les normes des compagnies occidentales. La dette de reconstruction, contractée par l'Ukraine auprès des institutions financières internationales, hypothéquera des générations futures.

Ce processus est une forme d'accumulation par dépossession. Le capital s'approprie des biens communs, des ressources publiques, des territoires entiers, sans passer par le marché. Il privatise, exproprie, pille. La reconstruction de l'Ukraine est une gigantesque opération de dépossession, qui transforme la souffrance en profit.

0.28.2 La privatisation de la sécurité et la marchandisation du trauma

L'État ukrainien, affaibli, voit ses fonctions régaliennes dissociées et privatisées. Le secteur de la sécurité (SMP, cybersécurité, drones) explose, transformant la violence en marchandise. Parallèlement, le trauma de guerre est réintégré dans des circuits de valorisation : l'industrie humanitaire gère les flux de réfugiés comme une chaîne d'approvisionnement, et le marché des soins psychologiques (PTSD, applications de bien-être) transforme la souffrance en capital.

La privatisation de la sécurité est une tendance lourde du capitalisme tardif. Les États, incapables de garantir la sécurité de leurs citoyens par leurs propres moyens, font appel à des entreprises privées. Ces entreprises, comme Blackwater, G4S, ou leurs équivalents, sont des machines à faire du profit sur la violence. La guerre en Ukraine a été un formidable accélérateur de ce processus. Les compagnies de sécurité privée ont inondé le pays, proposant leurs services aux entreprises, aux ONG, aux institutions internationales, et même à l'État ukrainien lui-même.

La marchandisation du trauma est une forme plus insidieuse de réintégration. Le syndrome de stress post-traumatique (PTSD) est pris en charge par l'industrie pharmaceutique et les ONG internationales d'une manière qui individualise et dépolitisé la souffrance. Le trauma n'est plus la conséquence directe de la logique nécropolitique du capital ou de la guerre ; il devient un « dysfonctionnement neurochimique » individuel. Cette médicalisation neutralise la colère politique et transforme la victime en patient, le résistant en consommateur de soins.

Le marché des soins psychologiques est en pleine expansion. Des applications de bien-être, des thérapies en ligne, des médicaments psychotropes sont proposés aux victimes de guerre. La souffrance est transformée en une marchandise, un produit qui peut être acheté et vendu. Cette marchandisation est une forme de récupération spectaculaire : elle intègre la souffrance dans le circuit de la valeur, la neutralise, la dépolitisé.

0.28.3 Le « Green Grabbing » et la fausse sortie par le haut

La reconstruction « verte » de l'Ukraine est un exemple de ce que les chercheurs appellent le « green grabbing » (l'accaparement vert). Le capital, confronté à la crise écologique, ne renonce pas à l'accumulation ; il trouve de nouveaux moyens de valoriser la nature. Les marchés du carbone,

la compensation biodiversité, l'extractivisme des minerais rares pour les batteries : tout cela vise à créer de nouvelles sphères de valorisation sur les ruines de la biosphère.

Le green grabbing est une forme d'accumulation par dépossession qui se pare des atours de l'écologie. Les grandes entreprises, les fonds d'investissement, les institutions financières internationales s'emparent des terres, des forêts, des ressources, au nom de la protection de l'environnement. Ils créent des « réserves naturelles » qui sont en réalité des réserves de valeur, des actifs financiers qui peuvent être titrisés, échangés, spéculés.

En Ukraine, le green grabbing prend la forme de la « reconstruction verte ». Les terres agricoles, qui sont les plus fertiles d'Europe, sont convoitées par les agrobusiness et les fonds d'investissement. Les infrastructures énergétiques, qui doivent être reconstruites, sont pensées pour être « smart », c'est-à-dire connectées, contrôlables, valorisables. La nature n'est plus un milieu de vie ; elle est un stock de ressources, un dépotoir, un champ de bataille.

0.29 Le Collectiph face à la machine nécropolitique : désertion et sabotage

0.29.1 Refuser le choix entre les impérialismes

Face à cette double dynamique de dissociation paroxystique et de réintégration marchande, quelle est la praxis du Collectiph ?

Le Collectiph refuse la lecture manichéenne (le Bien contre le Mal) qui est le fondement idéologique de la guerre. Il reconnaît la responsabilité criminelle de l'agression russe et la légitimité de la défense ukrainienne, mais il refuse de s'aligner derrière l'un des deux pôles impérialistes. Il comprend que la Russie, l'Ukraine et l'OTAN sont toutes entraînées dans la logique structurelle du capital global en crise.

Le « campisme » qui consiste à soutenir son propre État ou un bloc impérial au nom de la démocratie ou de l'anti-impérialisme formel est une aberration théorique. Il revient à choisir entre deux gestionnaires de la même faillite planétaire. Le Collectiph ne choisit pas entre le capital russe (prédateur territorial) et le capital occidental (prédateur financier et technologique). Il choisit la désertion de la forme-valeur qui les produit tous.

Cette position n'est pas une neutralité. Elle est une prise de position radicale contre la logique de la valeur, qui est la source de la guerre. Le Collectiph refuse de participer à la machine de mort, quel que soit le camp qui la commande. Il refuse d'être la chair à canon de l'impérialisme, quel que soit son visage. Il refuse de financer la guerre par ses impôts, sa consommation, son travail.

0.29.2 Saboter la chaîne logistique de la valorisation

Le Suicide du Concret, dans le contexte de la brèche guerrière, signifie refuser de participer à la chaîne de valorisation de la destruction. Cela se traduit par plusieurs formes de praxis.

Le **refus de la production d'armement** est la première forme de sabotage. Les ouvriers des usines d'armement, les ingénieurs des entreprises de défense, les techniciens des systèmes de surveillance peuvent refuser de produire les instruments de la mort. Ce refus peut prendre la forme de grèves, de sabotages, de désertions. Il vise à priver la machine de guerre de son carburant.

Le **sabotage des chaînes logistiques militaires** est la deuxième forme. Les transports d'armes, les convois de munitions, les dépôts de carburant sont des cibles privilégiées. En bloquant les routes, en sabotant les trains, en contaminant les carburants, les membres du Collectiph peuvent entraver la circulation de la valeur guerrière.

La **solidarité inconditionnelle avec les déserteurs et les réfractaires des deux camps** est la troisième forme. Les déserteurs russes et ukrainiens, les objecteurs de conscience, les soldats qui refusent de tirer sont des alliés naturels du Collectiph. Ils refusent d'être la chair à canon du sujet automatique. Le Collectiph les soutient, les cache, les aide à fuir.

L'**opposition frontale à la « reconstruction » capitaliste** est la quatrième forme. Le Collectiph agit pour que la guerre ne soit pas un « investissement » rentable pour le capital global, mais un coût abyssal qui accélère l'effondrement du système. Il refuse de participer aux plans de reconstruction, dénonce la financiarisation des ruines, et propose des alternatives fondées sur le soin et les communs.

0.29.3 Habiter la brèche : contre la récupération spectaculaire

La guerre en Ukraine est une brèche ouverte par le sujet capital. Le spectacle médiatique tente de la refermer en la transformant en narration héroïque ou en divertissement catastrophiste. Le Collectiph doit habiter cette brèche pour empêcher sa réabsorption spectaculaire.

Habiter la brèche, c'est refuser la délégation. C'est utiliser l'énergie de la crise pour élargir la fissure jusqu'à ce que la structure entière s'effondre. C'est pratiquer le sabotage de la valeur dans l'immédiateté de la crise. C'est créer, dans les zones grises du conflit, des communs de soin, des réseaux d'entraide, des infrastructures légères qui échappent à la logique de la valorisation.

Cela signifie **nommer le sujet capital derrière les agents** : les synarques d'aujourd'hui, les financiers de la reconstruction, les architectes de l'algorithme souverain qui prédisent les flux de réfugiés. Le Collectiph ne se contente pas de dénoncer les symptômes ; il dénonce la cause structurelle.

Cela signifie **construire des réseaux de solidarité inconditionnelle** qui ne passent pas par les ONG humanitaires (qui gèrent la misère), mais par l'auto-organisation et le soin mutuel (care). Ces réseaux sont des communs de soin, des espaces où les victimes de la guerre sont accueillies, soignées, soutenues, sans condition.

Cela signifie **pratiquer la désertion** : refuser les carrières liées à la guerre, refuser la mobilité géographique exigée par le marché du travail, refuser la consommation comme marqueur identitaire. Le Collectiph se retire de la logique de la valorisation, pour créer des espaces de vie non médiés par la valeur.

0.30 Conclusion du chapitre : La vraie saison des juges

La guerre, qu'elle prenne la forme de la Débâcle de 1940 ou de l'invasion de l'Ukraine, est l'aveu sanglant du sujet automatique. C'est la preuve que le capital, pour survivre, est prêt à détruire ses propres conditions d'existence, à anéantir le travail vivant et à transformer la biosphère en champ de ruines.

Marc Bloch appelait de ses vœux la « vraie saison des juges ». Cette saison n'a pas eu lieu en 1945, car les synarques ont été recyclés pour bâtir les Trente Glorieuses. Elle n'aura pas lieu non plus à l'issue du conflit ukrainien, car les mêmes mécanismes de récupération (BlackRock, l'UE, l'OTAN) préparent déjà la réintégration des ruines dans le cycle de la valeur.

La « vraie saison des juges » ne viendra pas d'un tribunal bourgeois. Elle est la tâche historique du Collectiph. C'est le processus par lequel la minorité ontologique, habitant les brèches de la nécropolitique, refuse que le sang des morts serve de fondation à un nouveau cycle d'accumulation. En sabotant les infrastructures de la guerre et en refusant la marchandisation des ruines, le Collectiph

exécute le Suicide du Concret fétichisé. Il laisse la machine de mort s'effondrer sous le poids de ses propres contradictions, ouvrant ainsi l'espace, non pas pour une « reconstruction », mais pour la régénération du vivant.

La guerre est une brèche. Le Collectiph l'habite. Il ne la referme pas. Il l'élargit. Jusqu'à ce que la structure entière, privée de sa substance, s'effondre. Alors, et alors seulement, pourra commencer l'histoire humaine — celle du règne de la liberté et du soin.

1 Conclusion de la Partie I : De la fenêtre aux brèches, l'avènement du Collectiph

Au terme de cette première partie, les fondations de notre enquête sont posées. Nous avons montré que le Capital est un sujet automatique, une abstraction réelle qui s'autonomise et soumet l'humanité à sa logique de valorisation aveugle. Nous avons historicisé ce sujet à travers le concept de « fenêtre dialectique » et ses trois âges de la subsomption. Nous avons analysé la fermeture violente de cette fenêtre à travers le précédent de 1940 et la synarchie. Et nous avons cartographié la brèche contemporaine qu'est la guerre en Ukraine, comme laboratoire de la nécropolitique capitaliste.

La démonstration de cette première partie peut se résumer en quelques propositions :

1. Le Capital n'est pas un instrument aux mains des capitalistes, mais un sujet automatique qui s'autonomise et domine l'humanité.

2. Ce sujet n'est pas un invariant ahistorique ; il a connu trois grandes phases, correspondant aux trois âges de la subsomption : formelle, réelle, fragmentée/financiarisée.

3. La subsomption réelle fordiste (1870-1970) a ouvert une « fenêtre dialectique » qui a permis une médiation entre le sujet capital et la subjectivation prolétarienne.

4. Cette fenêtre s'est refermée à partir des années 1970, sous l'effet de la financiarisation, de la mondialisation, de la précarisation et de l'automation numérique.

5. La Débâcle de 1940, analysée à travers Bloch et Lacroix-Riz, est un précédent historique de fermeture violente de la fenêtre, opérée par la synarchie comme agent du sujet capital.

6. La guerre en Ukraine (2022-) est une opération de dissociation paroxystique qui prépare une réintégration marchande, reproduisant à l'échelle planétaire la logique de la synarchie.

7. Face à ce vide ontologique, face à un automate qui s'effondre en entraînant la biosphère, le Collectiph émerge. Il n'est pas le retour du sujet prolétarien de la fenêtre fordiste ; il est la minorité ontologique qui habite les brèches de l'ère de la subsomption fragmentée, pratiquant le Suicide du Concret fétichisé là où la médiation classique est devenue impossible.

La Partie II, qui s'ouvre maintenant, va approfondir cette analyse en explorant les deux autres grandes brèches contemporaines : l'algorithme souverain et le capitalisme de surveillance, d'une part ; et la culture de masse comme critique devenue marchandise, d'autre part. Elle montrera comment le Collectiph, dans ces différentes brèches, pratique la désertion, le sabotage et la reconstruction de communs.

La Partie III, quant à elle, analysera la guerre civile ontologique que mène le Collectiph face à la violence de l'État-sécurité et à la nécropolitique. Elle examinera la transformation subjective nécessaire pour éviter le piège du militantisme sacrificiel.

La Partie IV déploiera le paradigme infrastructurel d'ALOCAL, montrant comment le post-capitalisme peut s'ancrer dans les lois de la physique et de la thermodynamique.

La Partie V, enfin, pensera l'ontologie du commun post-valeur, la dissolution du Collectiph dans le tissu du vivant, et la fin de la préhistoire humaine.

La Partie I est ainsi la clé de voûte de tout l'édifice. Elle pose les bases historiques et théoriques sans lesquelles les parties suivantes ne seraient que des développements abstraits. Elle montre que le Collectiph n'est pas un choix volontariste, mais une nécessité historique dictée par la configuration actuelle du sujet automatique.

Part II

Partie II : Le Régime des Brèches — Nécropolitique, Algorithme et Spectacle

Introduction à la Partie II : De l'ontologie du vide à la cartographie des brèches

Au terme de la Partie I, nous avons établi les fondations théoriques et historiques de notre enquête. Nous avons montré que le Capital est un sujet automatique, une abstraction réelle qui s'autonomise et soumet l'humanité à sa logique de valorisation aveugle. Nous avons historicisé ce sujet à travers le concept de « fenêtre dialectique » et ses trois âges de la subsomption. Nous avons analysé la fermeture violente de cette fenêtre à travers le précédent de 1940 et la synarchie. Et nous avons cartographié la brèche contemporaine qu'est la guerre en Ukraine, comme laboratoire de la nécropolitique capitaliste.

Cette Partie II poursuit cette cartographie en explorant les deux autres grandes brèches dialectiques contemporaines : l'algorithme souverain et le capitalisme de surveillance, d'une part ; et la culture de masse comme critique devenue marchandise, d'autre part. Ces trois brèches — la guerre, l'algorithme, le spectacle — sont les trois visages de l'effondrement du sujet automatique. Elles sont les déchirures du spectacle par lesquelles la vérité mortifère de la valorisation éclate au visage.

Mais ces brèches ne contiennent pas automatiquement une issue émancipatrice. Elles peuvent être refermées par le spectacle, par la guerre, par le fascisme ou par la simple gestion catastrophique. C'est là qu'intervient le Collectiph : il est la minorité ontologique qui habite ces brèches pour empêcher leur réabsorption spectaculaire.

Cette Partie II est donc une cartographie des brèches et une exploration des pratiques du Collectiph face à chacune d'elles. Elle montre comment le Collectiph, dans la guerre, pratique la désertion et le sabotage ; dans l'algorithme, pratique l'opacité et la désobéissance ; dans le spectacle, pratique la ligne de fuite et le retrait. Elle montre comment ces pratiques, loin d'être des réactions défensives, sont des formes de négation absolue de la forme-valeur.

Le premier chapitre de cette Partie II, le Chapitre 5, approfondit l'analyse de la guerre en Ukraine que nous avons esquissée dans la Partie I. Il la replace dans la perspective plus large de la « contre-tendance désespérée » du capital et de la nécropolitique globale. Il montre comment la guerre, loin d'être une interruption du capitalisme, en est la modalité ultime.

Le deuxième chapitre, le Chapitre 6, analyse l'algorithme souverain et le coup d'État épistémique du capitalisme de surveillance. Il s'appuie sur les travaux de Shoshana Zuboff, sur la jurisprudence européenne (CJUE, CEDH) et sur le Digital Services Act (DSA) pour montrer comment les plateformes numériques ont confisqué la souveraineté cognitive des citoyens.

Le troisième chapitre, le Chapitre 7, explore la culture de masse à travers le prisme de la Prestige Television. Il actualise la méthode de Siegfried Kracauer pour montrer comment la critique de la forme-valeur est devenue elle-même une marchandise premium dans l'économie de l'attention. Il

analyse les séries de Vince Gilligan (*Breaking Bad*, *Better Call Saul*) comme des surfaces expressives de la dialectique critique-commodité. Il identifie dans les figures de Kim Wexler et Jesse Pinkman des lignes de fuite, des pratiques de désertion qui préfigurent la praxis du Collectiph.

Ces trois chapitres forment un triptyque. Ils montrent les trois visages de la brèche : la violence brute de la guerre, la violence silencieuse de l'algorithme, la violence insidieuse du spectacle. Ils montrent comment le Collectiph, face à ces trois visages, oppose la désertion, l'opacité et la ligne de fuite. Ils préparent ainsi la Partie III, qui explorera la guerre civile ontologique que mène le Collectiph face à la violence de l'État-sécurité.

La Guerre comme Dissociation Paroxystique — De l'Étrange Défaite à l'Ukraine

1.1 Introduction : La guerre comme déchirement du spectacle

Si l'ontologie de la rupture, élaborée dans les chapitres précédents, nous a permis de conceptualiser le Collectiph et le « Suicide du Concret » fétichisé, il est temps d'éprouver ces catégories à la matérialité brûlante des brèches contemporaines. Car le sujet automatique ne s'effondre pas dans le silence ; il s'effondre dans le fracas des bombes, le grondement des serveurs et le vacarme des marchés financiers.

Dans le régime des « brèches dialectiques » qui a succédé à la fermeture de la fenêtre fordiste, c'est le sujet capital lui-même qui, confronté à l'impasse de sa propre valorisation, initie le moment dialectique. Il déchire le voile du spectacle par des opérations de destruction massive. La guerre, loin d'être un retour à la barbarie pré-capitaliste ou une simple anomalie géopolitique, est l'expression la plus aboutie de ce que Norbert Trenkle et Ernst Lohoff nomment les « contre-tendances désespérées » du capital [**?**].

Pour saisir cette dynamique dans sa profondeur historique et contemporaine, ce chapitre opère un aller-retour dialectique entre deux moments de dissociation paroxystique : la Débâcle de 1940, analysée par Marc Bloch et décryptée par les archives de la synarchie qu'Anne Lacroix-Riz a exhumées, et la guerre d'agression russe en Ukraine (2022-), laboratoire macabre du capitalisme financiarisé et numérique. Dans les deux cas, la guerre fonctionne comme une opération de *Wert-Abspaltung* (valeur-dissociation) : une destruction violente des bases matérielles et sociales visant à créer un « chaos organisé » préalable à une nouvelle réintégration marchande.

Le parallèle entre 1940 et 2022 n'est pas analogique mais structurel. Dans les deux cas, une fraction lucide du capital — ce que j'ai nommé ailleurs la « synarchie » pour la première période et les « gestionnaires de la catastrophe » pour la seconde — utilise la guerre comme instrument de fermeture de la fenêtre dialectique. La Débâcle de 1940 a permis de liquider le Front populaire et d'installer un ordre corporatiste autoritaire sous Vichy. L'invasion de l'Ukraine permet aujourd'hui de relancer l'accumulation par la destruction créatrice, d'imposer un keynésianisme martial, et de préparer la financiarisation des ruines par des acteurs comme BlackRock.

Marc Bloch, dans les ténèbres de la Résistance, appelait de ses vœux une « vraie saison des juges ». Il pressentait que la Débâcle n'était pas un accident militaire, mais le fruit d'une trahison structurelle des élites. Aujourd'hui, face à la guerre en Ukraine et à la préparation de la « reconstruction » capitaliste, la tâche du Collectiph est la même : empêcher que le sang des morts serve de fondation à un nouveau cycle d'accumulation.

1.2 La synarchie comme agent de la fermeture de la fenêtre dialectique

1.2.1 L'Étrange Défaite de Marc Bloch : un diagnostic de la trahison des élites

Pour comprendre ce que la guerre fait au sujet capital, il faut d'abord regarder comment elle a été utilisée pour fermer la « fenêtre dialectique » historique. L'entrée de Marc Bloch au Panthéon (juin 2026) offre l'occasion de relire *L'Étrange Défaite* non pas comme un simple témoignage, mais comme le diagnostic d'une opération de dissociation consciente.

Bloch l'avait pressenti avec une lucidité douloureuse : la Débâcle de mai-juin 1940 n'est pas un accident militaire, mais le résultat d'une « alliance étrange » des classes dirigeantes. Dans *L'Étrange Défaite*, rédigé entre juillet et septembre 1940, il procède à un « examen de conscience d'un Français ». Il commence par les causes immédiates : la « gabegie » de la Drôle de guerre, l'inaction, l'ennui qui « rongea tant d'intelligences », le manque de préparation (pas de renseignements sur les dépôts d'essence en Belgique, par exemple), l'immobilité tragique du général Blanchard au château d'Attiches, contemplant la carte « comme pour y chercher la décision qui le fuyait ». Il évoque même, avec effroi, la conversation surprise dans la nuit du 25 au 26 mai 1940 : Blanchard confiant à un visiteur de haut grade « Je vois très bien une double capitulation ».

Mais Bloch ne s'arrête pas aux « vieillards » de l'état-major. Il remonte aux causes plus lointaines, dans « l'arrière ». Il frappe à gauche et à droite. À gauche : les excès des salariés en quête de salaires excessifs, qui « n'ont pas assez travaillé dans les fabrications de guerre ». À droite : la répugnance des « classes aisées » à s'informer sur le monde, l'empressement des « partis qualifiés de 'droite' » à s'incliner devant la défaite, « depuis la Restauration jusqu'à l'Assemblée de Versailles ». Le régime parlementaire a été « trop débonnaire » avec ses généraux cléricaux et ses hauts fonctionnaires issus des grandes écoles, qui « méprisaient la république et ne la servaient qu'à contrecœur ».

C'est surtout dans sa « philippique contre Syndicats » que Bloch se montre le plus féroce et argumenté. Il dénonce l'« alliance étrange » des chefs des principaux syndicats — qui « comptaient parmi les puissances de la République » — avec « les ennemis-nés de leur classe et de leurs idéaux », sur les « routes de la capitulation ». Il vise nommément le courant *Syndicats* de la CGT, dirigé par René Belin (secrétaire général adjoint de Léon Jouhaux), Raymond Froideval, André Delmas (instituteurs), et d'autres. Il rappelle leurs appels répétés à la « paix à tout prix », leur formule de Toulouse (mars 1936) « Plutôt que la guerre, la servitude », leurs louanges de Munich comme « soulèvement spontané des consciences humaines », leur refus de la « guerre idéologique », leur haine viscérale des communistes « bellicistes ».

Bloch emprunte aux unitaires de la CGT les arguments contre ceux qui « omettaient de distinguer entre la guerre qu'on décide volontairement de faire et celle qui vous est imposée », qui « chuchotaient que les hitlériens n'étaient pas, en somme, si méchants ». Il écrit, dans un passage resté célèbre :

> « Le voleur de grand chemin ne crie pas à sa victime : "Donne-moi ton sang." Il consent à lui offrir le choix : "La bourse ou la vie." De même, au peuple dont il poursuit l'oppression, le peuple agresseur : "Abdique ta liberté ou accepte le massacre." » [**?**]

Bloch pressent que cette défaillance des « classes dirigeantes » et cette collusion contre-nature ont « énormément » contribué à la défaite de « l'implacable héroïsme de la patrie en danger ». Il évoque la « haute bourgeoisie appuyée sur la finance et la presse », la « vénalité de la presse » soumise à « certains hommes d'affaires de [sa] connaissance », les articles inspirés de l'étranger dans *Gringoire* ou *Je suis partout*. Mais il respecte l'anonymat, ne nomme pas les synarques, ne dévoile

pas les financements occultes ni le plan de scission syndicale. Il appelle, dans ses articles clandestins des *Cahiers politiques* (1943-1944), à la « vraie saison des juges » qui viendra « demain », à la « sanction d'une France qui saura répudier toute solidarité avec ceux qui l'avaient vendue, bernée, assassinée » [**?**].

1.2.2 L'apport d'Anne Lacroix-Riz : la synarchie comme agent concret du sujet capital

Les travaux d'Anne Lacroix-Riz, notamment *Le Choix de la défaite* (2010) et *De Munich à Vichy* (2008), fondés sur des décennies d'archives (fonds RG de la Préfecture de police, Archives nationales, correspondances privées, rapports d'ambassade), révèlent ce que Bloch pressentait sans pouvoir (ou vouloir) le nommer pleinement [**?**, **?**]. La Débâcle n'est pas le résultat d'une simple « incapacité » ou d'une « alliance étrange » fortuite : elle est le point d'aboutissement d'un plan synarchique conscient, ourdi dès 1934-1935 par les milieux de la haute finance et de l'industrie lourde, pour détruire la IIIe République, briser le mouvement ouvrier, et installer un régime autoritaire compatible avec leurs intérêts.

Au cœur de ce plan : la synarchie, ce « Mouvement synarchique d'Empire » théorisé par Jean Coutrot (idéologue de la banque Worms), Jacques Barnaud (directeur général de Worms), Auguste Detœuf, Anatole de Monzie, et d'autres. Leur objectif explicite : « concentration extrême, maîtrise absolue de la répartition et des prix, contrôle économique et politique par un petit nombre de banquiers et d'industriels ». Pour y parvenir, il fallait liquider le régime républicain « débonnaire », ses conquêtes sociales (accords Matignon, semaine de 40 heures, congés payés), et neutraliser la classe ouvrière.

D'où la création, dès le congrès de réunification de la CGT à Toulouse (mars 1936), du courant *Syndicats* autour de René Belin, financé par la « caisse noire » de la centrale et par les subventions directes de Barnaud et des synarques. *Syndicats* devient le vecteur d'une propagande munichoise, pacifiste « à outrance », anticommuniste virulente, et de capitulation. À Nantes (novembre 1938), les ténors de *Syndicats* (Froideval, Bard, Dumoulin, Delmas, Mathé, Serret...) rivalisent d'appels à la « paix non brillante », à la « servitude plutôt que la guerre », à la haine des « bellicistes » communistes et soviétiques.

Le rapport est dialectique : le sujet capital, confronté à la menace d'une subjectivation prolétarienne qui pourrait s'appuyer sur l'expérience de guerre, « sélectionne » et renforce cette fraction oligarchique particulièrement lucide et déterminée, parce qu'elle pousse la logique de fermeture de la fenêtre dialectique plus loin et plus vite que ce que le capital « moyen » aurait été capable de faire. La synarchie n'est donc pas un simple instrument passif ; elle a son propre projet (État corporatif autoritaire, concentration extrême du pouvoir) qui converge fortement avec les besoins structurels du capital en crise, sans se réduire à une identité mécanique. C'est cette convergence dialectique — et non l'absence de tout conflit — qui rend la synarchie si efficace pour refermer brutalement la fenêtre historique.

1.2.3 La guerre comme dissociation paroxystique

Du point de vue de la *Wertkritik*, et plus encore du concept de *Wert-Abspaltung* (valeur-dissociation) développé par Roswitha Scholz, la guerre et la défaite organisée fonctionnent comme une dissociation paroxystique. La *Wert-Abspaltung* désigne le processus par lequel le capitalisme sépare violemment la sphère de la valeur (abstraite, masculine, productive) de la sphère dissociée (concrète, féminine, reproductive, naturelle). Le capital ne peut exister qu'en refoulant et en exploitant cette sphère

dissociée, qu'il traite comme un réservoir gratuit de ressources et de forces de travail non rémunérées.

La guerre est une forme extrême de cette dissociation. Elle sépare les populations de leurs droits, de leurs territoires, de leurs conditions de vie. Elle détruit le tissu social, les solidarités, les institutions. Elle crée un chaos organisé qui permet au capital de réintégrer les sphères dissociées selon ses propres termes. La Débâcle de 1940 est une opération de dissociation paroxystique : elle liquide les conquêtes du Front populaire, dissout les organisations ouvrières, impose un ordre autoritaire (Vichy) qui soumet la société aux intérêts du capital.

Cette dissociation violente est le préalable à une réintégration marchande sous de nouvelles formes. Le chaos créé par la défaite permet d'imposer des réformes structurelles qui n'auraient pas été possibles en temps de paix. Vichy, avec ses Comités d'organisation, son corporatisme, sa collaboration économique, est un laboratoire du capitalisme d'État autoritaire. Il prépare la voie à la reconstruction fordiste-keynésienne d'après-guerre, mais sur des bases qui excluent toute remise en cause radicale de la propriété privée et de la domination du capital.

La guerre, dans cette perspective, n'est pas une interruption du capitalisme ; elle en est une modalité. Elle est le moment où le capital, confronté à une crise qui menace sa reproduction, recourt à la violence pour rétablir ses conditions d'accumulation. Elle est la « contre-tendance désespérée » par excellence, celle qui détruit pour reconstruire, qui sacrifie pour accumuler.

1.2.4 La fermeture violente de la fenêtre dialectique

La synarchie et la Débâcle de 1940 marquent la fermeture violente de la fenêtre dialectique. Nous avons vu que cette fenêtre s'était ouverte avec la subsomption réelle fordiste, permettant une médiation entre le sujet capital et la subjectivation prolétarienne. La guerre, en liquidant les conquêtes sociales, en dissolvant les organisations ouvrières, en imposant un ordre autoritaire, referme brutalement cette fenêtre.

Mais cette fermeture n'est pas définitive. La Résistance, qui émerge dans les années 1943-1944, rouvre partiellement la brèche. Bloch, en résistant, tente d'habiter cette brèche. Les maquis, les comités de libération, les grèves insurrectionnelles de 1944-1945 sont des expressions de cette subjectivation antagoniste qui refuse la défaite et la collaboration. Le programme du Conseil National de la Résistance (CNR), avec ses nationalisations, sa Sécurité sociale, ses droits sociaux, est une tentative de donner une forme institutionnelle à cette résistance.

Mais la Libération est trahie. Le sabotage de l'épuration, le recyclage des synarques dans la IVe République, la reconstruction fordiste-keynésienne referment la brèche. Le vrai devient un moment du faux. La « vraie saison des juges » que Bloch appelait de ses vœux n'aura pas lieu. Les élites synarchiques sont recyclées, les institutions de Vichy sont intégrées, le mythe d'une France majoritairement résistante est construit pour occulter la réalité de la collaboration.

Ce recyclage des élites est la preuve que le sujet capital, même vaincu militairement, a réussi à préserver sa structure de pouvoir. Les hommes de Vichy — Couve de Murville, Worms, Lehideux, les technocrates du corporatisme — retrouvent des postes clés dans la IVe République, puis dans la Ve. Ils ne sont pas jugés ; ils sont réintégrés. Leurs idées — planification, modernisation, concentration du pouvoir — deviennent la doctrine de l'État.

1.3 L'Ukraine comme laboratoire de la valeur-dissociation au XXIe siècle

1.3.1 L'accumulation par dépossession et le keynésianisme martial

L'invasion russe ne peut être lue uniquement par le prisme géopolitique ou moral. Elle est d'abord une opération brutale d'accumulation par dépossession (David Harvey). Dans un contexte de raréfaction des ressources et de crise écologique, le contrôle du bassin du Donbass, des terres noires (chernozem) et des corridors logistiques de la mer Noire est une tentative de s'approprier par la force des actifs stratégiques pour relancer l'accumulation [**?**].

Le Donbass, avec ses mines de charbon, ses aciéries, ses industries lourdes, représente un capital constant considérable. Ces infrastructures, héritées de l'ère soviétique, ont été modernisées au fil des décennies par des investissements massifs. Leur destruction — ou leur capture — est un enjeu économique de premier ordre. Les terres noires d'Ukraine sont parmi les plus fertiles du monde, un grenier à blé qui nourrit des millions de personnes en Afrique et au Moyen-Orient. Le contrôle de ces terres est un enjeu stratégique pour les agrobusiness et les fonds d'investissement. Les corridors logistiques de la mer Noire permettent l'exportation des céréales et des minerais vers les marchés mondiaux. Leur contrôle est un enjeu vital pour le capital global.

Pour l'Occident, la guerre fonctionne comme un « keynésianisme martial ». Elle justifie l'explosion des budgets militaires, la relance des complexes militaro-industriels (Lockheed Martin, Rheinmetall, Thales, Dassault) et l'intégration accélérée de l'économie de la défense. La guerre est un projet modernisateur par la table rase : la destruction des infrastructures soviétiques héritées ouvre la voie à leur remplacement par des infrastructures « smart » conformes aux standards du capital global.

Les dépenses militaires, dans ce contexte, ne sont pas un coût pour le capital mais un investissement. L'industrie de la défense fonctionne comme un secteur de valorisation privilégié, bénéficiant de commandes publiques massives, de marges confortables et d'une demande garantie par l'escalade du conflit. Les États européens, en réarmant, ne font pas que répondre à une menace ; ils créent les conditions d'une nouvelle phase d'accumulation. Les usines d'armement tournent à plein régime, les actionnaires des entreprises de défense voient leurs profits augmenter, les emplois dans le secteur de la sécurité se multiplient.

Ce keynésianisme martial est une réponse à la crise de la valorisation. Le capital, incapable de se reproduire par la production normale, se tourne vers la production d'armes, qui offre des taux de profit élevés et une demande garantie par l'État. La guerre devient un moteur de l'accumulation, un stimulateur de l'économie. Mais ce moteur est destructeur : il consomme des ressources, détruit des vies, et ne produit rien d'utile. Il est la manifestation la plus claire de la contradiction interne du capital, qui doit détruire pour accumuler.

1.3.2 La négation concrète de la valeur : dévalorisation catastrophique

Cependant, la dialectique de la guerre révèle son visage monstrueux : elle est une négation concrète de la substance même de la valeur. Elle détruit le capital constant, extermine le travail vivant, et dissocie la nature de ses cycles de régénération. Cette triple destruction est la preuve que le capital, en crise, est prêt à annihiler ses propres conditions d'existence pour survivre.

La **destruction du capital constant** est la première dimension de cette négation. Le bombardement systématique des aciéries (Azovstal à Marioupol), des réseaux énergétiques, des centrales électriques, des usines, des ponts, des voies ferrées anéantit des décennies de « travail mort » objectivé. Ces infrastructures représentaient des investissements colossaux, des quantités immenses de travail accumulé.

Leur destruction est une perte irréversible pour l'économie mondiale. Ce n'est pas un transfert de valeur, comme dans une transaction commerciale ; c'est une pure dévalorisation entropique, une destruction de richesse qui ne crée rien en retour.

Les images de l'aciérie Azovstal à Marioupol, réduite à un amas de métal tordu et de béton effondré, sont devenues le symbole de cette destruction. Ce qui avait été construit sur des décennies, par des générations de travailleurs, a été anéanti en quelques semaines. Les capitaux investis dans cette usine, les machines, les brevets, les savoir-faire ont disparu. Cette destruction n'est pas un dommage collatéral ; elle est l'essence même de la logique de la guerre.

L'**extermination et l'expulsion du travail vivant** est la deuxième dimension. La saignée démographique, le traumatisme psychique de masse et l'exode de millions de réfugiés (principalement des femmes et des qualifiés) dissocient violemment la force de travail de son territoire. La « fuite des cerveaux » forcée compromet la capacité future du pays à se reproduire. Les départs massifs de la population active — ingénieurs, médecins, enseignants, chercheurs — vident le pays de sa substance productive. Ceux qui restent sont souvent âgés, malades, ou trop jeunes pour travailler. La force de travail ukrainienne, qui était le fondement de la valeur, est dispersée, détruite, ou exilée.

Les réfugiés ukrainiens, accueillis en Europe avec une générosité qui contraste avec le traitement réservé aux réfugiés syriens ou africains, sont un « capital humain » que l'Europe s'approprie. Ils sont qualifiés, formés, intégrables. Leur accueil est un investissement, pas un acte humanitaire. La guerre, en les dépossédant de leur territoire, les transforme en une force de travail disponible pour le capital européen.

La **dissociation écologique** est la troisième dimension. La contamination des sols par les métaux lourds, la destruction du barrage de Kakhovka, le traitement de la nature comme simple champ de bataille et décharge toxique illustrent la logique de la *Wert-Abspaltung*. La nature est dissociée de ses cycles de régénération pour servir de variable d'ajustement tactique. Les conséquences de cette destruction écologique se feront sentir pendant des décennies, voire des siècles. Les terres agricoles seront contaminées, les nappes phréatiques polluées, les écosystèmes détruits. La nature, qui était le « dehors constitutif » du capital, est sacrifiée sur l'autel de la valorisation.

Le barrage de Kakhovka, détruit en juin 2023, est un exemple emblématique de cette dissociation écologique. Sa destruction a provoqué une inondation catastrophique, dévasté des centaines de kilomètres carrés de terres agricoles, menacé l'approvisionnement en eau de la Crimée, et contaminé les sols et les eaux. Cette destruction n'a pas été un accident ; elle a été un acte de guerre, un acte de dissociation paroxystique.

Cette triple destruction — du capital constant, du travail vivant, de la nature — est une négation concrète de la valeur. Elle détruit ce qui est la source de la valeur, pour créer les conditions d'une nouvelle accumulation. C'est le paradoxe du capital en crise : il doit détruire pour accumuler, il doit tuer pour vivre. Ce paradoxe est la manifestation la plus extrême de sa contradiction interne.

1.3.3 Nécropolitique et tri des vies

La guerre en Ukraine est une entreprise nécropolitique (Mbembe) à grande échelle [**?**]. Elle opère un tri constant entre les vies à valoriser, à protéger ou à annexer et les vies à sacrifier, à déplacer ou à laisser mourir. La souveraineté s'exerce ici comme un pouvoir de décider qui mérite de vivre sous le régime de la valeur, et qui doit être jeté dans la zone grise de l'exception.

Les réfugiés ukrainiens ont été accueillis en Europe avec une générosité qui contraste avec le traitement réservé aux réfugiés syriens ou africains. Ce n'est pas un hasard : les réfugiés ukrainiens

sont qualifiés, blancs, et considérés comme « européens ». Leur accueil est un investissement dans le capital humain, pas un acte humanitaire désintéressé. Les vies qui ne peuvent pas être intégrées dans le circuit de la valeur sont, elles, laissées à leur sort. Les réfugiés syriens, afghans, somaliens, soudanais sont refoulés aux frontières, parqués dans des camps, ou laissés à la merci des passeurs.

Ce tri des vies est une opération de *Wert-Abspaltung*. Le capital distingue entre les vies qui ont une valeur (parce qu'elles peuvent être intégrées dans le circuit de la valorisation) et les vies qui n'en ont pas (parce qu'elles sont jugées improductives, dangereuses, ou superflues). Les premières sont protégées, accueillies, intégrées. Les secondes sont abandonnées, expulsées, laissées à la mort. Ce tri n'est pas un accident ; il est structurant. Il est la manifestation concrète de la logique du capital, qui ne reconnaît de valeur qu'à ce qui peut être valorisé.

La souveraineté, dans ce contexte, devient un pouvoir de décider de la vie et de la mort. Elle n'est plus seulement un pouvoir de faire la loi ; elle est un pouvoir de décider qui mérite de vivre et qui doit mourir. La guerre en Ukraine est le laboratoire de cette nécropolitique, qui pourrait s'étendre à d'autres régions du monde. Elle préfigure ce que pourrait être un monde où le tri des vies est devenu la règle, où les frontières sont des murs, où les camps sont des zones d'attente pour les vies superflues.

1.4 Le piège de la « Reconstruction » et la réintégration marchande

1.4.1 La financiarisation des ruines

Le concept de *Wert-Abspaltung* nous permet de comprendre que la destruction n'est pas une fin en soi, mais la phase préparatoire d'une réintégration marchande. La « reconstruction » de l'Ukraine n'est pas un acte de générosité ; c'est le nouveau « spatio-temporal fix » (Harvey) du capitalisme européen.

Dès 2022, les conférences de Lugano et Berlin ont planifié la reconstruction (estimée à plus de 400 milliards de dollars). Des acteurs comme BlackRock ont signé des accords avec le gouvernement ukrainien pour conseiller sur la reconstruction. La souffrance et la destruction sont transformées en classe d'actifs. La « reconstruction verte » promet de rebâtir « mieux » (*build back better*), mais cela se traduit concrètement par l'imposition de solutions technologiques (smart grids, captage de CO2, agriculture high-tech) qui ouvrent de nouveaux marchés pour les multinationales.

Les ruines deviennent des opportunités d'investissement. Les terres agricoles ukrainiennes, les « greniers à blé » de l'Europe, sont convoitées par les fonds d'investissement et les agrobusiness. Les infrastructures énergétiques détruites doivent être reconstruites selon les normes des compagnies occidentales. La dette de reconstruction, contractée par l'Ukraine auprès des institutions financières internationales, hypothéquera des générations futures.

Ce processus est une forme d'accumulation par dépossession. Le capital s'approprie des biens communs, des ressources publiques, des territoires entiers, sans passer par le marché. Il privatise, exproprie, pille. La reconstruction de l'Ukraine est une gigantesque opération de dépossession, qui transforme la souffrance en profit.

Les conférences de Lugano et Berlin ont réuni les représentants des institutions financières internationales, des gouvernements occidentaux, des grandes entreprises de la construction et de l'énergie. Elles ont planifié la reconstruction comme on planifie un marché : en identifiant les secteurs les plus rentables, en évaluant les risques, en prévoyant les retours sur investissement. La souffrance des Ukrainiens est devenue une variable d'ajustement dans cette équation.

1.4.2 La privatisation de la sécurité et la marchandisation du trauma

L'État ukrainien, affaibli, voit ses fonctions régaliennes dissociées et privatisées. Le secteur de la sécurité (SMP, cybersécurité, drones) explose, transformant la violence en marchandise. Parallèlement, le trauma de guerre est réintégré dans des circuits de valorisation : l'industrie humanitaire gère les flux de réfugiés comme une chaîne d'approvisionnement, et le marché des soins psychologiques (PTSD, applications de bien-être) transforme la souffrance en capital.

La privatisation de la sécurité est une tendance lourde du capitalisme tardif. Les États, incapables de garantir la sécurité de leurs citoyens par leurs propres moyens, font appel à des entreprises privées. Ces entreprises, comme Blackwater, G4S, ou leurs équivalents, sont des machines à faire du profit sur la violence. La guerre en Ukraine a été un formidable accélérateur de ce processus. Les compagnies de sécurité privée ont inondé le pays, proposant leurs services aux entreprises, aux ONG, aux institutions internationales, et même à l'État ukrainien lui-même.

La marchandisation du trauma est une forme plus insidieuse de réintégration. Le syndrome de stress post-traumatique (PTSD) est pris en charge par l'industrie pharmaceutique et les ONG internationales d'une manière qui individualise et dépolitisé la souffrance. Le trauma n'est plus la conséquence directe de la logique nécropolitique du capital ou de la guerre ; il devient un « dysfonctionnement neurochimique » individuel. Cette médicalisation neutralise la colère politique et transforme la victime en patient, le résistant en consommateur de soins.

Le marché des soins psychologiques est en pleine expansion. Des applications de bien-être, des thérapies en ligne, des médicaments psychotropes sont proposés aux victimes de guerre. La souffrance est transformée en une marchandise, un produit qui peut être acheté et vendu. Cette marchandisation est une forme de récupération spectaculaire : elle intègre la souffrance dans le circuit de la valeur, la neutralise, la dépolitisé.

1.4.3 Le « Green Grabbing » et la fausse sortie par le haut

La reconstruction « verte » de l'Ukraine est un exemple de ce que les chercheurs appellent le « green grabbing » (l'accaparement vert). Le capital, confronté à la crise écologique, ne renonce pas à l'accumulation ; il trouve de nouveaux moyens de valoriser la nature. Les marchés du carbone, la compensation biodiversité, l'extractivisme des minerais rares pour les batteries : tout cela vise à créer de nouvelles sphères de valorisation sur les ruines de la biosphère.

Le green grabbing est une forme d'accumulation par dépossession qui se pare des atours de l'écologie. Les grandes entreprises, les fonds d'investissement, les institutions financières internationales s'emparent des terres, des forêts, des ressources, au nom de la protection de l'environnement. Ils créent des « réserves naturelles » qui sont en réalité des réserves de valeur, des actifs financiers qui peuvent être titrisés, échangés, spéculés.

En Ukraine, le green grabbing prend la forme de la « reconstruction verte ». Les terres agricoles, qui sont les plus fertiles d'Europe, sont convoitées par les agrobusiness et les fonds d'investissement. Les infrastructures énergétiques, qui doivent être reconstruites, sont pensées pour être « smart », c'est-à-dire connectées, contrôlables, valorisables. La nature n'est plus un milieu de vie ; elle est un stock de ressources, un dépotoir, un champ de bataille.

Cette fausse sortie par le haut est une ruse du capital. Elle propose une solution qui ne résout rien, mais qui crée de nouvelles opportunités d'accumulation. Elle transforme la crise écologique en un marché, la destruction en un investissement, la souffrance en un profit. Elle est la preuve que le

capital ne peut pas renoncer à l'accumulation, même au prix de la destruction de la planète.

1.5 Le Collectiph face à la machine nécropolitique : désertion et sabotage

1.5.1 Refuser le choix entre les impérialismes

Face à cette double dynamique de dissociation paroxystique et de réintégration marchande, quelle est la praxis du Collectiph ?

Le Collectiph refuse la lecture manichéenne (le Bien contre le Mal) qui est le fondement idéologique de la guerre. Il reconnaît la responsabilité criminelle de l'agression russe et la légitimité de la défense ukrainienne, mais il refuse de s'aligner derrière l'un des deux pôles impérialistes. Il comprend que la Russie, l'Ukraine et l'OTAN sont toutes entraînées dans la logique structurelle du capital global en crise.

Le « campisme » qui consiste à soutenir son propre État ou un bloc impérial au nom de la démocratie ou de l'anti-impérialisme formel est une aberration théorique. Il revient à choisir entre deux gestionnaires de la même faillite planétaire. Le Collectiph ne choisit pas entre le capital russe (prédateur territorial) et le capital occidental (prédateur financier et technologique). Il choisit la désertion de la forme-valeur qui les produit tous.

Cette position n'est pas une neutralité. Elle est une prise de position radicale contre la logique de la valeur, qui est la source de la guerre. Le Collectiph refuse de participer à la machine de mort, quel que soit le camp qui la commande. Il refuse d'être la chair à canon de l'impérialisme, quel que soit son visage. Il refuse de financer la guerre par ses impôts, sa consommation, son travail.

1.5.2 Saboter la chaîne logistique de la valorisation

Le Suicide du Concret, dans le contexte de la brèche guerrière, signifie refuser de participer à la chaîne de valorisation de la destruction. Cela se traduit par plusieurs formes de praxis.

Le **refus de la production d'armement** est la première forme de sabotage. Les ouvriers des usines d'armement, les ingénieurs des entreprises de défense, les techniciens des systèmes de surveillance peuvent refuser de produire les instruments de la mort. Ce refus peut prendre la forme de grèves, de sabotages, de désertions. Il vise à priver la machine de guerre de son carburant.

Le **sabotage des chaînes logistiques militaires** est la deuxième forme. Les transports d'armes, les convois de munitions, les dépôts de carburant sont des cibles privilégiées. En bloquant les routes, en sabotant les trains, en contaminant les carburants, les membres du Collectiph peuvent entraver la circulation de la valeur guerrière.

La **solidarité inconditionnelle avec les déserteurs et les réfractaires des deux camps** est la troisième forme. Les déserteurs russes et ukrainiens, les objecteurs de conscience, les soldats qui refusent de tirer sont des alliés naturels du Collectiph. Ils refusent d'être la chair à canon du sujet automatique. Le Collectiph les soutient, les cache, les aide à fuir.

L'**opposition frontale à la « reconstruction » capitaliste** est la quatrième forme. Le Collectiph agit pour que la guerre ne soit pas un « investissement » rentable pour le capital global, mais un coût abyssal qui accélère l'effondrement du système. Il refuse de participer aux plans de reconstruction, dénonce la financiarisation des ruines, et propose des alternatives fondées sur le soin et les communs.

1.5.3 Habiter la brèche : contre la récupération spectaculaire

La guerre en Ukraine est une brèche ouverte par le sujet capital. Le spectacle médiatique tente de la refermer en la transformant en narration héroïque ou en divertissement catastrophiste. Le Collectiph doit habiter cette brèche pour empêcher sa réabsorption spectaculaire.

Habiter la brèche, c'est refuser la délégation. C'est utiliser l'énergie de la crise pour élargir la fissure jusqu'à ce que la structure entière s'effondre. C'est pratiquer le sabotage de la valeur dans l'immédiateté de la crise. C'est créer, dans les zones grises du conflit, des communs de soin, des réseaux d'entraide, des infrastructures légères qui échappent à la logique de la valorisation.

Cela signifie **nommer le sujet capital derrière les agents** : les synarques d'aujourd'hui, les financiers de la reconstruction, les architectes de l'algorithme souverain qui prédisent les flux de réfugiés. Le Collectiph ne se contente pas de dénoncer les symptômes ; il dénonce la cause structurelle.

Cela signifie **construire des réseaux de solidarité inconditionnelle** qui ne passent pas par les ONG humanitaires (qui gèrent la misère), mais par l'auto-organisation et le soin mutuel (care). Ces réseaux sont des communs de soin, des espaces où les victimes de la guerre sont accueillies, soignées, soutenues, sans condition.

Cela signifie **pratiquer la désertion** : refuser les carrières liées à la guerre, refuser la mobilité géographique exigée par le marché du travail, refuser la consommation comme marqueur identitaire. Le Collectiph se retire de la logique de la valorisation, pour créer des espaces de vie non médiés par la valeur.

1.6 Conclusion du chapitre : La vraie saison des juges

La guerre, qu'elle prenne la forme de la Débâcle de 1940 ou de l'invasion de l'Ukraine, est l'aveu sanglant du sujet automatique. C'est la preuve que le capital, pour survivre, est prêt à détruire ses propres conditions d'existence, à anéantir le travail vivant et à transformer la biosphère en champ de ruines.

Marc Bloch appelait de ses vœux la « vraie saison des juges ». Cette saison n'a pas eu lieu en 1945, car les synarques ont été recyclés pour bâtir les Trente Glorieuses. Elle n'aura pas lieu non plus à l'issue du conflit ukrainien, car les mêmes mécanismes de récupération (BlackRock, l'UE, l'OTAN) préparent déjà la réintégration des ruines dans le cycle de la valeur.

La « vraie saison des juges » ne viendra pas d'un tribunal bourgeois. Elle est la tâche historique du Collectiph. C'est le processus par lequel la minorité ontologique, habitant les brèches de la nécropolitique, refuse que le sang des morts serve de fondation à un nouveau cycle d'accumulation. En sabotant les infrastructures de la guerre et en refusant la marchandisation des ruines, le Collectiph exécute le Suicide du Concret fétichisé. Il laisse la machine de mort s'effondrer sous le poids de ses propres contradictions, ouvrant ainsi l'espace, non pas pour une « reconstruction », mais pour la régénération du vivant.

La guerre est une brèche. Le Collectiph l'habite. Il ne la referme pas. Il l'élargit. Jusqu'à ce que la structure entière, privée de sa substance, s'effondre. Alors, et alors seulement, pourra commencer l'histoire humaine — celle du règne de la liberté et du soin.

L'Algorithme Souverain et le Coup d'État Épistémique

1.7 Introduction : Du champ de bataille au serveur de données

Si la guerre en Ukraine a révélé le visage sanglant de la nécropolitique capitaliste, le quotidien du sujet automatique dans le capitalisme tardif est régi par un visage tout aussi totalisant, mais silencieux : l'algorithme. Le « concret fétichisé » qui doit se suicider n'est pas seulement l'usine fordienne ou le champ de bataille impérialiste ; c'est désormais le data center, l'architecture de recommandation, l'infrastructure invisible qui quadrille nos existences.

Pour comprendre la nature de ce nouveau concret, il faut acter ce que Shoshana Zuboff a théorisé comme l'avènement du capitalisme de surveillance [**?**]. Nous ne sommes plus dans la société disciplinaire de Foucault, où le pouvoir observait les individus pour les normaliser. Nous sommes entrés dans une ère où le pouvoir collecte les comportements pour les prédire et les modifier. Le regard du surveillant a cédé la place au calcul statistique. La discipline est devenue prédiction.

Ce chapitre analyse comment les plateformes numériques, en particulier à travers ce que nous nommerons l'« algorithme souverain », ont opéré un véritable coup d'État épistémique, confisquant la souveraineté démocratique au profit d'une logique privée d'optimisation. En mobilisant une relecture actualisée de la méthode kracauerienne, nous montrerons comment l'économie de l'attention a transformé la critique elle-même en marchandise premium. Face à ce piège, le Collectiph ne peut se contenter d'une présence radicale dans l'espace numérique. Sa praxis doit viser le Suicide du Concret numérique : non pas le luddisme qui brise les serveurs, mais le sabotage ontologique de la fonction de prédiction, par l'opacité, le bruit et la désertion.

1.8 Le capitalisme de surveillance et le « Big Other »

Pour saisir la portée ontologique de l'infrastructure numérique contemporaine, il faut abandonner l'illusion selon laquelle les plateformes (X, Meta, Google) ne seraient que de simples intermédiaires techniques. Elles sont devenues des infrastructures de la vie démocratique et cognitive, exerçant un pouvoir invisible de hiérarchisation de l'information.

1.8.1 Le « Big Other » et l'extractivisme comportemental

Le capitalisme de surveillance ne fabrique pas des biens ; il s'approprie nos vies en ligne sous forme de « surplus comportemental ». Nos clics, nos hésitations, nos colères, nos temps de latence : tout ce qui dépasse la stricte utilisation de l'interface est extrait, analysé par des machines prédictives et transformé en un produit d'une valeur inouïe. Ce produit, ce sont des marchés de prédictions où des annonceurs, des assureurs et des acteurs politiques achètent des « paris » sur nos actions futures.

Cette architecture numérique omniprésente constitue ce que Zuboff nomme le « Big Other ». Le Big Other n'est pas un Léviathan politique qui demande notre consentement explicite ou qui menace de prison. Il dispose d'une ressource plus subtile et plus totale : l'attention. Il organise l'attention avec une efficacité qu'aucun souverain absolu n'a jamais connue, adressant un message différent à chaque citoyen, en temps réel, en fonction de ses vulnérabilités psychiques.

Le capitalisme de surveillance est un système d'extractivisme comportemental. Il traite l'expérience humaine comme une matière première, une ressource à exploiter. Cette exploitation est d'autant plus efficace qu'elle est invisible. Les utilisateurs ne savent pas qu'ils sont exploités ; ils croient qu'ils utilisent un service gratuit. En réalité, ils sont le produit. Leur attention, leurs émotions, leurs relations sont transformées en données, en prédictions, en profits.

Zuboff décompose ce processus d'exploitation en plusieurs mécanismes fondamentaux. D'abord,

la « matière première » gratuite : le capitalisme de surveillance s'approprie nos comportements sous forme de « surplus comportemental ». Ensuite, la transformation de ce surplus en produits de prédiction : les données sont analysées par des algorithmes pour prédire nos comportements futurs. Enfin, la vente de ces prédictions sur des marchés dédiés : les annonceurs, les assureurs, les acteurs politiques achètent la capacité de nous influencer.

Cette logique n'est pas seulement commerciale ; elle est politique. Elle ouvre la porte à un pouvoir de modification des comportements, à une ingénierie sociale à grande échelle. Ce que Zuboff nomme ainsi est l'une de ses thèses les plus cruciales pour la démocratie : le capitalisme de surveillance a dépassé le stade de l'analyse passive pour entrer dans celui de l'ingénierie sociale. Les plateformes ne se contentent plus de prédire ce que nous allons faire ; elles cherchent à le modifier, à nous orienter vers des comportements qui sont rentables pour elles.

1.8.2 La privatisation de la souveraineté cognitive

Le pouvoir ne s'exerce plus par l'interdiction (la censure classique), mais par le contrôle de la visibilité. Dans les démocraties libérales, la liberté d'expression était menacée lorsque l'État interdisait une parole. Aujourd'hui, une opinion n'a plus besoin d'être interdite pour devenir politiquement insignifiante ; il suffit qu'elle demeure invisible, reléguée à la vingtième page des résultats ou étouffée par le bruit algorithmique.

Choisir ce qui sera visible revient à choisir ce qui existera politiquement. En confisquant le pouvoir de rendre audible, les plateformes ont opéré un coup d'État épistémique. Elles détiennent désormais les réponses à toutes les questions, bien que nous ne les ayons jamais élues pour gouverner. La véritable souveraineté informationnelle ne réside plus dans le pouvoir de parler, mais dans le pouvoir de structurer l'espace de la perception. L'État de droit, construit pour soumettre le pouvoir à des règles publiques, se heurte à un algorithme qui n'obéit qu'à des objectifs privés : l'engagement, la fidélisation, le profit.

Cette privatisation de la souveraineté cognitive est une transformation constitutionnelle majeure. Elle modifie le rapport entre les citoyens et le pouvoir. Les citoyens ne sont plus des sujets de droit, capables de former librement leur opinion ; ils sont des données, des profils, des cibles. Leur capacité à délibérer, à débattre, à décider est médiatisée par des algorithmes dont ils ignorent tout. La démocratie représentative, qui reposait sur l'hypothèse de citoyens éclairés, est vidée de sa substance.

La Cour de justice de l'Union européenne avait commencé à prendre la mesure de ce phénomène dès 2014. Dans l'arrêt *Google Spain*, elle reconnaît que l'exploitant d'un moteur de recherche joue « un rôle décisif dans la diffusion globale de ces données » [**?**]. Cette formule, en apparence anodine, est en réalité révolutionnaire. Elle admet qu'un acteur privé peut, par la simple organisation technique de l'information, exercer une influence déterminante sur la visibilité du passé.

Ce qu'une machine de recherche fait pour le passé, une plateforme comme X le fait pour le présent. Elle décide, en temps réel, quelles nouvelles parviendront en premier aux citoyens, quelles opinions seront amplifiées, quelles voix resteront confidentielles. La Cour européenne des droits de l'homme avait déjà posé une autre pierre en 2015, dans l'arrêt *Delfi AS c. Estonie*, en affirmant qu'« Internet constitue aujourd'hui l'un des principaux moyens permettant aux individus d'exercer leur droit à la liberté d'expression » [**?**]. Elle n'ajoutait pas, à l'époque, que ce moyen est lui-même structuré par des pouvoirs privés. C'est pourtant la conséquence logique.

Si l'accès à l'espace public passe par des infrastructures techniques privées, la liberté d'expression dépend désormais de la manière dont ces infrastructures sont conçues. Un algorithme peut rendre

une opinion invisible sans jamais la supprimer. Il peut marginaliser un argument simplement en le reléguant à la vingtième page des résultats. Il peut faire émerger une rumeur en la propulsant en tête de fil d'actualité. Tout cela sans qu'aucune décision humaine explicite ne soit jamais écrite.

1.9 L'ornement de masse à l'ère de l'économie de l'attention

Pour comprendre pourquoi cette dépossession est massivement acceptée, et pourquoi elle fascine autant qu'elle aliène, il faut actualiser la méthode de Siegfried Kracauer. Kracauer lisait les phénomènes de la culture de masse (comme le chœur des Tiller Girls) comme des « expressions de surface » révélant l'inconscient collectif et la rationalité du système économique [?].

1.9.1 Le nouvel ornement de masse : le spectateur-travailleur

Quel est l'équivalent de l'ornement de masse à l'ère de l'économie de l'attention et du capitalisme de plateforme ? Ce n'est plus le corps synchronisé de l'ouvrier à la chaîne, ni même la danseuse géométrique. Le nouvel ornement de masse est l'attention synchronisée, distribuée et valorisée de millions de spectateurs engagés dans un travail herméneutique.

Les séries de la « Prestige Television » (comme *Breaking Bad* ou *Better Call Saul*) et les débats infinis sur les réseaux sociaux ne sont pas de simples divertissements. Ils sont des machines à extraire du temps de cerveau disponible. La complexité narrative, l'opacité morale, le « lore » symbolique dense exigent un « travail de regard » (*watching-labor*). Le spectateur n'est plus passif ; il est interpellé comme un travailleur herméneutique qui produit de la valeur (données, engagement, abonnements) par sa propre activité d'interprétation. L'ornement de masse contemporain est cette toile invisible de millions de consciences individuelles, chacune analysant, débattant et théorisant dans son coin, mais formant collectivement le flux de données qui alimente le Big Other.

Kracauer écrivait que l'ornement de masse est « la réflexion esthétique de la rationalité à laquelle aspire le système économique prévalent ». Les Tiller Girls, avec leurs mouvements géométriques et synchronisés, reflétaient la rationalité du taylorisme et du fordisme. Aujourd'hui, l'ornement de masse reflète la rationalité du capitalisme de surveillance : une rationalité qui n'est plus celle de la production de biens, mais celle de l'extraction d'attention et de données. Le spectateur-travailleur est le nouveau Tiller Girl, synchronisé non par un chorégraphe, mais par un algorithme.

1.9.2 La dialectique de la critique comme marchandise

C'est ici que réside le piège le plus redoutable pour le Collectiph. Dans le capitalisme tardif, la critique de la forme-valeur est devenue elle-même une source primaire de production de valeur. Les caractéristiques qui font d'une œuvre ou d'un discours une critique incisive du système (sa lenteur, son ambiguïté morale, sa noirceur, sa densité symbolique) sont exactement les mêmes qui le rendent extrêmement précieux comme marchandise dans l'économie de l'attention.

L'algorithme souverain ne censure pas la critique radicale ; il l'amplifie. Les contenus suscitant la colère, l'indignation ou la peur bénéficient d'une diffusion supérieure. Le Collectiph qui pense « hacker » le système en déversant sa rage critique sur les places publiques numériques (X, Facebook) ne fait en réalité que fournir au capitalisme de surveillance sa matière première la plus précieuse : le surplus comportemental de l'indignation. Le système a développé une capacité stupéfiante à transformer la négation dialectique en carburant pour ses marchés de prédiction. La critique n'est pas neutralisée par la marchandise ; elle est produite par elle, et en retour, elle la valorise.

Cette dialectique de la critique-commodité est la forme la plus aboutie de la récupération

spectaculaire. Elle transforme la négation en affirmation, la résistance en consommation, la révolte en divertissement. Elle est le piège dans lequel tombent tous ceux qui croient que la simple expression de la critique, sur les réseaux sociaux ou dans les œuvres culturelles, est un acte politique. Elle est la preuve que le capital peut tout absorber, tout fétichiser, tout transformer en valeur.

1.10 Le paradoxe de la régulation : l'État désarmé face au DSA

Face à ce pouvoir algorithmique, les États semblent singulièrement impuissants. Non pas qu'ils manquent de moyens juridiques, mais ils sont politiquement empêchés, pris dans une tension entre la souveraineté territoriale et les chaînes globalisées du capital numérique.

1.10.1 L'illusion du Digital Services Act (DSA)

L'Union européenne a tenté de répondre à ce défi avec le Digital Services Act (DSA). Sur le papier, ce texte est remarquable : il impose l'évaluation des risques systémiques, l'accès des chercheurs aux données, et des audits indépendants. Il reconnaît que les très grandes plateformes influencent la formation de l'opinion publique.

Cependant, le DSA porte en lui un paradoxe constitutionnel douloureux. En court-circuitant les parlements nationaux via un règlement d'application directe, la Commission européenne a choisi l'efficacité technocratique au détriment de la délibération démocratique. Pire, le DSA confie à la Commission un pouvoir considérable d'interprétation de ce qui constitue un « risque systémique » pour le débat public. Dans un contexte où la lutte contre la « désinformation » peut facilement devenir un instrument de conformation idéologique, le DSA risque de créer un gardien technocratique pour surveiller le pouvoir algorithmique, sans que personne ne surveille le gardien. L'État de droit numérique se construit sur une base déficitaire en légitimité démocratique.

Le DSA est un symptôme de la dérive technocratique de l'Union européenne. Il privilégie la procédure sur la délibération, l'expertise sur le débat, la régulation sur la politique. Il ne résout pas le problème de fond : la privatisation de la souveraineté cognitive. Il la déplace, la régule, la canalise, mais il ne la remet pas en cause. Il crée un marché de la régulation, où les plateformes négocient avec les régulateurs, où les ONG et les think tanks influencent les décisions, où les citoyens sont réduits à des consommateurs de règles.

1.10.2 La guerre des données et l'impuissance structurelle

Les révélations comme les Uber Files ont montré comment les géants du numérique traitent les gouvernements non pas comme des régulateurs, mais comme des obstacles à contourner ou des alliés à corrompre. L'État de droit, construit sur le postulat d'une souveraineté territoriale exclusive, se heurte à la réalité d'acteurs qui délocalisent leur siège juridique (en Irlande pour X) pour rendre l'entraide judiciaire inefficace.

Le capitalisme de surveillance mène une « guerre des données » asymétrique, devançant sans cesse les régulateurs, redéfinissant les frontières de la vie privée non pas pour la protéger, mais pour en gérer les droits de décision. Tant que l'architecture même des systèmes de recommandation restera une boîte noire optimisée pour l'extraction du surplus comportemental, la régulation ne sera qu'un pansement sur une amputation constitutionnelle.

La guerre des données est une guerre asymétrique. Les plateformes disposent de ressources financières et techniques colossales. Elles peuvent embaucher les meilleurs avocats, les meilleurs lobbyistes, les meilleurs chercheurs. Elles peuvent influencer les régulateurs, les parlementaires, les

opinions publiques. Les États, de leur côté, sont divisés, concurrencés, affaiblis. Ils ne peuvent pas s'attaquer de front à des entreprises dont l'influence médiatique peut menacer leur réputation électorale. Les juges sont confrontés à des difficultés techniques et procédurales considérables. La coopération internationale piétine. Pendant ce temps, les plateformes continuent d'organiser l'espace public selon des logiques qui leur sont propres.

1.11 Le Suicide du Concret numérique : la praxis du Collectiph

Comment le Collectiph opère-t-il le Suicide de ce concret algorithmique ? Il ne s'agit pas de détruire les serveurs physiques (ce qui serait une régression luddite et inefficace, car nous avons besoin de la technologie pour la communication, la logistique du soin, etc.). Il s'agit de détruire leur fonction de valorisation capitaliste. Le Suicide du Concret numérique signifie briser la forme capitaliste de la technologie.

1.11.1 Le sabotage de la prédiction : l'opacité comme arme

Le capitalisme de surveillance a besoin de données propres, prévisibles, fluides. Le Collectiph introduit du bruit, de l'opacité et de la friction. Le sabotage algorithmique prend la forme de la désobéissance aux interfaces, de la production de données toxiques (*data poisoning*), de l'utilisation d'outils cryptographiques pour rendre le surplus comportemental illisible.

Mais plus profondément, le sabotage de la prédiction exige l'affirmation de ce que Zuboff appelle les droits épistémiques : le droit à l'opacité, le droit de ne pas être prédictible, le droit à la souveraineté de sa propre attention. Le Collectiph doit imposer une « constitution de l'espace numérique » qui interdit la marchandisation de l'attention et la prédiction comportementale. L'espace numérique redevient un espace de délibération, de partage des savoirs, et non un marché à terme sur les âmes.

Le data poisoning est une forme de sabotage algorithmique qui consiste à introduire des données falsifiées ou trompeuses dans les systèmes d'apprentissage automatique. Ces données contaminent les modèles de prédiction, les rendent moins fiables, moins efficaces. Le Collectiph utilise cette technique pour protéger sa vie privée et pour perturber les opérations du capitalisme de surveillance.

1.11.2 La désertion des places publiques algorithmiques

Puisque la critique radicale en ligne est immédiatement captée et valorisée par l'algorithme (la dialectique de la critique-commodité), la seule véritable ligne de fuite n'est pas l'affrontement spectaculaire sur la plateforme, mais la désertion.

Le Collectiph comprend que l'« espace public » structuré par les plateformes est un espace de captation. Habiter la brèche numérique, c'est reconstruire des communs épistémiques, des réseaux de communication basés sur le pair-à-pair, des infrastructures légères, fédérées et locales (comme les réseaux Mesh ou le Fediverse) qui échappent à la logique de l'accumulation par les données. C'est priver l'algorithme souverain de la matière première dont il se nourrit.

Cette désertion n'est pas un repli individualiste. Elle est une construction collective d'alternatives. Les communs épistémiques sont des espaces où les savoirs sont partagés, discutés, produits, sans médiation algorithmique. Ils sont fondés sur la confiance, la réciprocité, la transparence. Ils sont des laboratoires d'une autre relation au savoir, à la technologie, à la démocratie.

1.11.3 Vers une division de l'apprentissage émancipée

Le Suicide du Concret numérique vise à restituer sa souveraineté à ce que Zuboff nomme la « division de l'apprentissage » (*division of learning*). Aujourd'hui, cette division est prise en otage par le capital de surveillance. En sabotant les machines prédictives et en désertant les places publiques marchandes, le Collectiph dégage le terrain pour une technologie post-valeur.

La technologie post-valeur n'est pas pilotée par l'impératif de l'engagement (qui favorise la colère et la polarisation) ni par la publicité ciblée. Elle est reconfigurée comme un commun épistémique. Les algorithmes de recommandation sont abolis au profit de la sérendipité, de la curation humaine, de la transparence des codes et de la recherche collective. Le numérique redevient un outil de symbiose et de soin, libéré de la contrainte silencieuse de la valorisation.

La division de l'apprentissage est le principe d'organisation sociale de notre époque, comparable à ce que fut la division du travail pour le capitalisme industriel. Aujourd'hui, c'est la capacité d'apprendre, de savoir et de produire du sens qui est devenue l'enjeu central du pouvoir. Le capitalisme de surveillance a colonisé cette division de l'apprentissage. Le Collectiph doit la libérer, en créant des espaces d'apprentissage autonomes, des communs de savoir, des infrastructures cognitives qui échappent à la logique de la valorisation.

1.12 Conclusion du chapitre : Désarmer le Léviathan de Silicium

L'algorithme souverain n'est pas un mal nécessaire ou un accident technique. Il est la manifestation la plus aboutie d'un nouveau cycle du capitalisme dont la matière première est notre propre vie, et dont l'ambition n'est pas de nous servir mais de nous prédire pour mieux nous orienter. Il est le Sujet Automatique parvenu à sa forme la plus pure : une abstraction totale, déconnectée de tout besoin concret, qui s'auto-régule en optimisant l'extraction de l'attention.

Le Collectiph, en tant que minorité ontologique, est celui qui a compris que la démocratie ne sera qu'un théâtre tant que les règles de la visibilité échapperont au contrôle public. Le Suicide du Concret numérique n'est pas une fuite hors de la technique, mais la destruction de sa forme fétichisée. En opposant l'opacité à la prédiction, la désertion à la captation, et les communs épistémiques aux marchés de données, le Collectiph exécute la « vraie saison des juges » à l'ère du Big Other.

Mais si le numérique est le visage silencieux de la dissociation, le capitalisme tardif a également un visage matériel, lourd, tellurique : celui de l'extractivisme écologique et de l'aménagement du territoire. Comment le Collectiph opère-t-il le Suicide du Concret sur les territoires physiques, là où la biosphère est directement sacrifiée sur l'autel de la valorisation ? C'est à cette question, celle des brèches écologiques et territoriales, que nous avons déjà partiellement répondu dans le chapitre précédent, mais que nous approfondirons dans le Chapitre 7, en analysant le spectacle de la Prestige Television comme une surface expressive de cette dialectique.

En attendant, ce chapitre a montré que le Collectiph, face à l'algorithme souverain, ne se contente pas de résister. Il invente de nouvelles formes de vie numérique, fondées sur l'opacité, la désertion et les communs. Il est le sujet de la rupture, celui qui refuse de laisser le numérique devenir un instrument de domination. Il est le jardinier de la souveraineté cognitive, celui qui cultive des espaces de liberté dans le désert algorithmique.

La Critique comme Marchandise — L'Ornement de Masse à l'Ère de la Prestige TV

1.13 Introduction : Le paradoxe de la critique populaire et les limites de l'orthodoxie adornienne

Dans la seconde décennie du XXIe siècle, la télévision américaine a produit une série d'œuvres qui semblaient défier l'hypothèse de longue date selon laquelle la critique culturelle authentique et le succès commercial de masse sont incompatibles. L'univers de Vince Gilligan — *Breaking Bad* (2008-2013) et son préquel-suite *Better Call Saul* (2015-2022) — a recueilli un succès critique et public sans précédent, une place assurée dans le canon de la télévision de « prestige ». Plus frappant encore, il l'a fait en offrant une vision de la vie américaine d'une noirceur implacable : un monde où le système de santé pousse un professeur de chimie paisible à devenir baron de la drogue, où le système judiciaire est un jeu truqué qui punit la sincérité et récompense la manipulation cynique, et où toute tentative de connexion humaine est finalement subordonnée à la logique froide du profit et de la survie.

Ce phénomène présente un paradoxe. Dans une ère que Mark Fisher a qualifiée de « réalisme capitaliste » — ce sentiment omniprésent qu'il est plus facile d'imaginer la fin du monde que la fin du capitalisme — comment des œuvres si profondément critiques de l'ordre social capitaliste peuvent-elles rencontrer un succès aussi massif [**?**] ? Pourquoi ces séries semblent-elles plus authentiquement critiques que la grande majorité des médias explicitement politiques, qui apparaissent si souvent comme prêcheurs, didactiques, ou, pire, comme une forme de « blanchiment idéologique » qui renforce le statu quo ? Et que révèle leur succès sur la nature de la production culturelle dans le capitalisme tardif ?

Pour répondre à ces questions, il faut d'abord confronter le paradigme dominant dans lequel les analyses critiques de la culture populaire ont été conduites depuis près d'un siècle. Dans le contexte intellectuel français, et plus largement dans la tradition du marxisme occidental, les approches critiques de la télévision et des médias de masse ont longtemps été façonnées par l'héritage de Theodor W. Adorno et Max Horkheimer et leur concept d'« industrie culturelle » (*Kulturindustrie*), tel qu'articulé dans leur ouvrage séminal *La Dialectique de la raison*. Ce cadre, puissamment élaboré dans les essais d'Adorno sur la télévision, la musique populaire et la « régression de l'écoute », postule que les produits de l'industrie culturelle sont fondamentalement des instruments de domination. Ils fonctionnent à travers la standardisation, la pseudo-individualisation et la reproduction incessante du même, servant à pacifier les masses, à liquider le sujet individuel et à empêcher la possibilité d'une pensée critique authentique. L'industrie culturelle, dans cette optique, n'est pas une sphère neutre de divertissement mais un appareil clé pour la reproduction des rapports sociaux capitalistes, intégrant les consommateurs dans le système même qui les exploite.

Cette lignée adornienne a profondément façonné la théorie critique française, de la critique situationniste du « spectacle » par Guy Debord à des analyses plus contemporaines des médias et de la marchandisation. La force de cette tradition réside dans sa reconnaissance inflexible de la logique totalisante du capital et de sa capacité à absorber et neutraliser même les formes culturelles les plus ostensiblement oppositionnelles. Elle fournit un avertissement indispensable contre toute célébration naïve de la culture populaire comme site de résistance spontanée. Lire une série télévisée à travers un prisme adornien, c'est être perpétuellement en vigilance contre les manières dont ses conventions formelles, ses structures narratives et même — ou surtout — quand elle semble offrir une critique, elle peut en réalité renforcer le système.

Cependant, confronté à un phénomène comme la télévision de prestige de Vince Gilligan, le cadre

adornien rencontre une série de difficultés insurmontables. Ces difficultés ne sont pas seulement empiriques ; elles sont structurelles et méthodologiques. Elles proviennent de l'incapacité du cadre à rendre compte de deux dimensions cruciales du paysage culturel contemporain : la relation performative de l'œuvre au réel et le mouvement dialectique de l'inconscient collectif au sein du processus de production lui-même, compris dans un sens historico-matérialiste rigoureux, et non pas simplement idéologico-psychologique.

La première limite est l'échec de la dialectique performative. Le modèle adornien tend à lire les artefacts culturels comme des reflets ou des expressions d'une réalité sociale sous-jacente. L'œuvre d'art, dans cette optique, est un symptôme à décoder par le théoricien critique, qui se tient en dehors d'elle et en révèle la vérité cachée. C'est un modèle fondamentalement contemplatif de la critique. Il ne rend pas compte de la manière dont une œuvre comme *Breaking Bad* ne se contente pas de refléter la logique de la forme-valeur mais la *performe* activement, la rendant sensible de manière viscérale et modifiant ainsi la relation du spectateur à celle-ci. La série ne se contente pas de décrire la domination du temps abstrait ; elle fait ressentir au spectateur le poids du *deadline* dans son propre corps. Elle ne se contente pas de critiquer le fétichisme de la marchandise ; elle présente le crystal bleu comme un objet de fascination hypnotique, presque religieuse. La critique n'est pas externe à l'œuvre ; elle est immanente à sa forme. Le cadre adornien, avec son engagement en faveur d'une dialectique négative qui préserve l'écart entre le concept et l'objet, a du mal à théoriser cette dimension performative et révélatrice du monde de l'esthétique. Il peut diagnostiquer l'œuvre comme une marchandise, mais il ne peut pas facilement expliquer comment la forme-marchandise de l'œuvre elle-même peut devenir le véhicule d'une critique de la forme-valeur.

La deuxième limite est l'absence de l'inconscient collectif dans la production. Pour Adorno, l'inconscient est d'abord un site de manipulation. L'industrie culturelle implante ses produits standardisés directement dans les esprits réceptifs et passifs des consommateurs. Il y a peu de place pour un inconscient véritablement productif, un réservoir collectif de désirs, d'anxiétés et d'images archétypiques qui n'est pas simplement implanté par le système mais qui surgit des contradictions historiquement spécifiques de la vie sociale. Même lorsqu'Adorno et ses collaborateurs, dans des ouvrages comme *La Personnalité autoritaire*, s'engagent avec des catégories psychanalytiques, l'accent reste mis sur la susceptibilité de l'individu à la propagande fasciste et capitaliste. L'inconscient est une cible, pas une source.

Ce cadre est mal équipé pour expliquer le succès phénoménal de *Breaking Bad* et *Better Call Saul*. Pourquoi des millions de téléspectateurs, à travers le monde, ont-ils ressenti une connexion aussi profonde avec ces œuvres sombres, difficiles et moralement ambiguës ? Une lecture adornienne pourrait évoquer le marketing astucieux des séries, leur statut de marchandise de « prestige », ou la manière dont elles flattent le sentiment de supériorité intellectuelle du spectateur. Ces explications ne sont pas fausses, mais elles sont radicalement insuffisantes. Elles ne rendent pas compte de l'intensité spécifique de l'engagement du spectateur, de ce sentiment que la série dit une vérité rarement articulée dans la culture dominante. Cette intensité ne peut être comprise qu'en se tournant vers des cadres qui prennent l'inconscient collectif au sérieux comme une force historico-matérialiste — comme un site de production, et pas seulement de réception, du sens de l'œuvre.

1.14 La thèse centrale : la critique comme marchandise

Ce chapitre avance une thèse novatrice qui tranche avec l'impasse du cadre adornien. Nous soutenons que la télévision de prestige, telle qu'incarnée par l'univers Gilligan, représente la première forme culturelle dans laquelle la critique de la forme-valeur devient elle-même une source primaire de production de valeur. Il ne s'agit pas d'une simple question d'un message subversif récupéré par le marché après coup. C'est un enchevêtrement structurel, dialectique, dans lequel les caractéristiques mêmes qui font des œuvres des critiques incisives du capital — leur lenteur formelle, leur opacité narrative, leur ambiguïté morale, leurs systèmes symboliques denses — sont les mêmes caractéristiques qui les rendent précieuses en tant que marchandises dans l'économie de l'attention contemporaine. Critique et marchandisation ne sont pas séquentielles ; elles sont simultanées et mutuellement constitutives.

Pour développer cette thèse, ce chapitre mobilise un cadre théorique à trois niveaux. D'abord, il s'appuie sur la tradition de la *Wertkritik* (critique de la valeur), en particulier les travaux de Moishe Postone, Robert Kurz et Anselm Jappe, pour identifier l'objet de la critique non pas comme le « néolibéralisme » ou la « cupidité des entreprises » mais comme la forme-valeur elle-même — la logique abstraite, impersonnelle et automatique qui subordonne toute activité humaine à l'impératif de l'accumulation sans fin. Ensuite, il emploie une méthode dialectique hégélienne pour retracer le mouvement de cette logique à travers les dimensions narratives, formelles et symboliques des séries, montrant comment les œuvres *performent* l'*Aufhebung* de la forme-valeur même si elles restent prisonnières de celle-ci. Troisièmement, et c'est le plus crucial, il actualise l'héritage méthodologique de Siegfried Kracauer pour l'ère de l'économie de l'attention.

1.15 La méthode Kracauerienne actualisée : surface, symptôme et inconscient industriel

Pour surmonter les limites du modèle adornien sans abandonner le projet d'une critique matérialiste rigoureuse, ce chapitre se tourne vers les travaux de Siegfried Kracauer. Contemporain et parfois interlocuteur d'Adorno, Kracauer a développé une approche distincte de l'analyse de la culture populaire. Là où Adorno avait tendance à envisager les produits de l'industrie culturelle du point de vue de leur logique totalisante et réifiante, Kracauer était fasciné par leurs surfaces. Il lisait les phénomènes éphémères, apparemment triviaux de la culture de masse — les routines de danse des Tiller Girls, l'architecture des halls de cinéma, les intrigues de films oubliés — comme des « expressions de surface » (*Oberflächenäußerungen*) de l'inconscient collectif. Pour Kracauer, ces surfaces ne sont pas de simples reflets d'une base économique. Ce sont des symptômes, des révélations inconscientes des anxiétés, des désirs et des contradictions profondes qui structurent une époque historique donnée.

Ce chapitre actualise radicalement la méthode de Kracauer pour le XXIe siècle. Nous étendons la catégorie de « surface » pour inclure non seulement le contenu esthétique des œuvres (leurs dimensions narratives, formelles et symboliques) mais aussi les conditions industrielles de leur production et de leur réception. Le modèle économique du câble, la logique de la plateforme de streaming, le marketing du showrunner-auteur, la structure même du visionnage sériel à la demande — tout cela n'est pas des facteurs sociologiques externes. Ce sont eux-mêmes des surfaces expressives, des matérialisations du même Esprit collectif que les œuvres articulent. L'ornement de masse de notre temps n'est pas une troupe de danseuses ; c'est l'attention synchronisée, distribuée et valorisée de millions de spectateurs engagés dans l'interprétation collective d'un drame de prestige.

De plus, pour rendre compte de la résonance de ces surfaces avec la psyché collective, le chapitre mobilise la psychologie archétypique de C.G. Jung et la schizo-analyse de Gilles Deleuze et Félix Guattari. Le concept d'archétypes de Jung fournit un vocabulaire pour les structures profondes et transhistoriques de l'inconscient qui sont activées par les contradictions spécifiques du capitalisme tardif. Le concept de « production désirante » de Deleuze et Guattari fournit un récit matérialiste de l'inconscient comme une usine, pas un théâtre — un site où les flux de désir sont territorialisés, capturés et mis au travail par la machine capitaliste, mais où des lignes de fuite émergent également. Le succès de l'univers Gilligan, dans cette lecture, n'est pas une question de manipulation idéologique mais de résonance. La série fonctionne comme un agencement collectif d'énonciation, un site où les désirs frustrés et territorialisés des sujets du capitalisme tardif trouvent une expression temporaire, partielle et profondément ambivalente.

En lisant ces multiples surfaces — l'œuvre, l'industrie et le spectateur — comme une formation unique, unifiée et dialectique, la méthode kracauerienne permet de saisir le paradoxe central de l'univers Gilligan. Elle montre comment la critique immanente de la forme-valeur et la logique industrielle de la valorisation ne sont pas extérieures l'une à l'autre mais sont des moments d'un seul et même processus contradictoire. La critique n'est pas neutralisée par la forme-marchandise ; elle est produite par elle, et en retour, elle la valorise. C'est une dialectique que le modèle adornien, avec son opposition stricte entre l'art authentique et l'industrie culturelle, ne peut pleinement saisir.

1.16 L'immanent : l'esthétique de la forme-valeur dans l'univers Gilligan

Avant de se tourner vers les conditions de production, il est nécessaire d'établir la nature précise de la critique que l'univers Gilligan performe. Cette section soutient que les séries ne se contentent pas de dépeindre les conséquences d'un système économique défaillant ; elles encodent la logique même de la forme-valeur dans leurs structures narratives, leurs techniques formelles et leurs systèmes symboliques. Elles sont, en ce sens, des œuvres de critique immanente : elles utilisent les matériaux de l'industrie culturelle pour exposer la rationalité irrationnelle du sujet automatique.

1.16.1 Walter White comme fonction de la valeur

La transformation de Walter White, de professeur de chimie paisible et inoffensif en baron de la drogue impitoyable Heisenberg, n'est pas, à la racine, une histoire d'échec moral individuel. C'est l'histoire d'un homme qui devient une fonction du capital. Le catalyseur initial n'est pas la cupidité ou l'ambition abstraite ; c'est la logique actuarielle du système de santé américain. Confronté à un diagnostic de cancer en phase terminale et à la perspective de laisser sa famille endettée, Walt fait un calcul. Il possède une compétence rare et précieuse — la capacité de produire de la méthamphétamine d'une pureté extrême. Le marché, dans sa sagesse infinie, a attribué une haute valeur d'échange à cette compétence. Sa décision de « devenir méchant » est, en ce sens, un choix économique parfaitement rationnel. Il répond simplement aux incitations que le système a placées devant lui.

Pourtant, une fois entré dans le trafic de drogue, la logique de la valorisation échappe à son contrôle. Il n'est plus un agent autonome poursuivant un objectif fini (une somme d'argent spécifique pour sa famille). Il devient un *Träger* — un support — du rapport capital. L'impératif de $M \to C \to M'$ (argent-marchandise-argent) prend le dessus. Chaque lot réussi de méthamphétamine crée la nécessité du suivant. Chaque menace contre l'entreprise doit être éliminée, non par méchanceté personnelle, mais par nécessité systémique. La célèbre déclaration de Walt — « Je suis celui qui

frappe à la porte » — est le cri d'un sujet qui s'est pleinement identifié au sujet automatique, qui se croit le maître alors qu'il est en réalité le plus asservi. Il est devenu la personnification de la forme-valeur, et sa destruction finale est le résultat logique de cette identification.

Cette lecture est renforcée par le personnage de Gustavo Fring, qui représente la forme ascétique et perfectionnée du capitaliste. Gus n'a pas de vie personnelle, pas de plaisirs visibles, pas d'attachements qui ne soient pas subordonnés au fonctionnement efficace de son réseau logistique. Il est le gestionnaire du capital, le grand prêtre de la valeur abstraite qui circule à travers son superlaboratoire et ses canaux de distribution. Sa mort, dans une explosion enflammée déclenchée par son propre désir de vengeance personnelle contre Hector Salamanca, est le seul moment où le personnel perce à travers l'impersonnel. C'est aussi le moment de sa destruction. Le système n'a pas besoin de Gus ; le système n'a besoin que du processus. Et le processus continue, sous la forme de l'opération de Declan puis du gang de Jack Welker, après sa disparition.

1.16.2 La domination temporelle : l'horloge et le deadline

L'une des dimensions les plus omniprésentes et pourtant souvent négligées de l'univers Gilligan est son traitement du temps. Les séries sont saturées par la pression du *deadline*. Le diagnostic de cancer de Walt lui donne une espérance de vie statistique — un futur quantifié, abstrait, contre lequel il doit courir. L'opération de Gus fonctionne selon des calendriers de livraison stricts, imposés par la terrifiante Lydia Rodarte-Quayle. Le travail de Mike Ehrmantraut en tant que « nettoyeur » et homme de main est gouverné par l'horloge : le temps qu'il faut pour se débarrasser d'un corps, la fenêtre d'opportunité avant l'arrivée de la police. Jesse, dans la dernière saison de *Breaking Bad*, est réduit en esclavage dans un laboratoire de méthamphétamine, ses jours réduits à un cycle brutal de production et de captivité.

Ce n'est pas un temps cyclique naturel. C'est le temps abstrait du processus de production capitaliste, tel que théorisé par Moishe Postone. Le temps abstrait est uniforme, continu et vide. C'est la mesure de la valeur. Le temps du travailleur n'est pas le sien ; c'est une quantité à extraire, à gérer et à valoriser. L'univers Gilligan rend cette temporalité abstraite viscéralement sensible. Le spectateur ressent l'anxiété du compte à rebours, la claustrophobie du calendrier, l'horreur de manquer de temps non pas pour vivre, mais pour produire. L'épisode « Fly » est un chef-d'œuvre de cette logique temporelle. Confinés dans le superlaboratoire pendant tout un épisode, Walt et Jesse sont piégés dans un espace où la seule mesure du temps est l'avancement de la cuisson. La mouche, une petite intrusion organique, devient le point focal de l'anxiété de Walt concernant la contamination — contamination du produit, contamination de son âme, contamination du temps abstrait et immaculé de la production par le désordre du monde vivant.

1.16.3 Les caractéristiques formelles : lenteur, répétition et le corps laborieux

La force critique de l'univers Gilligan ne se limite pas à son contenu narratif. Elle est inscrite dans ses stratégies formelles. Les séries se distinguent par leur rythme délibérément lent, souvent d'une lenteur agonisante. Elles s'attardent sur des activités banales : remplir des formulaires juridiques, nettoyer du matériel, attendre dans des halls, traverser le désert sans fin. Ce ne sont pas des séquences conçues pour faire avancer l'intrigue. Elles sont conçues pour faire habiter au spectateur le poids de la durée sous le capitalisme.

Cette lenteur formelle est un défi direct à la temporalité accélérée du spectacle, telle que théorisée par Guy Debord. L'industrie culturelle, dans ses formes dominantes, fonctionne par une stimulation

constante, des coupes rapides et la promesse de gratification immédiate. Elle fragmente l'attention et court-circuite la capacité de pensée critique soutenue. L'univers Gilligan, en revanche, exige un type de spectature différent. Il demande au spectateur de s'asseoir avec l'inconfort, d'endurer de longs plans et des silences prolongés, de s'engager dans le genre de travail herméneutique patient qui est l'opposé de la consommation passive. C'est une résistance formelle à la logique de la marchandise.

Cette résistance est en outre exprimée dans l'attention des séries aux gestes du travail. La caméra s'attarde sur les mains : mélangeant des produits chimiques, triant des fichiers, nettoyant le poste de friture chez Los Pollos Hermanos, glissant un billet d'un dollar dans un distributeur automatique. Ce ne sont pas des séquences de montage destinées à compresser le temps. Ce sont des observations prolongées, presque documentaires, du corps engagé dans un travail répétitif, qualifié, mais finalement aliéné. En rendant ces gestes visibles, les séries refusent l'effacement du travail par le spectacle. Elles nous montrent l'activité concrète, sensuelle, qui sous-tend la forme-valeur abstraite. Elles nous rappellent que derrière chaque marchandise, derrière chaque dollar, il y a un corps humain qui accomplit une tâche.

1.16.4 Le lore symbolique : un lexique conceptuel de la forme-valeur

Au-delà du récit et de la forme, l'univers Gilligan a généré un système dense d'objets et de motifs récurrents — ce que les communautés de fans appellent le « lore ». Ces éléments ne sont pas simplement décoratifs ; ils fonctionnent comme des hiéroglyphes conceptuels qui matérialisent les abstractions de la *Wertkritik*.

La **méthamphétamine bleue** est le fétiche parfait. Le produit pur et cristallin du travail de Walt est désirable non seulement pour sa valeur d'usage (sa puissance) mais pour sa valeur d'échange et sa valeur-signe. C'est un symbole de statut, une marque. Sa couleur bleue hypnotique est la couleur de la valeur elle-même, rendue visible. La révérence de Walt pour son produit est l'attitude du producteur aliéné qui voit sa propre force de travail lui être renvoyée comme un objet indépendant et magique.

La **cloche des Salamanca**, le seul moyen de communication d'Hector après son AVC, est la voix réifiée de la patriarcat pré-capitaliste. Les Salamanca opèrent selon un code de sang et de vengeance personnelle qui appartient à une époque antérieure. La cloche est la dernière et désespérée affirmation de cette forme de pouvoir dans un monde de plus en plus dominé par la rationalité bureaucratique et impersonnelle de Gus Fring.

Le **bouchon de Zafiro Añejo**, le bouchon orné d'une bouteille de tequila chère, gardé par Kim Wexler comme souvenir d'une arnaque partagée, est un témoignage de la valeur d'usage perdue. C'est un objet chéri non pas pour sa valeur d'échange mais pour les souvenirs et l'intimité qu'il évoque. Sa réapparition tout au long de *Better Call Saul* est un rappel obsédant d'un monde de connexion humaine authentique que la forme-valeur a détruit.

La **statue de la Liberté gonflable**, perchée au-dessus du bureau de Saul Goodman dans un centre commercial, est une parodie du rêve américain. C'est une poupée gonflable d'un idéal : creuse, facilement dégonflable et fondamentalement comique.

Le **magasin d'aspirateurs** d'Ed Galbraith est le portail vers la mort sociale. Y entrer, c'est accepter de cesser d'exister en tant que sujet lisible de l'État capitaliste. La « nouvelle vie » qu'Ed fournit est une vie dépouillée de toute richesse sociale, une vie de survie biologique pure et précaire. C'est la preuve ultime que, sous la forme-valeur, il n'y a pas d'extérieur sauf la non-existence.

Le **superlaboratoire**, caché sous une blanchisserie industrielle, est une cathédrale du travail

abstrait. C'est un espace stérile, brillant et totalement administré, consacré à la production pure de la valeur. La fierté de Walt pour cet espace est l'expression la plus profonde de son aliénation : il aime le laboratoire non pas parce qu'il le sert, mais parce qu'il le sert lui.

Pris ensemble, les dimensions narratives, formelles et symboliques de l'univers Gilligan constituent une puissante critique immanente de la forme-valeur. Les séries nous montrent, avec une clarté douloureuse, la logique du sujet automatique et la destruction qu'il laisse dans son sillage. Pourtant, comme le soutient la section suivante, cette analyse immanente ne peut pas, à elle seule, expliquer le phénomène de la popularité des séries. Pour comprendre pourquoi ces œuvres ont tant résonné avec un public de masse, il faut se tourner vers le niveau de l'inconscient collectif et des conditions de production.

1.17 La rupture : pourquoi l'immanent ne suffit pas

L'analyse présentée dans la section précédente est nécessaire, mais elle n'est pas suffisante. Elle établit que *Breaking Bad* et *Better Call Saul* sont des œuvres d'une profonde perspicacité critique. Mais elle n'explique pas pourquoi elles sont devenues des phénomènes. L'histoire de la culture est jonchée d'œuvres de critique radicale qui sont restées dans l'obscurité, appréciées seulement par un petit cercle d'initiés. Pourquoi ces séries particulières, avec leur noirceur implacable et leur exigence d'une attention soutenue et inconfortable, ont-elles captivé l'imagination de millions de personnes ?

La réponse, ce chapitre le soutient, réside dans une dimension à laquelle l'analyse immanente ne peut accéder : la dimension de l'inconscient collectif et de la surface industrielle. La critique seule ne génère pas la popularité. Les œuvres doivent également fonctionner comme un symptôme — une expression de surface d'anxiétés, de désirs et de frustrations profondes, largement partagés mais souvent inarticulés. Elles doivent, dans les termes de C.G. Jung, parler le langage des archétypes, puisant dans les images et les récits primordiaux qui structurent la psyché collective. Et elles doivent, dans les termes de Gilles Deleuze et Félix Guattari, fonctionner comme un agencement collectif d'énonciation, un site où les flux de désir normalement canalisés et contenus par la machine capitaliste trouvent une expression temporaire, partielle et ambivalente.

1.17.1 La dimension jungienne : archétypes et l'Ombre collective

D'un point de vue jungien, la puissance de l'univers Gilligan réside dans son activation de structures archétypales profondes. Walter White n'est pas seulement un homme ; il est une figure de l'Ombre. L'Ombre, dans la psychologie jungienne, est l'aspect refoulé, inconscient et souvent plus sombre de la personnalité. Elle contient tout ce que le moi conscient refuse de reconnaître. Le voyage de Walt est une dramatisation de l'irruption de l'Ombre dans la conscience et de sa possession éventuelle de toute la personnalité. Le spectateur, en regardant la descente de Walt, n'observe pas simplement un personnage fictif. Il confronte sa propre Ombre — sa propre capacité refoulée à la rage, au ressentiment et à la volonté de puissance. Les séries offrent un espace esthétique sûr pour cette confrontation. Elles permettent à l'Ombre collective d'être vue et, dans une certaine mesure, intégrée.

Les autres personnages fonctionnent également comme des figures archétypales. Jesse Pinkman est le *Puer Aeternus*, l'éternel garçon, piégé dans un état d'immaturité émotionnelle mais possédant un noyau de sentiment authentique que le monde adulte a écrasé. Gus Fring est le *Senex*, le vieil homme froid et calculateur, le principe d'ordre et de contrôle poussé à son extrémité terrifiante. Mike Ehrmantraut est le *Senex* dans sa forme plus bénigne, mais toujours tragique : le protecteur

compétent, blasé du monde, qui connaît les règles du jeu mais ne peut plus les justifier. Saul Goodman est le Trickster, le transgresseur de frontières, le maître du chaos et de l'improvisation qui expose l'hypocrisie de l'ordre établi.

La profonde résonance des séries, dans cette lecture, découle de leur capacité à donner une forme narrative à ces énergies archétypales. Elles parlent à un inconscient collectif qui est affamé d'une nourriture symbolique authentique dans une culture dominée par les images superficielles et marchandisées du spectacle. Elles sont, en ce sens, une forme de création de mythes moderne.

1.17.2 La dimension deleuzo-guattarienne : désir, territorialisation et lignes de fuite

Si Jung fournit le vocabulaire des structures profondes, Deleuze et Guattari fournissent le vocabulaire des flux dynamiques. Pour eux, le désir n'est pas un manque (comme dans les traditions freudienne et lacanienne) mais une force productive et connective. Le capitalisme ne fonctionne pas en réprimant le désir mais en le territorialisant — en canalisant ses flux dans les circuits étroits et réifiés de la consommation de marchandises, du travail salarié et de la famille nucléaire. Le sujet du capitalisme est un sujet dont le désir a été capturé, codé et mis au travail pour la reproduction du système.

L'univers Gilligan, de ce point de vue, est une vaste machine territorialisante. Il cartographie les manières dont le désir est capturé et perverti par la forme-valeur. Le désir de reconnaissance et d'agence de Walt est canalisé dans la production de méthamphétamine. Le désir d'amour et de respect de Jimmy est canalisé dans la performance de Saul Goodman. Le désir de justice de Kim est canalisé dans une spirale autodestructrice de transgression. Les séries nous montrent, avec un détail excruciant, le processus de territorialisation.

Mais elles nous montrent aussi des lignes de fuite. Une ligne de fuite est un mouvement du désir qui échappe à la logique territorialisante du système, qui pointe vers une manière d'être différente. La fuite de Jesse vers l'Alaska dans *El Camino* en est l'exemple le plus saillant. Ce n'est pas un acte révolutionnaire ; il ne démantèle pas le système. Mais c'est un refus. C'est un désir qui dit « non » au jeu et s'en va. Le retrait de Kim en Floride, sa vie de médiocrité délibérée, en est un autre. Le sacrifice sacrificiel de Nacho Varga pour protéger son père en est un troisième — une ligne de fuite qui est aussi une ligne de mort, mais qui refuse la logique du cartel. Ces moments d'évasion sont ce qui empêche l'univers Gilligan d'être un système purement nihiliste et fermé. Ce sont les résidus, les fractures, la persistance obstinée d'un désir qui ne peut être entièrement capturé.

1.17.3 La frustration et la rage de l'inconscient collectif

La dernière pièce du puzzle est le contexte historique spécifique. *Breaking Bad* a été diffusé pour la première fois en 2008, à la veille de la crise financière mondiale. *Better Call Saul* s'est terminé en 2022, au lendemain de la pandémie de COVID-19 et au milieu d'un sentiment généralisé de décomposition institutionnelle. Ces séries n'ont pas émergé dans un vide. Elles ont émergé à un moment où les promesses de l'ordre néolibéral — prospérité, stabilité, méritocratie — avaient été définitivement brisées. L'inconscient collectif de la classe moyenne américaine (et mondiale) était saturé d'une rage diffuse mais puissante : rage contre un système de santé qui ruine les malades, contre une économie qui récompense la spéculation plutôt que le travail, contre un système juridique qui protège les puissants, contre une classe politique qui semble totalement incapable de résoudre quoi que ce soit.

Cette rage est rarement exprimée directement et articulée dans la culture dominante. Elle est canalisée dans les récits sécurisants et individualisants de l'amélioration de soi, du choix du

consommateur et de l'indignation partisane. L'univers Gilligan, en revanche, donne une forme à cette rage. Il n'offre pas de programme politique ni de méchant clair à blâmer. Au lieu de cela, il montre la logique du système, la manière dont il broie tous ceux qui y participent, du professeur de lycée au chef du cartel. La frustration du spectateur trouve un corrélat esthétique dans la temporalité lente et grinçante des séries, dans l'ambiguïté morale qui refuse les réponses faciles, et dans le lore symbolique qui matérialise les abstractions du capital. Les séries ne disent pas au public quoi penser ; elles lui font ressentir le poids du système. Et dans ce sentiment, la rage collective trouve une demeure momentanée, précaire et profondément ambivalente.

1.18 La surface industrielle : du spectacle à l'économie de l'attention

Pour comprendre pourquoi l'univers Gilligan est devenu un phénomène, il faut maintenant descendre des hauteurs de la critique immanente et de la profondeur archétypale vers le niveau apparemment banal, mais en fait profondément symptomatique, des conditions industrielles de production. C'est le domaine de la méthode kracauerienne actualisée : lire les modèles économiques, les plateformes technologiques et les processus de travail de l'industrie culturelle comme des expressions de surface de l'Esprit collectif.

1.18.1 Actualiser Kracauer : de l'ornement de masse à l'économie de l'attention

La méthode de Kracauer consistait à traiter les phénomènes éphémères de la culture populaire — les routines de danse des Tiller Girls, l'architecture des halls d'hôtel, les intrigues des films de série B — comme des sites privilégiés pour la compréhension historique. Ces phénomènes, soutenait-il, ne sont pas consciemment conçus comme des allégories politiques. Ce sont des révélations inconscientes. Les motifs géométriques et synchronisés des Tiller Girls, par exemple, sont un « réflexe esthétique de la rationalité à laquelle aspire le système économique prévalent ». La fragmentation du corps individuel en un motif répétitif et abstrait reflète la fragmentation du processus de travail sous le taylorisme et le fordisme.

La tâche d'une critique culturelle du XXIe siècle est d'identifier l'équivalent de l'ornement de masse à l'ère de l'économie de l'attention. Quel est le réflexe esthétique d'une rationalité basée non pas sur la production de masse de biens standardisés, mais sur l'extraction et la valorisation de l'attention, des données et des affects ? Ce chapitre soutient que le nouvel ornement de masse est la série télévisée de « prestige », sérialisée et à la demande. C'est une forme culturelle dont la structure même — son intrigue complexe et romanesque, son exigence d'une attention soutenue sur de nombreuses heures, son encouragement du travail herméneutique et de l'engagement des fans — reflète la logique du « mode de production cinématographique » théorisé par Jonathan Beller.

1.18.2 De la fabrique de la diffusion à la logique de la plateforme

L'histoire de la télévision américaine peut être périodisée comme un passage d'un modèle « d'usine » à un modèle de « plateforme » ou de « matrice ». L'ère de la diffusion (environ 1950-1980) était caractérisée par un petit nombre de réseaux produisant du contenu pour un public de masse indifférencié. La logique économique était celle de l'échelle : attirer le plus large public possible pour vendre aux annonceurs. La structure temporelle était rigide et simultanée : les téléspectateurs regardaient le même programme en même temps. C'était l'équivalent télévisuel de la chaîne de montage fordiste, produisant des marchandises culturelles standardisées pour la consommation de masse.

L'ère de la matrice, en revanche, est définie par la fragmentation, le marketing de niche et la dislocation temporelle du visionnage à la demande. C'est l'ère du « Peak TV », un terme qui révèle lui-même la logique économique sous-jacente : une frénésie concurrentielle de surproduction motivée par la nécessité pour les plateformes (d'abord les réseaux câblés, puis les services de streaming) de se différencier et de capturer des revenus d'abonnement. Le changement clé a été le passage d'un modèle de revenus basé sur la publicité à un modèle basé sur l'abonnement, initié par HBO. Un réseau d'abonnement n'a pas besoin de plaire au public le plus large possible ; il doit plaire à un groupe démographique spécifique et aisé, prêt à payer un supplément pour un contenu qui semble distinct, audacieux et culturellement prestigieux.

C'est le fondement économique du drame de « prestige ». La série est conçue non pas pour un visionnage passif et distrait mais pour une consommation active et engagée. C'est un produit destiné à être analysé, débattu et revu. Il exige une forme de « travail de regard » qui dépasse de loin la passivité du canapé de l'ère de la diffusion. Le spectateur est interpellé comme un participant actif à la construction du sens, un travailleur herméneutique dont l'engagement ajoute de la valeur à la marchandise. C'est le nouvel ornement de masse : non pas les corps synchronisés des danseuses, mais les esprits synchronisés de millions de spectateurs, chacun engagé dans son propre acte privé de travail interprétatif, mais formant collectivement un vaste motif distribué d'attention et d'affect qui est capturé et valorisé par les plateformes.

1.18.3 L'engagement sérialisé comme travail

La complexité formelle du drame de prestige n'est donc pas un accident d'ambition artistique. C'est une exigence fonctionnelle du nouveau modèle économique. Une série qui peut être regardée de manière décontractée, avec une attention divisée, ne génère pas le genre d'engagement intense et soutenu qui justifie un abonnement et alimente la conversation culturelle sur les réseaux sociaux. Les caractéristiques mêmes que les critiques et les fans célèbrent — l'intrigue complexe, l'ambiguïté morale, le développement des personnages sur le long terme — sont aussi les caractéristiques qui font de la série une machine efficace pour l'extraction du travail attentionnel.

L'univers Gilligan est un cas paradigmatique. La lenteur que nous avons identifiée comme une résistance formelle au spectacle est, du point de vue de la surface industrielle, une stratégie brillante pour approfondir l'investissement du spectateur. Les longs plans, les silences prolongés, le refus de la catharsis facile — ce ne sont pas des obstacles au plaisir ; ce sont la source même du plaisir distinctif de la série. Ils créent un monde qui semble dense, réel et exigeant une attention sérieuse. Le spectateur qui s'engage dans *Better Call Saul* ne consomme pas seulement un produit ; il entreprend un projet. Il entre dans une relation avec l'œuvre qui s'étend sur des années, qui implique de revoir, de discuter et d'interpréter. Cette relation est la matière première que la plateforme extrait et valorise. L'amour du spectateur pour la série est le carburant qui alimente l'économie de l'attention.

1.19 La dialectique centrale : critique comme marchandise

Les sections précédentes ont posé les bases nécessaires. La section 7.4 a démontré que l'univers Gilligan encode une puissante critique immanente de la forme-valeur dans ses structures narratives, formelles et symboliques. La section 7.5 a soutenu que cette critique seule ne peut expliquer la popularité des séries ; elle doit être complétée par une compréhension de leur résonance avec l'inconscient collectif et les frustrations du capitalisme tardif. La section 7.6 a actualisé la méthode de Kracauer pour l'économie de l'attention, montrant comment la logique industrielle de la télévision

de prestige transforme l'engagement du spectateur en une forme de travail producteur de valeur. Cette section rassemble maintenant ces fils pour articuler la dialectique centrale de ce chapitre : la critique de la forme-valeur est elle-même devenue une source primaire de production de valeur.

1.19.1 Les caractéristiques de la critique comme caractéristiques de la marchandise

Les caractéristiques qui font de *Breaking Bad* et *Better Call Saul* des critiques si incisives du capitalisme ne sont pas accessoires à leur succès commercial. Elles en sont constitutives. C'est le point crucial qu'une analyse purement immanente ou purement sociologique manque.

La même lenteur formelle qui résiste à la temporalité accélérée du spectacle est la lenteur qui signale au consommateur exigeant qu'il s'agit d'une télévision « sérieuse », digne de l'investissement de temps et des frais d'abonnement. La même opacité morale qui empêche les personnages d'être réduits à des archétypes commercialisables est l'opacité qui génère des débats en ligne sans fin, des théories de fans et le genre de travail herméneutique collectif qui maintient la série vivante dans la conversation culturelle longtemps après la diffusion d'un épisode. Le même lore symbolique dense qui fonctionne comme une critique de la forme-valeur fonctionne également comme un système de récompense pour le spectateur attentif, un ensemble d'œufs de Pâques et de rappels qui approfondissent le sentiment d'appartenance à une communauté interprétative.

C'est la dialectique centrale : la critique de la forme-marchandise est elle-même devenue une forme-marchandise. Le système du capitalisme tardif ne se contente pas de tolérer la critique ; il a développé un appareil sophistiqué pour produire, emballer et vendre la critique comme un produit premium. Le « prestige » dans la télévision de prestige est, dans une large mesure, le prestige d'apparaître critique envers le système même qui la produit.

Table 1: La dialectique critique-commodité dans la Prestige Television

Caractéristique	**Comme Critique**	**Comme Marchandise**
Lenteur	Refuse le temps accéléré du spectacle ; force l'habitation de la durée	Exige une attention soutenue ; approfondit l'investissement du spectateur ; signale la « qualité »
Opacité & Ambiguïté morale	Résiste à la réification ; refuse les leçons morales faciles ; préserve la complexité humaine	Génère un travail herméneutique ; alimente les discussions et les re-visionnages ; crée l'engagement des fans
Lore symbolique dense	Matérialise les abstractions de la forme-valeur ; fonctionne comme des hiéroglyphes conceptuels	Récompense la lecture attentive ; favorise les communautés de fans ; prolonge l'engagement au-delà du visionnage
Noirceur & Absence de catharsis	Refuse les consolations du spectacle ; laisse le spectateur avec un malaise et une exigence de penser	Distingue la marque des séries télé « feel-good » ; attire un public désillusionné

1.19.2 AMC et le branding de la dissidence

L'histoire institutionnelle d'AMC, le réseau qui a diffusé à l'origine *Breaking Bad* et *Better Call Saul*, fournit une étude de cas concrète de cette dialectique. Le virage d'AMC vers la programmation originale au milieu des années 2000 était une stratégie commerciale calculée. Le réseau, à l'origine un diffuseur de films classiques, faisait face à un paysage médiatique en mutation. Pour survivre et se développer, il devait se différencier dans un marché du câble de plus en plus encombré. La solution était de cultiver une identité de marque centrée sur la « qualité », l'« authenticité » et une certaine âpreté qui s'opposait radicalement à la fadeur perçue de la télévision des réseaux de diffusion.

Mad Men (2007) et *Breaking Bad* (2008) ont été les piliers jumeaux de cette stratégie. Leur marketing mettait l'accent sur leurs qualités littéraires et cinématographiques. Ce n'étaient pas de simples émissions de télévision ; c'était de l'art. La reconnaissance critique qu'elles ont recueillie n'était pas un heureux accident ; c'était un élément central du modèle économique. Les récompenses, les essais et l'attention universitaire n'étaient pas externes à la marchandise ; ils faisaient partie de sa valeur. Ils signalaient aux abonnés et aux annonceurs potentiels qu'AMC était un foyer pour un contenu sophistiqué et exigeant.

La contradiction est frappante. Un réseau dont le modèle économique dépend de la valorisation de l'attention et de la vente de temps publicitaire a produit une série dont le thème central est la logique corrosive et déshumanisante de la valorisation. La critique du sujet automatique a été financée par, et a à son tour enrichi, le sujet automatique. Ce n'est pas un cas de message subversif récupéré après coup. La subversion était le produit dès le départ. La critique était la marchandise.

1.19.3 La position ambivalente du spectateur

Cette dialectique éclaire également la position ambivalente du spectateur. Le fan de *Breaking Bad* ou *Better Call Saul* est engagé dans une activité complexe et contradictoire. D'une part, il participe à un acte authentique d'engagement critique. Il apprend à voir la logique de la forme-valeur, à ressentir le poids du temps abstrait, à reconnaître les promesses vides du rêve américain. Les séries éduquent son désir, le poussant vers une insatisfaction à l'égard de l'ordre existant.

D'autre part, cet engagement même est la source de la valeur de la série en tant que marchandise. L'attention du spectateur, son investissement émotionnel, son travail herméneutique, sa participation à des forums en ligne et à des communautés de fans — tout cela est capturé, quantifié et valorisé par les plateformes et les réseaux. Le spectateur paie un abonnement, regarde des publicités et génère des données qui sont vendues à des tiers. Sa critique est son travail, et les fruits de ce travail sont appropriés par le système même qu'il apprend à critiquer.

C'est l'expérience subjective de la dialectique. Le spectateur n'est ni un dupe passif ni un résistant héroïque. Il est un participant à un processus qui aiguise simultanément ses facultés critiques et l'enchevêtre plus profondément dans les circuits de la valorisation. Le plaisir de regarder *Better Call Saul* est un plaisir réel, et la connaissance qu'il produit est une connaissance réelle. Mais ce plaisir et cette connaissance sont produits dans, et pour, un système qui est fondamentalement hostile à leurs implications.

1.20 Le showrunner-auteur : autonomie et réification

Aucune analyse du phénomène de la télévision de prestige ne serait complète sans un examen de la figure à son centre symbolique : le showrunner-auteur. Dans le discours marketing et critique

entourant des séries comme *Breaking Bad*, le showrunner est élevé au statut de visionnaire créatif singulier. Vince Gilligan n'est pas seulement le scénariste en chef ; il est l'auteur de l'univers Gilligan. Son nom fonctionne comme une marque, une garantie d'un certain type d'expérience : moralement complexe, formellement méticuleuse, sombrement comique.

1.20.1 Le showrunner comme auteur : un espace pour l'autonomie créative

Il est important de ne pas rejeter la catégorie de l'auteur comme pure idéologie. L'essor du système du showrunner dans la télévision américaine représente une expansion réelle, bien que limitée, de l'autonomie créative. Dans le modèle traditionnel de la télévision de diffusion, piloté par les producteurs, les scénaristes étaient souvent des pièces interchangeables dans une vaste machine industrielle. Le modèle du showrunner, initié par des séries comme *Les Soprano* et *Sur écoute*, centralise le contrôle créatif entre les mains d'un seul visionnaire ou d'une petite équipe.

Vince Gilligan et son collaborateur Peter Gould ont exercé un degré extraordinaire de contrôle sur *Breaking Bad* et *Better Call Saul*. Ils ont supervisé tous les aspects de la production, de la salle des scénaristes à la salle de montage. Le style visuel distinctif, le rythme méticuleux, les arcs de personnages complexes — tout porte l'empreinte d'une intelligence créative singulière et cohérente. C'est une rupture avec les produits standardisés et formulaires de l'industrie culturelle tels que théorisés par Adorno et Horkheimer. C'est un espace, aussi contraint soit-il, pour l'exercice de ce que Hegel appellerait l'Esprit — la capacité humaine à une activité créative autoconsciente qui n'est pas entièrement réductible à la logique du marché.

Le showrunner, en ce sens, est une figure de liberté. C'est celui qui, par le talent, la détermination et une part de chance, a taillé un domaine dans lequel sa volonté créative peut façonner l'œuvre. Les meilleurs de ces figures — Gilligan, David Chase, David Simon — ont utilisé cette liberté pour produire des œuvres d'une véritable complexité et d'une puissance critique.

1.20.2 Le showrunner comme marque : la réification du créateur

Pourtant, cette liberté est achetée à un prix. Le showrunner n'est pas seulement un créateur ; il est une marque. Son nom, son image, sa personnalité publique font tous partie de la marchandise qui est vendue. Le marketing de *Breaking Bad* s'est appuyé sur la figure de Gilligan : le génie humble et réfléchi de Virginie, l'homme qui avait travaillé sur *X-Files* et qui avait maintenant créé quelque chose d'encore plus sombre et plus original. Cette persona n'est pas un mensonge ; Gilligan est, de l'avis général, une personne véritablement humble et réfléchie. Mais la fonction de cette persona sur le marché est d'ajouter de la valeur au produit. Le nom « Vince Gilligan » devient un fétiche, un jeton magique qui obscurcit la nature collective et collaborative du travail et permet à la série de circuler comme une marchandise unique et signée.

C'est le processus de réification. L'activité créative vivante du showrunner — et, plus important encore, le travail collectif des centaines de scénaristes, réalisateurs, acteurs et membres de l'équipe qui font réellement la série — est congelée dans la figure singulière et charismatique du « créateur ». Le showrunner devient lui-même une marchandise, son image et sa réputation gérées et déployées pour générer la fidélité des abonnés et le buzz critique. Il est, dans les termes de la *Wertkritik*, une personnification de la forme-valeur.

1.20.3 La position tragique du showrunner-Esprit

Le showrunner occupe donc une position tragique. Il est une figure de l'Esprit dans sa forme aliénée et autoconsciente. Il connaît la logique du système. Il a utilisé cette connaissance pour créer un espace pour un travail créatif authentique. Mais le succès même de ce travail le transforme en une image réifiée, une marque. Sa liberté est réelle, mais elle s'exerce dans une structure qui la subordonne en fin de compte aux impératifs du capital.

Les déclarations publiques de Vince Gilligan trahissent souvent une conscience de cette contradiction. Il a parlé de sa surprise et de son inconfort face à l'immense popularité de *Breaking Bad*, de son inquiétude que certains spectateurs manquent le but et glorifient Walter White. Il a décrit la fin de la série comme une tentative de rendre les conséquences des actes de Walt indiscutablement claires. Ces déclarations révèlent un créateur qui est profondément conscient que son œuvre est consommée d'une manière qui peut contredire ses intentions, et que sa propre position en tant qu'auteur célébré est profondément ambivalente.

Le showrunner est donc une figure hégélienne : l'Esprit qui a atteint l'autoconscience, qui se sait à la fois libre et non libre, à la fois créateur et marchandise. Il n'est ni un héros qui échappe au système, ni un méchant qui le sert. Il est un symptôme, une expression concentrée des contradictions qui définissent la production culturelle dans le capitalisme tardif.

1.21 Limites et fractures : ce qui échappe à la capture

L'argument présenté jusqu'ici peut sembler tendre vers une conclusion sombre et totalisante. Si la critique de la forme-valeur est elle-même une marchandise, si l'autonomie du showrunner est une forme de réification, si l'engagement du spectateur est une forme de travail, alors y a-t-il un dehors ? Tout est-il capturé ? Cette section aborde ces questions directement, soutenant que si le système de capture est puissant et omniprésent, il n'est pas total. Il y a des résidus, des fractures et des lignes de fuite qui empêchent une clôture complète. Reconnaître ces limites est essentiel pour la crédibilité de l'analyse et pour la préservation d'un espace — aussi minimal soit-il — pour une critique et une transformation authentiques.

1.21.1 La fuite de Jesse : la ligne de fuite ambiguë

La conclusion d'*El Camino*, le film suite de *Breaking Bad*, offre l'image la plus saillante de l'évasion dans l'univers Gilligan. Jesse Pinkman, ayant enduré des souffrances et un esclavage inimaginables, atteint enfin l'Alaska. Le plan final le montre conduisant à travers un paysage enneigé et vide, un léger sourire sur son visage. Il est libre.

Mais quel genre de liberté est-ce ? Ce n'est pas une liberté révolutionnaire. Elle ne démantèle pas le système qui l'a réduit en esclavage. C'est une évasion personnelle, un retrait du jeu. De plus, c'est une évasion entièrement dépendante des services d'Ed le « disparaisseur », un homme qui est lui-même une pure fonction du marché, vendant de nouvelles identités à prix fort. La liberté de Jesse est achetée avec l'argent de la drogue qu'il a passé des années à contribuer à produire. Il n'a pas transcendé la forme-valeur ; il a simplement utilisé ses produits pour acheter un billet pour sortir.

Et pourtant, il y a un résidu. Le film se termine au moment de l'arrivée. Nous ne voyons pas la vie de Jesse en Alaska. Montrer cette vie, ce serait montrer la forme-valeur réaffirmant son emprise : le besoin d'un emploi, de papiers, de liens sociaux. En gelant le cadre sur le seuil, le film préserve la possibilité d'un dehors. Il offre une image, aussi fugace et fragile soit-elle, d'une vie qui n'est pas

entièrement déterminée par le sujet automatique. Ce n'est pas une résolution, mais c'est un refus. C'est une ligne de fuite qui, même si elle ne mène qu'à une existence précaire et anonyme, pointe vers un désir qui ne peut être entièrement capturé.

1.21.2 Le retrait de Kim : la négation sans affirmation

Le destin de Kim Wexler dans *Better Call Saul* est encore plus ambigu. Après le traumatisme de la mort d'Howard Hamlin, elle abandonne sa vie à Albuquerque. Elle déménage en Floride, prend un travail terne et peu exigeant dans une entreprise de vente de sprays d'arrosage, et mène une vie d'une banalité excruciante. Elle n'est pas heureuse. Elle n'est pas épanouie. Elle a simplement cessé. Elle a retiré son désir du jeu de l'ambition, du prestige et de la transgression qui définissait sa vie avec Jimmy.

Le retrait de Kim est une pure négation. Il n'offre aucune vision positive d'une manière alternative de vivre. C'est une mort vivante, un exil auto-imposé du monde de l'action significative. Et pourtant, c'est un choix. Elle a vu la logique du jeu et a refusé de continuer à y jouer. Sa vie en Floride est un monument à ce refus. Dans un système qui exige une activité constante, un engagement constant, une valorisation constante, l'acte d'arrêter — de choisir une vie de médiocrité délibérée — est une forme de résistance, aussi sombre et aussi minime soit-elle. C'est une fracture dans la surface lisse du spectacle, un silence qui parle d'une épuisement et d'un refus que le système ne peut entièrement métaboliser.

1.21.3 Le résidu irréductible du travail créatif

Enfin, il est crucial de reconnaître que le travail de création d'une série comme *Better Call Saul* n'est pas entièrement réductible à sa fonction d'activité productrice de valeur. Les scénaristes, réalisateurs, acteurs et membres de l'équipe qui ont travaillé sur la série n'étaient pas simplement des rouages d'une machine. C'étaient des artistes qualifiés et passionnés qui étaient fiers de leur travail. L'expérience de créer quelque chose de beau et de complexe, de collaborer avec des collègues talentueux, de repousser les limites du médium — cette expérience a une dimension qualitative qui excède sa capture quantitative en tant que force de travail.

Il ne s'agit pas de romanticiser le travail créatif ou de nier les pressions et l'exploitation très réelles qui existent dans l'industrie télévisuelle. Il s'agit simplement d'insister sur le fait que le processus de valorisation n'est jamais complet. Il y a toujours un surplus, un résidu de sens et d'expérience qui échappe à la logique de la marchandise. La joie d'un plan parfaitement composé, la satisfaction d'une réplique bien écrite, la camaraderie d'une longue journée de tournage — ce sont des formes d'activité concrète et utile qui produisent de véritables valeurs d'usage (beauté, sens, communauté) en même temps que les valeurs d'échange qu'elles génèrent pour le réseau. C'est dans ces résidus, ces moments d'expérience non identique, que la possibilité d'un mode de production différent — orienté vers l'épanouissement humain plutôt que vers l'accumulation abstraite — peut être entrevue.

1.22 Conclusion du chapitre : Vers une nouvelle méthode critique

Ce chapitre a tracé un chemin complexe et dialectique à travers l'univers Gilligan et les conditions industrielles qui l'ont produit. Il a commencé par un paradoxe : comment des œuvres d'une telle perspicacité critique peuvent-elles rencontrer un succès commercial aussi massif ? Il a répondu en soutenant que la télévision de prestige représente la première forme culturelle dans laquelle la critique de la forme-valeur devient elle-même une source primaire de production de valeur. Les

caractéristiques qui font de *Breaking Bad* et *Better Call Saul* des critiques incisives — la lenteur, l'opacité, l'ambiguïté morale, le lore symbolique dense — sont les mêmes caractéristiques qui les rendent précieuses en tant que marchandises dans l'économie de l'attention matricielle.

Cette argumentation a nécessité une approche à plusieurs niveaux. Nous avons effectué une analyse immanente des dimensions narratives, formelles et symboliques des séries, démontrant comment elles encodent la logique de la forme-valeur. Nous nous sommes tournés vers les cadres jungiens et deleuzo-guattariens pour rendre compte de la résonance de l'inconscient collectif qui transforme la critique en phénomène. Nous avons actualisé la méthode d'analyse de surface de Kracauer pour l'ère de l'économie de l'attention, lisant la logique industrielle du câble et du streaming comme un nouvel ornement de masse. Nous avons examiné la figure ambivalente du showrunner-auteur, l'incarnation tragique de la dialectique de l'autonomie et de la réification. Et nous avons reconnu les limites de la capture, identifiant les résidus et les lignes de fuite qui empêchent une clôture totale.

Les implications méthodologiques de cette étude sont claires. Une étude culturelle critique adéquate pour le XXIe siècle doit apprendre à lire à plusieurs niveaux simultanément. Elle doit s'attacher au contenu immanent de l'œuvre — son récit, sa forme, ses structures symboliques. Elle doit s'attacher à la surface industrielle — les modèles économiques, les plateformes technologiques, les processus de travail. Et elle doit s'attacher à la dimension de la spectature — l'inconscient collectif, les flux de désir, l'expérience ambivalente de l'engagement. Ce ne sont pas des domaines séparés. Ce sont des moments d'une seule et même surface expressive unifiée, la surface de l'Esprit dans sa formation capitaliste tardive.

C'est l'héritage de Siegfried Kracauer, actualisé pour notre temps. Kracauer nous a appris à lire l'ornement de masse, les motifs apparemment triviaux de la culture populaire, comme des révélations de la structure profonde de l'ordre social. L'ornement de masse de notre temps est la série télévisée de prestige, une forme dans laquelle les critiques les plus sophistiquées du système sont générées à partir de la propre logique de valorisation du système. Lire cet ornement de manière critique, c'est retracer la relation dialectique complexe entre la critique et la marchandise, entre le désir d'un dehors et la machinerie de la capture.

1.23 Transition vers la Partie III

Ce chapitre a conclu l'analyse des brèches contemporaines entamée dans la Partie II. Il a montré comment la culture de masse, à travers la télévision de prestige, est devenue un site où la critique de la forme-valeur est produite comme marchandise. Il a identifié dans les figures de Jesse Pinkman et Kim Wexler des lignes de fuite, des pratiques de désertion qui préfigurent la praxis du Collectiph.

La Partie III, qui s'ouvre maintenant, va approfondir cette dimension subjective. Elle analysera la guerre civile ontologique que mène le Collectiph face à la violence de l'État-sécurité et à la nécropolitique. Elle examinera la transformation subjective nécessaire pour éviter le piège du militantisme sacrificiel. Elle montrera comment le Collectiph, dans la durée de la lutte, réinvente le soin, la temporalité et la reproduction sociale. Elle préparera ainsi la Partie IV, qui déploiera le paradigme infrastructurel d'ALOCAL, et la Partie V, qui pensera l'ontologie du commun post-valeur.

Part III

Partie III : La Guerre Civile Ontologique — Subjectivité, Soin et Guerre d'Usure

Introduction à la Partie III : Quand la brèche devient champ de bataille

Les deux premières parties de cet ouvrage ont établi l'ontologie de la rupture et cartographié les brèches dialectiques par lesquelles le sujet automatique, en s'effondrant, déchire le voile du spectacle. Nous avons montré comment le Collectiph, minorité ontologique, habite ces brèches par la désertion, le sabotage infrastructurel, la réhabilitation du soin et la reconquête du temps concret. Nous avons théorisé le « Suicide du Concret » fétichisé comme praxis centrale de la négation absolue.

Cependant, une objection majeure — et historiquement fondée — se dresse devant nous. La désertion, le sabotage, l'ensauvagement des territoires et la désobéissance algorithmique ne se déploient pas dans un vide politique. Ils se heurtent à une réalité brutale : le sujet automatique, même en décomposition, dispose encore d'un appareil de coercition formidable. L'État, les forces de police, les armées privées, les tribunaux, les prisons, et désormais les architectures de surveillance numérique, forment un appareil de répression qui ne tolère aucune soustraction à la logique de la valorisation.

Le capitalisme tardif ne se contente pas de gérer les brèches par le spectacle ; il les referme par la violence. La répression des ZAD, la criminalisation des déserteurs, la surveillance de masse des mouvements sociaux, et la militarisation des frontières face aux réfugiés climatiques et de guerre, témoignent d'une mutation structurelle de l'État. Celui-ci n'est plus l'État-providence fordiste qui intégrait le conflit dans la négociation. Il est devenu l'État-sécurité, l'agent armé de la nécropolitique, chargé de maintenir le flux de la valeur même lorsque la substance de cette valeur s'est évaporée.

Cette Partie III opère donc un basculement décisif. Elle passe de la logique de la désertion (se soustraire, fuir, laisser pourrir) à celle de la guerre civile ontologique. Non pas la guerre civile au sens classique de la prise du pouvoir d'État (le modèle léniniste ou jacobin), mais la guerre civile comme négation de la forme-État elle-même. Le Collectiph, face à la violence de l'automate, ne cherche pas à devenir le nouveau Léviathan. Il cherche à dissoudre le Léviathan en tant que structure de la valeur, en construisant, dans les interstices de la nécrose étatique, des rapports de force, des communs et des formes d'autodéfense qui rendent la domination abstraite inopérante.

Cette Partie III se déploie en trois chapitres.

Le **Chapitre 8** analyse la mutation de l'État en État-sécurité, la synarchie contemporaine comme gestionnaire de la catastrophe, et les formes d'autodéfense des communs que le Collectiph doit développer pour résister à la violence de l'automate. Il montre comment le double pouvoir, la nécrose étatique et le sabotage deviennent les instruments d'une guerre civile ontologique qui ne cherche pas à conquérir l'État mais à le rendre obsolète.

Le **Chapitre 9** explore la transformation subjective nécessaire pour soutenir cette guerre d'usure sans s'y consumer. Il analyse le piège du militantisme sacrificiel, qui reproduit la logique de la *Wert-Abspaltung* en sacrifiant le corps, les affects et le temps concret sur l'autel d'une Cause abstraite. Il montre comment le Collectiph pratique la décolonisation cognitive, réintègre le care comme boussole stratégique, et politise le trauma contre sa médicalisation. Il mobilise les concepts jungiens d'Ombre et les lignes de fuite deleuzo-guattariennes pour penser une écologie du sujet vulnérable.

Le **Chapitre 10** examine la temporalité du Collectiph. Il montre comment le sujet automatique

impose un temps abstrait — le temps du *deadline*, de la rotation accélérée du capital, de l'obsolescence programmée — et comment le Collectiph, en réhabilitant l'ennui, la lenteur et le soin, libère le temps concret contre la tyrannie du temps abstrait. Il montre comment la mémoire, l'histoire et le deuil collectif deviennent des armes contre le présentisme du spectacle.

Ces trois chapitres forment un triptyque. Ils montrent comment le Collectiph, face à la violence de l'État-sécurité, organise sa défense (Chapitre 8), transforme sa subjectivité pour éviter le piège du militantisme sacrificiel (Chapitre 9), et réinvente la temporalité pour soutenir la lutte dans la durée (Chapitre 10). Ils préparent ainsi la Partie IV, qui déploiera le paradigme infrastructurel d'ALOCAL, et la Partie V, qui pensera l'ontologie du commun post-valeur.

De la Désertion à la Guerre Civile Ontologique — Le Collectiph face à la Violence de l'Automate

1.24 Introduction : Quand la brèche devient champ de bataille

Les deux premiers tomes de cet ouvrage ont établi l'ontologie de la rupture et cartographié les brèches dialectiques par lesquelles le sujet automatique, en s'effondrant, déchire le voile du spectacle. Nous avons montré comment le Collectiph, minorité ontologique, habite ces brèches par la désertion, le sabotage infrastructurel, la réhabilitation du soin et la reconquête du temps concret. Nous avons théorisé le « Suicide du Concret » fétichisé comme praxis centrale de la négation absolue.

Cependant, une objection majeure — et historiquement fondée — se dresse devant nous. La désertion, le sabotage, l'ensauvagement des territoires et la désobéissance algorithmique ne se déploient pas dans un vide politique. Ils se heurtent à une réalité brutale : le sujet automatique, même en décomposition, dispose encore d'un appareil de coercition formidable. L'État, les forces de police, les armées privées, les tribunaux, les prisons, et désormais les architectures de surveillance numérique, forment un appareil de répression qui ne tolère aucune soustraction à la logique de la valorisation.

Le capitalisme tardif ne se contente pas de gérer les brèches par le spectacle ; il les referme par la violence. La répression des ZAD, la criminalisation des déserteurs, la surveillance de masse des mouvements sociaux, et la militarisation des frontières face aux réfugiés climatiques et de guerre, témoignent d'une mutation structurelle de l'État. Celui-ci n'est plus l'État-providence fordiste qui intégrait le conflit dans la négociation. Il est devenu l'État-sécurité, l'agent armé de la nécropolitique, chargé de maintenir le flux de la valeur même lorsque la substance de cette valeur s'est évaporée.

Ce chapitre opère donc un basculement décisif. Il passe de la logique de la désertion (se soustraire, fuir, laisser pourrir) à celle de la guerre civile ontologique. Non pas la guerre civile au sens classique de la prise du pouvoir d'État (le modèle léniniste ou jacobin), mais la guerre civile comme négation de la forme-État elle-même. Le Collectiph, face à la violence de l'automate, ne cherche pas à devenir le nouveau Léviathan. Il cherche à dissoudre le Léviathan en tant que structure de la valeur, en construisant, dans les interstices de la nécrose étatique, des rapports de force, des communs et des formes d'autodéfense qui rendent la domination abstraite inopérante.

1.25 L'État en décomposition : de la régulation à la coercition pure

Pour penser la guerre civile ontologique, il faut d'abord comprendre la mutation de l'État dans le capitalisme tardif. La *Wertkritik* a montré que l'État n'est pas un arbitre neutre au-dessus des classes, mais la forme politique nécessaire de la société marchande. Il garantit la propriété, la monnaie, le contrat, et la reproduction de la force de travail.

1.25.1 La fin de l'État-providence et l'avènement de l'État-sécurité

Durant la « fenêtre dialectique » historique (fin XIXe – années 1970), l'État-providence a fonctionné comme un mécanisme d'intégration du conflit de classe. En redistribuant une fraction de la plus-value sous forme de services publics, de protection sociale et de droits du travail, l'État achetait la paix sociale et permettait au sujet automatique de se reproduire. L'État était un gestionnaire de la valeur.

Aujourd'hui, confronté à la crise structurelle de la valorisation, à la baisse tendancielle du taux de profit et à la raréfaction des ressources fiscales, l'État-providence s'effondre. Mais l'État ne disparaît pas ; il mute. Il devient un État-sécurité, dont la fonction première n'est plus de redistribuer, mais de contenir les effets de la décomposition sociale.

Cette mutation se manifeste par plusieurs phénomènes convergents :

La **militarisation des forces de l'ordre** est le premier symptôme. Les unités de police se dotent d'équipements militaires, de véhicules blindés, de drones, de systèmes de surveillance numérique. La banalisation de l'état d'urgence, la multiplication des lois antiterroristes, la généralisation des contrôles d'identité et des fouilles au faciès transforment l'espace public en un espace de surveillance permanente. La distinction entre police et armée s'estompe.

L'**explosion de l'industrie carcérale et de la justice prédictive** est le deuxième symptôme. Les prisons se remplissent de populations précarisées, de minorités raciales, de déserteurs de la valeur. La justice devient un instrument de tri social, qui punit les pauvres et protège les riches. Les algorithmes de prédiction criminelle, qui évaluent le risque de récidive, renforcent les biais systémiques et transforment la justice en une machine de gestion des populations superflues.

La **surveillance algorithmique des populations précarisées** est le troisième symptôme. Le fichage des chômeurs, des bénéficiaires de minima sociaux, des migrants, des militants, la notation sociale, le contrôle des prestations, tout cela transforme l'État en une machine de surveillance totale. Le Big Other des plateformes numériques trouve son prolongement dans le Big Other de l'État.

La **gestion sécuritaire des flux migratoires** est le quatrième symptôme. Les réfugiés climatiques, de guerre, économiques sont transformés en « menaces » à neutraliser. Les frontières se ferment, les murs se dressent, les camps se multiplient. La vie des migrants devient une variable d'ajustement, une donnée à gérer, un problème à contenir.

L'État-sécurité est le bras armé d'un sujet automatique qui ne peut plus intégrer le conflit, et qui ne peut donc que le réprimer. Il est la forme politique de la nécropolitique : il décide qui doit être protégé (les flux de la valeur) et qui doit être sacrifié (les populations superflues, les déserteurs, les saboteurs).

1.25.2 L'État comme infrastructure de la valeur

Il est crucial de comprendre que l'État, dans sa forme moderne, n'est pas un simple outil au service du capital ; il est une infrastructure de la forme-valeur. Il produit la monnaie, il garantit la propriété privée, il impose le travail abstrait par la fiscalité et le droit du travail. Sans l'État, la valeur ne peut pas circuler.

Le droit du travail, par exemple, n'est pas une protection des travailleurs ; c'est un instrument de discipline. Il définit les conditions de l'emploi, les horaires, les salaires, les procédures de licenciement. Il canalise le conflit social dans des institutions (les syndicats, les tribunaux) qui neutralisent la lutte des classes. La fiscalité, de son côté, prélève une partie de la valeur produite pour financer l'État et

ses fonctions régaliennes, mais elle impose aussi aux travailleurs de participer à la reproduction de l'ordre social.

L'État est donc le garant de la forme-valeur. Il assure la continuité de l'accumulation, la stabilité de la monnaie, la sécurité des transactions, la reproduction de la force de travail. Sans l'État, le capitalisme ne pourrait pas fonctionner, car il a besoin de règles, de contrats, de lois, de tribunaux, de police, d'armée.

Le Collectiph doit donc reconnaître que toute confrontation avec le sujet automatique est, inévitablement, une confrontation avec l'État. La désertion fiscale, le refus de la dette, l'occupation de territoires, le sabotage des infrastructures logistiques : chacun de ces actes est un acte de guerre contre la forme-État. L'État répondra par la violence, non pas par accident ou excès, mais par nécessité structurelle. Il défend la forme-valeur comme un organisme défend son système immunitaire.

1.26 La synarchie contemporaine : technocrates, financiers et gestionnaires de la catastrophe

Marc Bloch, dans *L'Étrange Défaite*, et Anne Lacroix-Riz, dans ses travaux sur les archives de la synarchie, ont mis en lumière un phénomène structurel : face à la crise, les élites du capital ne se divisent pas entre « bons gestionnaires » et « mauvais gestionnaires ». Elles convergent vers une même logique : la préservation de la forme-valeur au prix de la destruction des conditions de vie du plus grand nombre.

1.26.1 De la synarchie de 1940 à la technocratie de la crise permanente

En 1940, la synarchie (Coutrot, Barnaud, Detœuf, le groupe Worms) a choisi la défaite nationale et la collaboration plutôt que de risquer l'émancipation populaire. Elle a préféré Vichy au Front populaire. Cette convergence n'était pas un « complot » au sens conspirationniste ; c'était la logique structurelle du capital face à une fenêtre dialectique qui menaçait de s'ouvrir trop largement.

Aujourd'hui, la synarchie a changé de visage. Elle ne porte plus l'uniforme de Vichy ; elle porte le costume du consultant McKinsey, du banquier central, du technocrate européen, de l'architecte de la « reconstruction verte ». Mais sa fonction est identique : gérer la catastrophe de manière à ce que la forme-valeur survive, même sous une forme mutilée et autoritaire.

Face à la crise écologique, la synarchie contemporaine ne propose pas la sortie du capitalisme, mais le « Green New Deal », les marchés du carbone, la finance verte. Face à la crise sanitaire, elle ne propose pas la socialisation du soin, mais le pass vaccinal, la surveillance numérique et la priorisation des secteurs « essentiels » à la valorisation. Face à la guerre en Ukraine, elle ne propose pas la désertion de la logique impérialiste, mais la financiarisation de la reconstruction (BlackRock) et l'intégration accélérée dans l'OTAN.

Cette synarchie contemporaine a ses institutions : le Forum Économique Mondial de Davos, le G7, le G20, la Banque Mondiale, le Fonds Monétaire International, la Commission européenne. Elle a ses intellectuels organiques : les économistes néolibéraux, les experts en géopolitique, les consultants en « transition écologique ». Elle a ses médias : les grands journaux, les chaînes d'information en continu, les think tanks. Elle forme un appareil idéologique et répressif qui impose sa vision du monde, qui normalise la catastrophe, qui rend l'effondrement inévitable et la résistance futile.

1.26.2 L'inconscience structurelle et la difficulté de la contestation

L'apport décisif de notre lecture de Bloch et Lacroix-Riz est la reconnaissance de l'inconscience structurelle des élites. Comme nous l'avons écrit : « Un complot se démasque ; une convergence structurelle inconsciente se reproduit, se reforme, se recycle à chaque crise. »

Les gestionnaires de la catastrophe ne sont pas des monstres conscients de leur malfaisance. Ils sont les agents zélés d'une logique qui leur apparaît comme la seule rationnelle. Le technocrate qui privatise un hôpital, le financier qui spécule sur les dettes souveraines, l'ingénieur qui conçoit un algorithme de prédiction policière : chacun agit « raisonnablement » dans le cadre de la forme-valeur. C'est précisément cette « rationalité » qui rend leur action si difficile à contester et si spontanément reproductible.

Le technocrate qui privatise un hôpital croit qu'il rend le système plus efficace, plus compétitif, plus innovant. Il ne voit pas qu'il transforme un bien commun en une marchandise, un droit en un service, une solidarité en une transaction. Le financier qui spécule sur les dettes souveraines croit qu'il optimise l'allocation des ressources, qu'il discipline les États, qu'il protège les épargnants. Il ne voit pas qu'il crée de la valeur fictive, qu'il hypothèque les générations futures, qu'il aggrave les inégalités. L'ingénieur qui conçoit un algorithme de prédiction policière croit qu'il rend la justice plus juste, plus rapide, plus efficace. Il ne voit pas qu'il reproduit les biais systémiques, qu'il transforme les citoyens en suspects, qu'il soumet la justice à la logique du calcul.

Le Collectiph, dans sa guerre civile ontologique, ne doit pas se contenter de dénoncer des individus (ce qui mène au populisme) ni de proposer des réformes institutionnelles (ce qui mène à la social-démocratie). Il doit viser la logique sociale qui rend la trahison « raisonnable » aux yeux de ses agents. Il doit rendre la forme-valeur inopérante, de sorte que la « rationalité » gestionnaire perde son fondement matériel.

1.27 L'autodéfense des communs : double pouvoir et nécrose étatique

Face à la violence de l'État-sécurité, le Collectiph ne peut pas se contenter de la désertion passive. Il doit organiser sa défense. Mais cette défense ne peut prendre la forme de la conquête du pouvoir d'État (le modèle insurrectionnel classique), car l'État est lui-même une infrastructure de la valeur. La défense du Collectiph est une autodéfense des communs, qui construit un double pouvoir par la négation de la forme-État.

1.27.1 Le double pouvoir comme nécrose de la souveraineté étatique

La notion de « double pouvoir » (Lénine, mais aussi les expériences des soviets, des conseils ouvriers, des communes) doit être repensée hors du cadre léniniste. Pour le Collectiph, le double pouvoir n'est pas une phase transitoire vers la prise du pouvoir d'État. C'est une praxis permanente de dissolution de la souveraineté étatique.

Chaque fois que le Collectiph construit un réseau de soin autonome, une infrastructure de communication chiffrée, un système de production alimentaire locale, une justice communautaire, il crée un foyer de double pouvoir. Non pas parce qu'il prétend remplacer l'État, mais parce qu'il rend l'État superflu sur ce territoire, dans ce domaine de la vie.

L'État ne perd pas le pouvoir parce qu'il est vaincu militairement ; il perd le pouvoir parce qu'il devient inutile. La nécrose étatique est le processus par lequel les fonctions régaliennes (la sécurité, la justice, la monnaie, la santé) sont progressivement assumées par des communs autonomes, rendant

l'appareil d'État comme un organe atrophié, encore violent mais de plus en plus déconnecté de la réalité sociale.

Les communs de soin, les réseaux de solidarité, les systèmes d'échange non monétaires, les pratiques d'autodéfense collective sont autant de germes d'un double pouvoir qui mine la souveraineté étatique de l'intérieur. Ils ne la défient pas ouvertement ; ils la contournent, la rendent obsolète. Ils créent des espaces de liberté où la loi de l'État ne s'applique plus, où la forme-valeur ne règne plus.

1.27.2 L'autodéfense territoriale : de la ZAD à la milice du soin

L'expérience des ZAD (Notre-Dame-des-Landes, Bure, la Roya, et d'autres) a montré que la défense d'un territoire contre l'infrastructure de la valeur exige une capacité d'autodéfense. Mais cette autodéfense ne peut pas prendre la forme de la milice armée classique (qui reproduit la structure hiérarchique et masculine de l'État). Elle doit être une milice du soin.

La milice du soin défend le territoire non pas en tuant l'ennemi, mais en rendant la conquête trop coûteuse pour l'État et le capital. Elle utilise le sabotage, l'occupation, la construction de barricades, mais aussi et surtout la visibilité : en documentant la répression, en construisant des réseaux de solidarité juridique et matérielle, en rendant chaque acte de violence étatique politiquement insoutenable.

La milice du soin protège les corps, les sols, les eaux et les communs. Elle soigne les blessés, elle nourrit les occupant·e·s, elle maintient les infrastructures légères de la vie collective. En ce sens, l'autodéfense et le soin ne sont pas deux activités séparées ; elles sont les deux faces de la même praxis : la défense de la sphère dissociée contre l'impérialisme de la valeur.

Les ZAD sont des laboratoires d'une autre forme de vie, où la logique de la valeur est suspendue, où les relations ne sont plus médiées par l'argent, où le soin et la solidarité deviennent les principes organisateurs. Elles sont des espaces de liberté dans un monde de domination, des îlots de résistance dans un océan de valeur.

1.28 Le sabotage comme langage de la guerre civile ontologique

Si l'autodéfense est la dimension protectrice de la guerre civile ontologique, le sabotage en est la dimension offensive. Le sabotage n'est pas du terrorisme (qui vise à terroriser les populations pour obtenir un effet politique). Le sabotage vise les infrastructures de la valeur, jamais les corps.

1.28.1 Saboter la circulation : la grève des flux

Le capitalisme tardif dépend de la circulation fluide des marchandises, des données et des capitaux. Le sabotage le plus efficace est celui qui interrompt cette circulation. Les blocages de routes, de ports, de centres de distribution, de data centers, de pipelines : chaque interruption est une hémorragie pour le sujet automatique.

La « grève des flux » n'est pas une grève au sens traditionnel (le retrait du travail dans l'usine). C'est une grève de la circulation, qui frappe le capital au point où il est le plus vulnérable : la nécessité de réaliser la valeur en vendant la marchandise. Si la marchandise ne circule pas, elle ne réalise pas sa valeur. Elle reste un « concret » mort, inutile, encombrant. Le sabotage de la circulation accélère la dévalorisation et rapproche le suicide du concret fétichisé.

Les blocages de la SNCF, des ports, des autoroutes, des entrepôts Amazon, des centres de tri postal sont autant d'actes de sabotage de la circulation. Ils ne sont pas des nuisances pour les usagers ; ils sont des attaques contre la forme-valeur. Ils visent à paralyser la machine, à l'empêcher

de fonctionner, à la forcer à s'arrêter.

1.28.2 Le sabotage numérique : empoisonner les données, obscurcir les prédictions

Dans la dimension numérique, le sabotage prend la forme du *data poisoning*, de la production de bruit informationnel, de la création de faux profils, de l'utilisation de réseaux d'anonymisation. L'objectif n'est pas de détruire Internet, mais de rendre les données inutilisables pour la prédiction capitaliste.

Le capitalisme de surveillance a besoin de données propres et fiables pour construire ses marchés de prédictions. En introduisant du chaos dans les données, le Collectiph détruit la valeur de la matière première du Big Other. C'est un sabotage épistémique : il rend le monde imprédictible, et donc ingouvernable par l'algorithme.

Le *data poisoning* consiste à introduire des données falsifiées ou trompeuses dans les systèmes d'apprentissage automatique. Ces données contaminent les modèles de prédiction, les rendent moins fiables, moins efficaces. Les faux profils, les commentaires générés automatiquement, les clics aléatoires sont autant de techniques pour polluer les données et protéger sa vie privée.

1.29 La guerre civile comme négation de la forme-guerre

Il faut ici opérer une distinction cruciale. La guerre civile ontologique du Collectiph n'est pas une guerre au sens clausewitzien (la continuation de la politique par d'autres moyens, visant la conquête d'un territoire ou d'un pouvoir). Elle est la négation de la forme-guerre elle-même.

1.29.1 Contre la récupération martiale

Le sujet automatique, dans sa phase nécropolitique, cherche constamment à transformer toute résistance en « guerre » au sens classique, car la guerre est le mode de fonctionnement normal du capital en crise (destruction créatrice, accumulation par dépossession). Si le Collectiph se constitue en armée, en parti-État, en contre-pouvoir centralisé, il rejoue la forme-guerre du capital et finira par reproduire la structure de la valeur sous une nouvelle forme (le stalinisme, le militarisme révolutionnaire).

La guerre civile ontologique refuse cette récupération. Elle ne cherche pas à vaincre l'État sur le terrain militaire, mais à le rendre obsolète par la construction de communs autonomes. Elle ne cherche pas à conquérir le pouvoir, mais à le dissoudre. Elle est une guerre sans front, sans général, sans drapeau, sans traité de paix. Elle est la guerre de la vie concrète contre l'abstraction mortifère de la valeur.

Cette guerre n'a pas de vainqueur ni de vaincu. Elle a des survivants et des morts. Elle a des territoires libérés et des territoires reconquis. Elle est une guerre d'usure, où chaque victoire est partielle, chaque défaite provisoire. Elle est une guerre de position, où il s'agit de tenir, de résister, de construire.

1.29.2 L'asymétrie ontologique

Le Collectiph est toujours numériquement minoritaire face à l'appareil d'État. Mais il dispose d'une asymétrie ontologique décisive : il défend le concret (les corps, les sols, les relations, le temps) contre l'abstrait (la valeur, la monnaie, l'algorithme).

L'abstrait a besoin du concret pour exister (la valeur a besoin du travail vivant, l'algorithme a besoin de l'attention humaine, l'État a besoin de la reproduction sociale). Le concret n'a pas

besoin de l'abstrait pour exister. En se soustrayant à la médiation abstraite, le Collectiph prive le Léviathan de sa substance. C'est en ce sens que la guerre civile ontologique est une guerre d'usure asymétrique : l'automate s'épuise à tenter de maintenir la forme-valeur dans un monde qui, de plus en plus, la refuse.

Le Collectiph n'a pas besoin de vaincre l'État ; il a besoin de le laisser s'effondrer par manque de substance. Il n'a pas besoin de conquérir le pouvoir ; il a besoin de le rendre inutile. Il n'a pas besoin de détruire l'ennemi ; il a besoin de le laisser pourrir par nécrose.

1.30 Conclusion du chapitre : Le Collectiph comme sujet de la guerre sans fin

Ce chapitre a marqué le passage de la désertion à la guerre civile ontologique. Face à la violence de l'État-sécurité et à la convergence synarchique des élites gestionnaires de la catastrophe, le Collectiph ne peut pas se contenter de fuir ou de saboter. Il doit organiser la défense des communs, construire le double pouvoir par la nécrose étatique, et mener une guerre d'usure asymétrique contre les infrastructures de la valeur.

Mais cette guerre n'a pas de fin au sens classique. Il n'y a pas de « victoire » qui attend le Collectiph au bout de la lutte, pas de jour J où l'État tombera et où le communisme sera proclamé. La guerre civile ontologique est une praxis permanente, une tension constante entre la destruction de l'ancien monde et la construction fragile du nouveau.

Marc Bloch appelait de ses vœux la « vraie saison des juges ». Cette saison n'est pas un tribunal ; c'est la guerre civile ontologique elle-même, le processus par lequel le Collectiph rend la forme-valeur inopérante, jour après jour, brèche après brèche, jusqu'à ce que l'automate, privé de sa substance, s'effondre sous le poids de sa propre abstraction.

Mais comment cette guerre sans fin affecte-t-elle la subjectivité de ceux qui la mènent ? Comment le Collectiph évite-t-il de devenir un nouveau sujet sacrificiel, consumé par la lutte elle-même ? Comment la praxis de la guerre civile ontologique transforme-t-elle les corps, les psychés et les relations de ceux qui l'incarnent ? C'est à cette question, celle de la transformation subjective dans la durée de la lutte, que sera consacré le Chapitre 9.

La Transformation Subjective dans la Durée de la Lutte — Corps, Psyché et Relations du Collectiph

1.31 Introduction : Le piège du militantisme sacrificiel et la reproduction de la valeur

Si la guerre civile ontologique exige du Collectiph qu'il affronte la violence de l'État-sécurité et l'hégémonie de l'algorithme souverain, elle lui tend simultanément le piège le plus mortel qui soit : celui de la subjectivation sacrificielle. L'histoire des mouvements révolutionnaires est jonchée des cadavres de ceux qui, voulant détruire le sujet automatique, ont fini par en incarner la logique la plus implacable. Le militant « de fer », celui qui sacrifie son corps, ses affects, ses relations concrètes et son temps de vie sur l'autel d'une Cause abstraite, n'est pas le vainqueur du Capital ; il en est le fétiche parfait. Il a intériorisé le temps abstrait, la discipline de l'usine et la dissociation (Scholz) entre la sphère politique « supérieure » et la sphère reproductive « inférieure ».

Ce piège du militantisme sacrificiel est structurel. Il découle de la forme même de la politique dans le capitalisme. La politique, dans ses formes traditionnelles — parti, syndicat, organisation, mouvement — est souvent organisée selon le modèle de la guerre. Elle exige des combattants, des soldats, des martyrs. Elle valorise le sacrifice, l'abnégation, la discipline. Elle reproduit la logique

de la valeur en sacrifiant le corps, les affects et le temps concret sur l'autel d'une Cause abstraite.

Le Collectiph doit éviter ce piège. Il doit mener la guerre civile ontologique sans s'y consumer. Il doit transformer sa subjectivité pour résister à la violence de l'automate sans devenir un nouvel automate. C'est là l'objet de ce chapitre.

1.32 La décolonisation cognitive : le Big Other intérieur et le droit à l'opacité

Avant même d'affronter les barricades ou les serveurs, le Collectiph doit livrer une bataille intime contre ce que Shoshana Zuboff nomme le « Big Other ». Le capitalisme de surveillance n'a pas seulement capté nos données ; il a colonisé notre architecture psychique, modelant nos désirs, nos colères et nos rythmes circadiens sur les boucles de rétroaction algorithmiques.

1.32.1 L'aliénation de l'attention et la schizophrénie numérique

Dans l'économie de l'attention, le sujet capitaliste tardif est un sujet schizophrénique, pulvérisé en une myriade de micro-stimulations. L'algorithme souverain (X, Meta, TikTok, YouTube) ne se contente pas de prédire nos comportements ; il les modifie en exploitant nos vulnérabilités émotionnelles. Il s'empare de nos désirs, de nos angoisses, de nos colères, et les transforme en flux de données, en clics, en temps de connexion.

Le Collectiph qui s'engage dans la lutte en restant connecté en permanence aux flux d'indignation numériques ne fait que fournir du « surplus comportemental » à la machine qu'il prétend combattre. Son indignation est immédiatement captée, quantifiée et valorisée. Sa colère devient un produit, son engagement une marchandise, son désir de justice un carburant pour le Big Other.

Cette aliénation de l'attention est une forme d'aliénation cognitive. Elle détruit la capacité de concentration, la capacité de réflexion, la capacité de jugement. Elle rend le sujet incapable de penser par lui-même, de former sa propre opinion, de résister à la manipulation. Elle le transforme en un réceptacle passif des flux d'information, un consommateur de contenus, un producteur de données.

1.32.2 Le droit à l'opacité comme arme psychique

Contre la tyrannie de la transparence algorithmique (qui exige que tout soit dit, partagé, liké, exposé), le Collectiph cultive l'opacité. L'opacité n'est pas le secret conspirationniste ; c'est la préservation d'un espace intérieur non-marchand, une zone d'ombre où le désir et la pensée peuvent mûrir hors du regard du Big Other.

Cette opacité est un droit fondamental, ce que Zuboff appelle les « droits épistémiques » : le droit à ne pas être prédictible, le droit à la souveraineté de sa propre attention, le droit à ne pas être réduit à un profil, à une donnée, à un comportement. Elle est la condition de la liberté intérieure, de la capacité à penser par soi-même, à résister à la manipulation.

C'est dans cette opacité que se reconstruit la souveraineté cognitive. En refusant de transformer chaque émotion, chaque colère face à la guerre en Ukraine ou à la trahison synarchique en un « post » performant, le membre du Collectiph brise le cycle de la valorisation de l'affect. Il réapprend à penser dans la durée, à supporter l'ennui, à habiter le silence. Cette reconquête de l'attention est la condition sine qua non de toute praxis matérielle : on ne sabote pas l'infrastructure de la valeur avec un esprit qui fonctionne comme une infrastructure de la valeur.

La décolonisation cognitive est un processus de guérison, de réappropriation de son propre esprit, de libération des chaînes de l'attention. Elle exige une discipline intérieure, une vigilance constante, une résistance aux sollicitations de l'algorithme. Elle est un combat quotidien, une guerre de position

dans l'intimité de la conscience.

1.33 Wert-Abspaltung et le dépassement de l'ascétisme militant

C'est ici qu'intervient l'apport décisif de la théorie de la *Wert-Abspaltung* (valeur-dissociation) de Roswitha Scholz. Le capitalisme fonctionne en dissociant la sphère de la valeur (abstraite, masculine, tournée vers l'accumulation et la politique formelle) de la sphère de la reproduction (concrète, féminine, tournée vers le soin, le corps, l'affect et la nature). Le militant qui sacrifie son corps et ses affects à l'abstraction de la « Révolution » ne fait que reproduire la logique de la *Wert-Abspaltung* à l'intérieur même de la résistance.

1.33.1 La critique du « Corps-Machine » révolutionnaire

La tradition marxiste orthodoxe et léniniste a souvent reproduit cette dissociation à l'intérieur même de la critique. Le « vrai » révolutionnaire était celui qui savait faire taire ses émotions, sacrifier sa vie de famille, endurer la faim et le froid, et traiter son corps comme une machine au service du Parti. Cette figure du militant ascétique est une capture mortifère : elle accepte de traiter le corps vivant (la sphère dissociée) comme un simple capital constant sacrificiel au service de l'abstraction historique (la Révolution).

Ce corps-machine est une fiction, une construction idéologique. Il nie la réalité du corps vivant, avec ses besoins, ses désirs, ses fragilités, ses limites. Il transforme le militant en un automate, en une fonction, en un instrument. Il le déshumanise. Il le rend semblable à l'automate capitaliste qu'il prétend combattre.

Le Collectiph doit opérer une rupture anthropologique totale avec cet héritage. Dans la guerre civile ontologique, le corps n'est pas un instrument ; il est le lieu premier de la résistance. La fatigue, la maladie, le besoin de repos, le désir de convivialité ne sont pas des « faiblesses bourgeoises » à surmonter, mais des signaux concrets de la finitude biologique qui s'opposent à l'infini mortifère de la valeur.

1.33.2 La réintégration du Care comme boussole stratégique

La transformation subjective du Collectiph passe par la réintégration de la sphère dissociée au cœur de la stratégie. Le care (le soin) n'est pas une tâche annexe confiée aux femmes ou aux minorités au sein des mouvements sociaux ; il est la matrice de la reproduction du collectif.

Manger ensemble, soigner les blessés (physiques et psychiques), nettoyer les espaces, écouter la parole de celui qui s'effondre : ces actes concrets sont la négation matérielle de la forme-valeur. Ils imposent le temps concret de la maturation et de la relation contre le temps abstrait du *deadline* militant. Le Collectiph qui pratique le soin radical devient immunisé contre la tentation totalitaire, car il sait que la fin ne peut jamais justifier les moyens si ces moyens détruisent le tissu concret du vivant. La révolution n'est pas une accélération de l'histoire ; elle est l'arrêt de la machine pour enfin prendre soin de ce qui reste.

Le care comme boussole stratégique transforme la lutte. Elle n'est plus une guerre de conquête, mais une guerre de soin. Elle n'est plus une guerre de destruction, mais une guerre de construction. Elle n'est plus une guerre contre l'ennemi, mais une guerre pour le vivant.

1.34 Trauma, nécropolitique et le deuil politique

La guerre civile ontologique se déroule dans un contexte de nécropolitique planétaire. Comme nous l'avons analysé à propos de la guerre en Ukraine, le sujet automatique produit des « contre-tendances désespérées » qui génèrent des traumatismes de masse, des déplacements de populations et des destructions écologiques. Face à cela, le Collectiph est exposé à un choc psychique permanent.

1.34.1 Contre la médicalisation de la souffrance politique

Le capitalisme tardif possède un mécanisme redoutable pour neutraliser la colère issue du trauma : sa médicalisation. Comme nous l'avons démontré dans notre analyse de l'Ukraine, le syndrome de stress post-traumatique (PTSD) est souvent pris en charge par l'industrie pharmaceutique et les ONG internationales d'une manière qui individualise et dépolitisé la souffrance. Le trauma n'est plus la conséquence directe de la logique nécropolitique du capital ou de la trahison synarchique (comme l'analysait Marc Bloch face à la Débâcle) ; il devient un « dysfonctionnement neurochimique » individuel.

Le Collectiph doit refuser cette capture psychiatrique. Il ne s'agit pas de nier la réalité biologique du trauma, mais de lui redonner son cadre politique et collectif. La souffrance face à l'effondrement du monde, face à la guerre, face à la « saison des juges » qui ne vient pas, n'est pas une pathologie ; c'est la réaction saine d'un sujet conscient face à un monde malade.

Cette médicalisation est une forme de récupération spectaculaire. Elle transforme la victime en patient, le résistant en consommateur de soins, la colère en symptôme. Elle neutralise la dimension politique du trauma et le réduit à une question individuelle de santé mentale. Elle est un instrument de contrôle social, un moyen de maintenir les victimes dans un état de passivité et de dépendance.

1.34.2 Le soin politique et le deuil collectif

Face à la nécropolitique qui trie les vies (celles qu'on protège, celles qu'on laisse mourir, celles qu'on déplace), le Collectiph invente des pratiques de deuil collectif et de soin politique.

L'expérience des « mères de la place de Mai », des comités de soutien aux victimes des violences policières, ou des réseaux de solidarité avec les réfugiés ukrainiens ou climatiques, montre comment la douleur peut être tissée en commun. Le deuil n'est pas un repli mélancolique ; c'est un acte de résistance qui affirme que la vie détruite avait une valeur incommensurable, irréductible à la logique du sacrifice ou du « dommage collatéral ». En pleurant ensemble, en nommant les morts de la brèche, le Collectiph crée un lien social indestructible, une mémoire corporelle qui échappe à l'algorithme et à l'État. C'est dans le partage de la vulnérabilité, et non dans le déni stoïque de la douleur, que se forge la résilience de la minorité ontologique.

Le deuil collectif est une pratique politique. Il refuse l'oubli, l'individualisation, la médicalisation. Il affirme la valeur de chaque vie, la singularité de chaque mort. Il est une forme de résistance à la logique nécropolitique du capital, qui traite les vies comme des variables d'ajustement.

1.35 L'Ombre jungienne et les lignes de fuite : le refus de l'héroïsme

Pour éviter que le Collectiph ne bascule dans la barbarie qu'il combat, il doit affronter ce que la psychologie jungienne nomme l'Ombre, et ce que Deleuze et Guattari conceptualisent comme les lignes de fuite.

1.35.1 L'intégration de l'Ombre contre le fascisme latent

Dans notre analyse de la Prestige TV (l'univers de Gilligan), nous avons montré comment Walter White incarne l'irruption de l'Ombre — la part de rage, de ressentiment et de volonté de puissance réprimée par le sujet capitaliste « moyen ». Le danger pour le Collectiph, confronté à la violence de l'État et à la trahison des élites (la synarchie contemporaine), est de laisser son Ombre le posséder.

S'il refoule sa colère, sa haine et son désespoir, ceux-ci ressurgiront sous une forme destructrice, mimétique de l'ennemi. Le fascisme n'est pas seulement un mouvement politique ; c'est la possession de l'Ombre collective par le désir de mort. Le Collectiph doit intégrer son Ombre non pas en agissant la violence aveugle, mais en la reconnaissant comme l'énergie de la négation absolue. Il doit accepter d'être « dangereux » pour le système, tout en restant radicalement ancré dans l'éthique du soin. La colère est légitime ; elle doit être canalisée vers le sabotage des infrastructures de la valeur, jamais vers la destruction des corps.

L'intégration de l'Ombre est un processus psychique exigeant. Elle suppose de reconnaître en soi la capacité à la violence, à la haine, à la destruction, sans pour autant agir ces pulsions. Elle suppose de transformer cette énergie en force de négation, en puissance de résistance, en capacité de refus.

1.35.2 Kim Wexler, Jesse Pinkman et le droit à la désertion

Contre l'impératif capitaliste (et souvent militant) de l'engagement total, de la performance et de l'héroïsme, le Collectiph doit revendiquer le droit à la ligne de fuite.

Repensons à la trajectoire de Kim Wexler dans *Better Call Saul*. Face à l'absurdité et à la destruction du jeu de la valeur, Kim ne choisit pas de devenir une justicière spectaculaire. Elle choisit la désertion, le retrait en Floride, une vie de « médiocrité » volontaire. Ce n'est pas un échec ; c'est la négation la plus pure de la forme-valeur. Elle arrête la machine par le refus de jouer. De même, la fuite de Jesse Pinkman vers l'Alaska dans *El Camino* n'est pas un acte révolutionnaire, c'est un refus vital de continuer à alimenter la machine de mort.

Le Collectiph doit intégrer ces lignes de fuite dans sa propre subjectivité. Il doit y avoir le droit à l'épuisement, le droit de se retirer temporairement de la lutte pour se reconstruire, le droit de ne pas être un héros. L'héroïsme abstrait est une ruse du sujet automatique pour nous pousser à nous sacrifier pour lui. La véritable victoire subjective réside dans la capacité à préserver, au cœur de la tempête de la brèche, un noyau de vie concrète, banale, intime, qui n'appartient qu'à nous. C'est ce noyau de « médiocrité » volontaire, de jardinage, de lecture, d'amour et de repos, qui constitue le véritable territoire invaincu du Commun.

La désertion n'est pas une défaite. C'est une stratégie de survie. C'est une forme de résistance. C'est une affirmation de la valeur de la vie concrète contre l'abstraction de la cause. C'est un refus de se laisser consumer par la lutte, de se laisser réduire à un soldat, à une fonction, à un instrument.

1.36 Conclusion du chapitre : L'écologie subjective comme fondement de l'après-effondrement

Au terme de ce chapitre, le profil du Collectiph se précise dans sa dimension la plus intime et la plus vulnérable. Il n'est ni un surhomme nietzschéen taillé pour les temps barbares, ni un martyr sacrificiel offert sur l'autel de l'Histoire. Il est un sujet écologiquement réarticulé.

En pratiquant la désertion cognitive face au Big Other, en réintégrant le care et le corps contre l'ascétisme militant, en politisant le trauma contre sa médicalisation, et en s'autorisant des lignes de

fuite contre l'héroïsme abstrait, le Collectiph opère en lui-même le Suicide du Concret fétichisé. Il tue en lui le sujet capitaliste, l'homme économique, le militant-machine, pour laisser advenir l'homme concret, vulnérable, soignant et libre.

Cette transformation subjective n'est pas un préalable à la lutte ; elle est la lutte. Elle est la preuve que l'après-effondrement n'est pas seulement une théorie, mais qu'il est déjà en train de s'incarner, ici et maintenant, dans la manière dont nous prenons soin de nos corps, de nos psychés et de nos liens.

Mais cette écologie subjective, si elle permet de tenir dans la durée de la guerre civile ontologique, nous confronte à une question historique et géographique de plus en plus pressante. Comment cette logique du soin et de la désertion s'articule-t-elle à l'échelle globale, face à l'effondrement de la biosphère et à la guerre impérialiste ? Comment le Collectiph pense-t-il la souveraineté désaliénée non plus seulement comme un refuge local, mais comme une géopolitique du vivant face à la nécropolitique planétaire ? C'est à cette question que sera consacré le Chapitre 10, sur la temporalité du Collectiph, avant d'aborder la Partie IV sur le paradigme infrastructurel d'ALOCAL.

La Transformation Subjective dans la Durée de la Lutte — Corps, Psyché et Relations du Collectiph

1.37 Introduction : Le piège du militantisme sacrificiel et la reproduction de la valeur

Si la guerre civile ontologique exige du Collectiph qu'il affronte la violence de l'État-sécurité et l'hégémonie de l'algorithme souverain, elle lui tend simultanément le piège le plus mortel qui soit : celui de la subjectivation sacrificielle. L'histoire des mouvements révolutionnaires est jonchée des cadavres de ceux qui, voulant détruire le sujet automatique, ont fini par en incarner la logique la plus implacable. Le militant « de fer », celui qui sacrifie son corps, ses affects, ses relations concrètes et son temps de vie sur l'autel d'une Cause abstraite, n'est pas le vainqueur du Capital ; il en est le fétiche parfait. Il a intériorisé le temps abstrait, la discipline de l'usine et la dissociation (Scholz) entre la sphère politique « supérieure » et la sphère reproductive « inférieure ».

Ce piège est d'autant plus redoutable qu'il se présente sous les traits de la vertu. Le militant ascétique, le révolutionnaire exemplaire, le combattant de l'ombre : ces figures héroïques sont les archétypes du sacrifice de soi pour la collectivité. Mais ce sacrifice, en réalité, reproduit la logique du capital. Il transforme le corps en un instrument, un moyen, un capital à dépenser. Il soumet les affects à la discipline, le désir à la contrainte, la vie à l'Idéal. Il est la forme la plus achevée de l'aliénation, car il aliène l'individu à sa propre existence au nom d'une cause qui, trop souvent, se révèle être un leurre.

Comment le Collectiph peut-il mener cette guerre d'usure asymétrique sans s'y consumer ? Comment éviter que la négation de la forme-valeur ne se transforme en une nouvelle religion de la mort, en un nihilisme fascisant ou en un épuisement psychique généralisé ?

Ce chapitre postule que la véritable « Saison des Juges » que Marc Bloch appelait de ses vœux ne sera pas seulement judiciaire ou structurelle ; elle sera d'abord subjective et corporelle. La transformation du Collectiph exige une désintoxication cognitive face au « Big Other » (Zuboff), une réintégration de la sphère dissociée du soin et du corps (Scholz), une politisation du trauma face à la nécropolitique (Mbembe), et l'acceptation de « lignes de fuite » (Deleuze/Guattari) qui refusent l'héroïsme abstrait au profit de la survie concrète. Il ne s'agit plus de forger un « Homme nouveau » taillé dans l'acier de l'idéologie, mais de cultiver une écologie du sujet vulnérable, capable d'habiter

la brèche sans s'y sacrifier.

1.38 La décolonisation cognitive : le Big Other intérieur et le droit à l'opacité

Avant même d'affronter les barricades ou les serveurs, le Collectiph doit livrer une bataille intime contre ce que Shoshana Zuboff nomme le « Big Other ». Le capitalisme de surveillance n'a pas seulement capté nos données ; il a colonisé notre architecture psychique, modelant nos désirs, nos colères et nos rythmes circadiens sur les boucles de rétroaction algorithmiques.

1.38.1 L'aliénation de l'attention et la schizophrénie numérique

Dans l'économie de l'attention, le sujet capitaliste tardif est un sujet schizophrénique, pulvérisé en une myriade de micro-stimulations. L'algorithme souverain (X, Meta, TikTok) ne se contente pas de prédire nos comportements ; il les modifie en exploitant nos vulnérabilités émotionnelles. Le Collectiph qui s'engage dans la lutte en restant connecté en permanence aux flux d'indignation numériques ne fait que fournir du « surplus comportemental » à la machine qu'il prétend combattre. Son indignation est immédiatement captée, quantifiée et valorisée.

Cette aliénation de l'attention est la forme la plus insidieuse de la domination capitaliste. Elle ne nous prive pas seulement de notre temps ; elle nous prive de notre capacité à être attentifs, à nous concentrer, à penser. Elle fragmentre notre conscience en une mosaïque de stimuli, nous empêche de former des jugements réfléchis, nous soumet à une logique de la distraction permanente. Le sujet capitaliste tardif est un sujet qui ne peut pas s'arrêter, qui ne peut pas se taire, qui ne peut pas être seul avec lui-même. Il est en perpétuel état de réactivité, de dépendance, de manque.

La première étape de la transformation subjective est donc la désertion cognitive. Il ne s'agit pas d'une simple « détox numérique » individualiste, mais d'un sabotage épistémique de sa propre psyché. Le Collectiph doit reconquérir ce que Zuboff appelle la « division de l'apprentissage » en affirmant des droits épistémiques fondamentaux : le droit à l'opacité, le droit à la lenteur, le droit de ne pas être prédictible.

1.38.2 Le droit à l'opacité comme arme psychique

Contre la tyrannie de la transparence algorithmique (qui exige que tout soit dit, partagé, liké, exposé), le Collectiph cultive l'opacité. L'opacité n'est pas le secret conspirationniste ; c'est la préservation d'un espace intérieur non-marchand, une zone d'ombre où le désir et la pensée peuvent mûrir hors du regard du Big Other.

L'opacité est une arme politique. Elle soustrait l'individu à la visibilité totale, à la transparence absolue, à l'exposition permanente. Elle crée un espace de liberté, un refuge contre l'emprise de l'algorithme. Elle est le refus de se laisser réduire à un profil, à un score, à une donnée.

C'est dans cette opacité que se reconstruit la souveraineté cognitive. En refusant de transformer chaque émotion, chaque colère face à la guerre en Ukraine ou à la trahison synarchique en un « post » performant, le membre du Collectiph brise le cycle de la valorisation de l'affect. Il réapprend à penser dans la durée, à supporter l'ennui, à habiter le silence. Cette reconquête de l'attention est la condition sine qua non de toute praxis matérielle : on ne sabote pas l'infrastructure de la valeur avec un esprit qui fonctionne comme une infrastructure de la valeur.

1.39 Wert-Abspaltung et le dépassement de l'ascétisme militant

C'est ici qu'intervient l'apport décisif de la théorie de la *Wert-Abspaltung* (valeur-dissociation) de Roswitha Scholz. Le capitalisme fonctionne en dissociant la sphère de la valeur (abstraite, masculine, tournée vers l'accumulation et la politique formelle) de la sphère de la reproduction (concrète, féminine, tournée vers le soin, le corps, l'affect et la nature).

1.39.1 La critique du « Corps-Machine » révolutionnaire

La tradition marxiste orthodoxe et léniniste a souvent reproduit cette dissociation à l'intérieur même de la critique. Le « vrai » révolutionnaire était celui qui savait faire taire ses émotions, sacrifier sa vie de famille, endurer la faim et le froid, et traiter son corps comme une machine au service du Parti. Cette figure du militant ascétique est une capture mortifère : elle accepte de traiter le corps vivant (la sphère dissociée) comme un simple capital constant sacrificiel au service de l'abstraction historique (la Révolution).

Le corps du militant ascétique est un corps discipliné, contrôlé, nié. Il est soumis à la même logique que le corps de l'ouvrier taylorisé : rendement, efficacité, productivité. Le militant sacrifie son sommeil, sa santé, ses relations, ses plaisirs, au nom d'une cause qui, trop souvent, se révèle être une nouvelle forme de domination. Il reproduit la logique de la valeur dans son propre corps, en traitant sa vie comme un moyen au service d'une fin.

Le Collectiph doit opérer une rupture anthropologique totale avec cet héritage. Dans la guerre civile ontologique, le corps n'est pas un instrument ; il est le lieu premier de la résistance. La fatigue, la maladie, le besoin de repos, le désir de convivialité ne sont pas des « faiblesses bourgeoises » à surmonter, mais des signaux concrets de la finitude biologique qui s'opposent à l'infini mortifère de la valeur.

1.39.2 La réintégration du Care comme boussole stratégique

La transformation subjective du Collectiph passe par la réintégration de la sphère dissociée au cœur de la stratégie. Le care (le soin) n'est pas une tâche annexe confiée aux femmes ou aux minorités au sein des mouvements sociaux ; il est la matrice de la reproduction du collectif.

Manger ensemble, soigner les blessés (physiques et psychiques), nettoyer les espaces, écouter la parole de celui qui s'effondre : ces actes concrets sont la négation matérielle de la forme-valeur. Ils imposent le temps concret de la maturation et de la relation contre le temps abstrait du deadline militant. Le Collectiph qui pratique le soin radical devient immunisé contre la tentation totalitaire, car il sait que la fin ne peut jamais justifier les moyens si ces moyens détruisent le tissu concret du vivant. La révolution n'est pas une accélération de l'histoire ; elle est l'arrêt de la machine pour enfin prendre soin de ce qui reste.

Le care n'est pas une activité secondaire, réservée aux temps morts de la lutte. Il est la lutte elle-même, dans sa dimension la plus profonde. Car c'est en prenant soin des uns et des autres que l'on construit des communs, que l'on tisse des liens de solidarité, que l'on crée les conditions d'une vie collective non médiée par la valeur. Le care est l'anti-économie par excellence, car il refuse l'équivalence. On ne peut pas substituer un soin à un autre ; chaque acte est singulier, ancré dans un contexte irréductible.

1.40 Trauma, nécropolitique et le deuil politique

La guerre civile ontologique se déroule dans un contexte de nécropolitique planétaire. Comme nous l'avons analysé à propos de la guerre en Ukraine, le sujet automatique produit des « contre-tendances désespérées » qui génèrent des traumatismes de masse, des déplacements de populations et des destructions écologiques. Face à cela, le Collectiph est exposé à un choc psychique permanent.

1.40.1 Contre la médicalisation de la souffrance politique

Le capitalisme tardif possède un mécanisme redoutable pour neutraliser la colère issue du trauma : sa médicalisation. Comme nous l'avons démontré dans notre analyse de l'Ukraine, le syndrome de stress post-traumatique (PTSD) est souvent pris en charge par l'industrie pharmaceutique et les ONG internationales d'une manière qui individualise et dépolitisé la souffrance. Le trauma n'est plus la conséquence directe de la logique nécropolitique du capital ou de la trahison synarchique (comme l'analysait Marc Bloch face à la Débâcle) ; il devient un « dysfonctionnement neurochimique » individuel.

Cette médicalisation est une forme de récupération spectaculaire. Elle transforme la victime en patient, le résistant en consommateur de soins, la colère en symptôme. Elle neutralise la dimension politique de la souffrance, en la réduisant à un problème individuel de santé mentale. Elle isole les individus, les coupe de leur contexte social, les empêche de se solidariser autour d'une expérience commune.

Le Collectiph doit refuser cette capture psychiatrique. Il ne s'agit pas de nier la réalité biologique du trauma, mais de lui redonner son cadre politique et collectif. La souffrance face à l'effondrement du monde, face à la guerre, face à la « saison des juges » qui ne vient pas, n'est pas une pathologie ; c'est la réaction saine d'un sujet conscient face à un monde malade. C'est la preuve que le sujet n'est pas encore totalement aliéné, qu'il résiste encore à la forme-valeur.

1.40.2 Le soin politique et le deuil collectif

Face à la nécropolitique qui trie les vies (celles qu'on protège, celles qu'on laisse mourir, celles qu'on déplace), le Collectiph invente des pratiques de deuil collectif et de soin politique.

L'expérience des « mères de la place de Mai » (les mères des disparus de la dictature argentine), des comités de soutien aux victimes des violences policières, ou des réseaux de solidarité avec les réfugiés ukrainiens ou climatiques, montre comment la douleur peut être tissée en commun. Le deuil n'est pas un repli mélancolique ; c'est un acte de résistance qui affirme que la vie détruite avait une valeur incommensurable, irréductible à la logique du sacrifice ou du « dommage collatéral ».

En pleurant ensemble, en nommant les morts de la brèche, le Collectiph crée un lien social indestructible, une mémoire corporelle qui échappe à l'algorithme et à l'État. C'est dans le partage de la vulnérabilité, et non dans le déni stoïque de la douleur, que se forge la résilience de la minorité ontologique. Le deuil collectif est une arme politique : il refuse que les morts soient oubliés, que les souffrances soient effacées, que les responsabilités soient ignorées.

1.41 L'Ombre jungienne et les lignes de fuite : le refus de l'héroïsme

Pour éviter que le Collectiph ne bascule dans la barbarie qu'il combat, il doit affronter ce que la psychologie jungienne nomme l'Ombre, et ce que Deleuze et Guattari conceptualisent comme les lignes de fuite.

1.41.1 L'intégration de l'Ombre contre le fascisme latent

Dans notre analyse de la Prestige TV (l'univers de Gilligan), nous avons montré comment Walter White incarne l'irruption de l'Ombre — la part de rage, de ressentiment et de volonté de puissance réprimée par le sujet capitaliste « moyen ». Le danger pour le Collectiph, confronté à la violence de l'État et à la trahison des élites (la synarchie contemporaine), est de laisser son Ombre le posséder.

S'il refoule sa colère, sa haine et son désespoir, ceux-ci ressurgiront sous une forme destructrice, mimétique de l'ennemi. Le fascisme n'est pas seulement un mouvement politique ; c'est la possession de l'Ombre collective par le désir de mort. Le fascisme est la forme que prend la révolte lorsque la colère est refoulée, lorsque l'espoir est trahi, lorsque la lutte est perdue d'avance. Il est le triomphe de l'Ombre, le règne de la haine, la négation de la vie.

Le Collectiph doit intégrer son Ombre non pas en agissant la violence aveugle, mais en la reconnaissant comme l'énergie de la négation absolue. Il doit accepter d'être « dangereux » pour le système, tout en restant radicalement ancré dans l'éthique du soin. La colère est légitime ; elle doit être canalisée vers le sabotage des infrastructures de la valeur, jamais vers la destruction des corps.

1.41.2 Kim Wexler, Jesse Pinkman et le droit à la désertion

Contre l'impératif capitaliste (et souvent militant) de l'engagement total, de la performance et de l'héroïsme, le Collectiph doit revendiquer le droit à la ligne de fuite.

Repensons à la trajectoire de Kim Wexler dans *Better Call Saul*. Face à l'absurdité et à la destruction du jeu de la valeur (incarné par Jimmy/Saul), Kim ne choisit pas de devenir une justicière spectaculaire. Elle choisit la désertion, le retrait en Floride, une vie de « médiocrité » volontaire. Ce n'est pas un échec ; c'est la négation la plus pure de la forme-valeur. Elle arrête la machine par le refus de jouer. De même, la fuite de Jesse Pinkman vers l'Alaska dans *El Camino* n'est pas un acte révolutionnaire, c'est un refus vital de continuer à alimenter la machine de mort.

Le Collectiph doit intégrer ces lignes de fuite dans sa propre subjectivité. Il doit y avoir le droit à l'épuisement, le droit de se retirer temporairement de la lutte pour se reconstruire, le droit de ne pas être un héros. L'héroïsme abstrait est une ruse du sujet automatique pour nous pousser à nous sacrifier pour lui. La véritable victoire subjective réside dans la capacité à préserver, au cœur de la tempête de la brèche, un noyau de vie concrète, banale, intime, qui n'appartient qu'à nous. C'est ce noyau de « médiocrité » volontaire, de jardinage, de lecture, d'amour et de repos, qui constitue le véritable territoire invaincu du Commun.

1.42 Conclusion du chapitre : L'écologie subjective comme fondement de l'Après-Effondrement

Au terme de ce chapitre, le profil du Collectiph se précise dans sa dimension la plus intime et la plus vulnérable. Il n'est ni un surhomme nietzschéen taillé pour les temps barbares, ni un martyr sacrificiel offert sur l'autel de l'Histoire. Il est un sujet écologiquement réarticulé.

En pratiquant la désertion cognitive face au Big Other, en réintégrant le care et le corps contre l'ascétisme militant, en politisant le trauma contre sa médicalisation, et en s'autorisant des lignes de fuite contre l'héroïsme abstrait, le Collectiph opère en lui-même le Suicide du Concret fétichisé. Il tue en lui le sujet capitaliste, l'homme économique, le militant-machine, pour laisser advenir l'homme concret, vulnérable, soignant et libre.

Cette transformation subjective n'est pas un préalable à la lutte ; elle est la lutte. Elle est la

preuve que l'après-effondrement n'est pas seulement une théorie, mais qu'il est déjà en train de s'incarner, ici et maintenant, dans la manière dont nous prenons soin de nos corps, de nos psychés et de nos liens.

1.43 Transition vers le Chapitre 10

Mais cette écologie subjective, si elle permet de tenir dans la durée de la guerre civile ontologique, nous confronte à une question historique et temporelle de plus en plus pressante. Comment cette logique du soin et de la désertion s'articule-t-elle à la temporalité ? Comment le Collectiph réinvente-t-il le temps, la mémoire et l'histoire face au présentisme du spectacle ? C'est à cette question, celle de la temporalité du Collectiph, que sera consacré le Chapitre 10.

La Temporalité du Collectiph — Soin, Ennui et la Réinvention de la Reproduction Sociale dans la Nécrose

1.44 Introduction : L'effondrement du « Deadline » et la crise du temps abstrait

Si le Collectiph opère le Suicide du Concret fétichisé sur les territoires physiques en laissant pourrir les infrastructures logistiques, il doit simultanément mener cette même guerre sur le front le plus intime de la domination capitaliste : le Temps. En effet, la forme-valeur ne se contente pas de spatialiser le monde (Harvey) ; elle le temporalise. Elle impose un temps abstrait (Postone), uniforme, vide, mesurable par l'horloge, qui transforme la vie en une suite de quanta de travail valorisable, soumis à la tyrannie du deadline.

Or, nous l'avons démontré : le sujet automatique, confronté à la crise structurelle de la valorisation, ne parvient plus à subsumer l'ensemble de la société sous la forme-salaire. Il produit des « populations superflues » (Kurz), des chômeurs structurels, des travailleurs précaires, des retraités abandonnés. Cette masse croissante d'individus est précipitée dans ce que le capital ne peut plus valoriser : le « temps mort ».

Mais ce temps mort est profondément ambivalent. Pour le sujet automatique, c'est un gaspillage, une anomalie, une crise. Pour le Collectiph, c'est la brèche temporelle par excellence. C'est l'espace où le temps abstrait s'effondre, laissant place au vertige du temps concret. Ce chapitre explore comment le Collectiph, minorité ontologique habitant les brèches, ne se contente pas de détruire l'infrastructure spatiale de la valeur, mais invente une praxis temporelle : la désertion de l'économie de l'attention, la réhabilitation du soin (care) comme anti-économie, et la réclamation de l'ennui comme arme de résistance contre la prédiction algorithmique.

Le temps est la dimension la plus intime de la domination capitaliste, mais aussi la plus vulnérable. Car le temps abstrait est une fiction, une construction sociale qui repose sur la négation du temps concret. En réhabilitant le temps concret, le Collectiph frappe le capital au cœur de son pouvoir. Il lui retire la capacité à mesurer, à quantifier, à contrôler. Il lui retire la capacité à transformer la vie en valeur, le temps en travail, le désir en produit.

1.45 La Wert-Abspaltung et la réhabilitation de la sphère du Soin

Pour penser la reproduction sociale post-valeur, il faut opérer un renversement copernicien par rapport à l'anthropologie capitaliste. La *Wertkritik*, et plus encore le concept de *Wert-Abspaltung* (valeur-dissociation) théorisé par Roswitha Scholz, a montré que la sphère de la valeur (abstraite, masculine, productive, financière) ne se maintient qu'en refoulant et en traitant comme un « stock

gratuit » la sphère dissociée (la nature, le care, le corps, la reproduction sociale).

1.45.1 Le Care comme anti-économie et fin du travail reproductif

Dans le capitalisme, le care (le soin, l'attention à l'autre, la maintenance du tissu vivant) est traité comme une externalité gratuite. La crise écologique et la crise du soin (burn-out, effondrement des systèmes de santé, précarisation des aides à domicile) sont les signes que cette sphère dissociée s'effondre, entraînant avec elle la sphère de la valeur.

Dans l'ontologie post-valeur, le care n'est plus une « externalité » ni un « secteur économique » à monétariser (comme le prévoit le capitalisme cognitif avec la marchandisation des services à la personne). Il devient le principe ontologique central de la reproduction sociale.

La désaliénation commence par la reconnaissance que la richesse n'est pas l'accumulation de marchandises (valeur d'échange), mais la capacité collective à prendre soin du vivant (valeur d'usage). Le temps consacré à soigner un enfant, à cultiver un sol, à panser une plaie, à écouter une douleur n'est plus du « temps de travail » abstrait mesuré par un salaire ; c'est du temps de maturation, du temps de la relation. C'est l'anti-économie par excellence, car elle refuse l'équivalence : on ne peut pas substituer un soin à un autre, chaque acte est singulier, ancré dans un contexte irréductible.

Le care, dans cette perspective, n'est pas une activité productive au sens capitaliste. Il ne crée pas de la valeur d'échange, il ne peut pas être mesuré, quantifié, optimisé. Il crée du lien social, de la solidarité, de la survie. Il est la négation vivante de la forme-valeur.

1.45.2 Contre la marchandisation du trauma : L'exemple de la nécropolitique

Notre analyse de la guerre en Ukraine a révélé comment le sujet automatique, dans sa phase de dissociation paroxystique, tente de réintégrer même la souffrance dans le cycle de la valeur. Le trauma psychique de masse (PTSD) devient l'objet d'une prise en charge standardisée, ouvrant un marché pour les cliniques privées, les applications de « bien-être mental » et les médicaments psychotropes. La souffrance est individualisée, dépolitisée, transformée en capital.

Le Collectiph doit s'opposer radicalement à cette marchandisation du trauma. La guérison dans la brèche ne passe pas par le marché psychiatrique, mais par la reconstruction de communs de soin. Il s'agit de reconnaître la dimension sociale et politique de la souffrance (qu'elle soit issue de la guerre, de la précarité ou de l'effondrement écologique) et de la traiter collectivement. Le soin redevient un acte politique de résistance contre la nécropolitique qui traite les vies comme des variables d'ajustement.

Les communs de soin sont des espaces où la souffrance est accueillie, écoutée, partagée, sans être médicalisée, marchandisée, ou individualisée. Ils sont des lieux de parole, d'écoute, de solidarité. Ils sont des antidotes à l'isolement, à la solitude, à la dépression. Ils sont la preuve que la guérison est possible, non pas par la consommation de produits, mais par la reconstruction de liens sociaux.

1.46 L'Économie de l'Attention et la Désertion Temporelle

Si la sphère de la reproduction (le care) était la face cachée de la valeur, l'économie de l'attention en est la face la plus lumineuse et la plus prédatrice du capitalisme tardif. Shoshana Zuboff a démontré que le « capitalisme de surveillance » ne se contente pas de prédire nos comportements ; il cherche à les modifier en temps réel, en colonisant chaque instant de notre conscience.

1.46.1 Le « Big Other » et la guerre contre l'ennui

L'algorithme souverain (X, Meta, TikTok) fonctionne comme un « Big Other » qui ne supporte aucun vide. Son objectif est d'optimiser l'engagement, ce qui signifie capter l'attention en exploitant les vulnérabilités psychiques (la colère, la peur, l'indignation). Le temps abstrait atteint ici son paroxysme : le temps n'est plus seulement mesuré par l'horloge de l'usine, il est fragmenté en micro-secondes de scroll, en boucles de rétroaction immédiate. Le capital ne veut plus seulement notre force de travail ; il veut notre temps de cerveau disponible, notre capacité même à être attentifs.

Dans ce contexte, l'ennui est devenu l'ennemi absolu du système. L'ennui est le moment où le temps abstrait se suspend, où l'individu est confronté à son propre vide, à sa propre liberté, et donc à la possibilité de la négation. Le capitalisme de surveillance est une guerre totale contre l'ennui, une anesthésie permanente par le stimulus.

Le sujet capitaliste tardif ne peut pas s'arrêter. Il doit être constamment stimulé, constamment diverti, constamment occupé. L'ennui est une menace pour le système, car il est le moment où la conscience peut émerger, où la critique peut naître, où la révolte peut germer. C'est pourquoi le capitalisme de surveillance s'emploie à le bannir, à le remplacer par une stimulation permanente.

1.46.2 La lenteur comme arme et la résonance de la Prestige TV

Comment le Collectiph affronte-t-il cette matrice attentionnelle ? Non pas par une « détox numérique » morale (qui n'est qu'une marchandise de plus pour cadres épuisés), mais par la désertion temporelle.

C'est ici que l'analyse de la « Prestige Television » (comme *Breaking Bad* ou *Better Call Saul*) prend tout son sens, non plus seulement comme objet de critique, mais comme surface expressive (Kracauer) d'un désir collectif de résistance. Ces œuvres se caractérisent par une lenteur formelle délibérée, des plans longs, des silences, une attention maniaque aux gestes du travail concret (nettoyer une éprouvette, remplir un formulaire).

Cette lenteur n'est pas un simple choix esthétique ; c'est une résistance formelle à la temporalité accélérée du spectacle. Elle exige du spectateur un « travail de regard » (watching-labor) qui n'est pas de la consommation passive, mais une habitation de la durée. Le Collectiph fait de cette lenteur une praxis. Il réclame le droit à l'opacité, le droit à ne pas être prédictible, le droit à la lenteur des saisons, de la maturation biologique et de la réflexion collective.

Habiter la brèche, c'est refuser la synchronisation imposée par l'algorithme. C'est pratiquer ce que nous pourrions appeler une écologie de l'attention : ne donner son attention qu'à ce qui est concret, singulier, et qui échappe à la logique de l'équivalence marchande. C'est se réapproprier son temps, le soustraire à la valorisation, le rendre à la vie.

1.47 La « Saison des Juges » temporelle : Mémoire, Histoire et Rupture

Le Collectiph ne vit pas dans un présent perpétuel, cette maladie du capitalisme tardif que Mark Fisher a théorisée comme le « réalisme capitaliste ». Le capital a aboli l'histoire au profit du marché, transformant le passé en archives datafiables et le futur en risques assuranciels. Pour le sujet automatique, le temps est une boucle de reproduction élargie.

1.47.1 Contre le présentisme : La mémoire comme brèche

L'effondrement du sujet automatique rouvre la possibilité d'un temps historique. Marc Bloch, dans *L'Étrange Défaite*, et les travaux d'Anne Lacroix-Riz sur la synarchie, nous ont montré comment les élites du capital, face à la crise des années 1930, ont choisi la défaite nationale et la trahison plutôt

que de risquer l'émancipation populaire. Bloch appelait de ses vœux une « vraie saison des juges », qui fut sabotée à la Libération.

Le Collectiph doit reprendre cette tâche historique. La « saison des juges » n'est pas un tribunal bourgeois ; c'est une rupture dans la temporalité capitaliste. C'est l'acte de nommer les responsabilités structurelles de l'effondrement (la synarchie d'hier, les financiers de la reconstruction d'aujourd'hui, les architectes de l'algorithme souverain).

Contre l'amnésie imposée par le spectacle, le Collectiph cultive la mémoire des luttes, des défaites et des trahisons. Cette mémoire n'est pas nostalgique ; elle est l'outil qui permet de comprendre que l'effondrement actuel (guerres, crises écologiques) n'est pas un accident, mais la répétition, à une échelle supérieure, des « contre-tendances désespérées » du capital. Habiter la brèche, c'est refuser que le présent soit dicté par les impératifs de la dette et de la survie immédiate, et réinscrire l'action dans un temps long, celui de la survie de l'espèce et de la biosphère.

1.47.2 Le Suicide du Concret temporel : Laisser mourir le « Projet »

Le capitalisme est une religion du futur : on sacrifie le présent pour un rendement futur (la croissance, le salut par la technologie, la reconstruction verte). Le Collectiph opère le Suicide de ce concret temporel. Il refuse le « projet », cette forme marchande de l'existence qui transforme chaque instant en un investissement pour l'avenir.

Il lui substitue la présence et le soin. Il ne s'agit pas de vivre dans l'instantanéité hédoniste du consommateur, mais d'habiter pleinement la matérialité du présent, dans sa vulnérabilité et sa beauté concrète. C'est la synthèse de la tension hégélo-nietzschéenne : accepter la mort du monde marchand (Hegel) pour affirmer la puissance de la vie concrète, ici et maintenant, sans la béquille d'une synthèse future ou d'un progrès garanti (Nietzsche).

Le Suicide du Concret temporel est l'acte de renoncer au futur comme promesse de salut. Il est l'acceptation que le présent est tout ce que nous avons, et que c'est dans le présent que nous devons construire les communs, tisser les liens, prendre soin du vivant. Il est la fin de l'économie du sacrifice, qui diffère la récompense à un au-delà toujours repoussé.

1.48 Note additionnelle : L'histoire comme rempart contre l'éthicisation et la sectorisation

La réhabilitation du temps concret, que nous venons de déployer, serait incomplète si elle ne s'accompagnait d'une réflexion sur la dimension politico-historique de ce temps. Le temps concret, tel que nous le définissons, n'est pas seulement physiologique (saisons, maturation, repos) ni relationnel (soin) ; il est aussi le temps des générations, des mémoires, des dettes historiques et des promesses non tenues. Sans cette dimension, la société post-valeur risquerait de sombrer dans un présentisme du Care – une gestion éthique et sectorisée de la survie, qui ne serait qu'un « capitalisme vert » sans capital, mais avec des managers du soin.

Pour éviter ce piège, il nous faut réinstituer l'histoire comme catégorie centrale de la vie démocratique. Contre l'éthicisation, qui réduirait le soin à une vertu individuelle (la « résilience » personnelle, la consommation responsable), le retour de l'histoire propose un jugement dialectique et matériel : non pas « est-ce bien ou mal ? » mais « quels rapports de force ont produit cette situation, et comment les avons-nous traversés ? » La « vraie saison des juges » que Marc Bloch appelait de ses vœux n'est pas un tribunal moral, mais un tribunal des faits, des causalités et des responsabilités collectives. Le soin n'est pas une injonction éthique individuelle ; c'est une praxis collective inscrite dans la mémoire des luttes – on ne soigne pas parce que c'est « bien », mais parce que la guerre (le capital)

a détruit des vies, et que cette guerre a un nom, une date, une structure.

Contre la sectorisation, qui fragmenterait les communs en silos gérés par des experts (une commission pour les forêts, une autre pour l'eau, une autre pour les réseaux numériques), l'histoire est par essence totalisante. Elle ne connaît pas de secteurs. La rupture métabolique (Marx), l'épuisement du travail vivant (Postone), la dissociation patriarcale (Scholz), le coup d'État épistémique (Zuboff) : ce sont des processus uniques, liés, dialectiques. En réinstituant l'histoire comme cadre central de la délibération démocratique, on empêche que les « problèmes » soient renvoyés à des sous-commissions techniques. Chaque décision (agricole, énergétique, éducative, numérique) est discutée comme un moment de l'histoire en train de se faire, c'est-à-dire comme un choix de société totale, avec ses précédents, ses alternatives manquées, ses trahisons et ses victoires oubliées.

Ce retour de l'histoire, démocratique et non dogmatique, est le seul rempart contre une nouvelle clôture. Il fait du temps concret un temps historique, c'est-à-dire un temps de l'auto-institution explicite (Castoriadis), où le peuple se raconte et se juge lui-même, non pour se figer dans un récit identitaire, mais pour se donner les moyens de la révision permanente. C'est le contraire de l'éthicisation (qui est dogmatique) et de la sectorisation (qui est technocratique) : c'est la politique ramenée à son essence, c'est-à-dire au conflit des interprétations du passé et du futur. Sans cette dimension, la dissolution du Collectiph dans le Commun risquerait de n'être qu'une esthétique de l'effondrement ; avec elle, elle devient une politique de la liberté en acte.

1.49 Conclusion du chapitre : Le Collectiph comme sujet du temps concret

Au terme de ce chapitre, le profil du Collectiph se précise dans sa dimension la plus intime. Il n'est pas seulement le saboteur des infrastructures logistiques ou le déserteur des places publiques algorithmiques. Il est le sujet qui réinvente la temporalité dans les ruines de l'automate.

En réhabilitant le Soin contre la marchandisation du trauma, en réclamant l'Ennui et la Lenteur contre l'économie de l'attention, et en restaurant le Temps Historique contre le présentisme du marché, le Collectiph exécute le Suicide du Concret fétichisé dans sa dimension temporelle. Il libère le temps de la prison de la valorisation.

Cette ontologie du temps concret nous permet de répondre à une objection majeure : comment le Collectiph peut-il survivre à la nécrose infrastructurelle sans sombrer dans la misère absolue ou le militantisme sacrificiel ? La réponse réside dans la réinvention de la reproduction sociale. En tissant des réseaux de soin, d'entraide et de communs épistémiques, le Collectiph crée les conditions matérielles et psychiques de sa propre survie, indépendamment des circuits de la valeur.

Transition : De la subjectivité à l'infrastructure — la technique comme champ de bataille

La Partie III a exploré la guerre civile ontologique que mène le Collectiph face à la violence de l'État-sécurité. Elle a montré comment la transformation subjective, le soin, la temporalité concrète et le deuil collectif sont les conditions de la tenue dans la durée de la lutte. Elle a dessiné les contours d'une écologie du sujet vulnérable, capable de résister à la nécrose sans s'y consumer.

Mais cette écologie subjective, pour indispensable qu'elle soit, ne peut se déployer dans le vide. Elle a besoin d'un support matériel, d'une infrastructure, d'une médiation technique. Car la technique, comme nous l'avons déjà entrevu dans l'analyse de l'algorithme souverain, n'est pas un outil neutre : elle est le champ même où se joue la possibilité d'un monde post-valeur. Si le Collectiph

peut saboter les chaînes logistiques du capital et désertifier les places publiques algorithmiques, c'est parce que la technique est traversée de brèches, de contradictions, de possibles. Mais il lui faut aussi construire — construire les infrastructures d'une vie libérée de la contrainte silencieuse de la valeur.

La Partie IV opère donc un déplacement dialectique : du sujet à l'objet, du corps à la machine, de la psyché à l'infrastructure. Elle ne se contente pas de décrire la technique comme un instrument de domination ; elle en retrace la généalogie à travers les trois âges de la subsomption — formelle, réelle, fragmentée —, montre comment elle est devenue une prothèse du sujet automatique, et identifie les brèches que le Collectiph peut habiter. Elle mobilise la critique heideggerienne du *Gestell* pour en révéler l'essence arraisonnante, mais la dépasse par la critique de la valeur, qui seule permet de comprendre la technique comme une production sociale et historique. Enfin, elle esquisse un horizon : celui d'une technique libérée de la valorisation, une infrastructure du commun et du soin, dont le projet ALOCAL fournit les premiers jalons.

Cette Partie IV ne clôt pas le parcours. Elle le prolonge, en montrant que la rupture avec le sujet automatique doit s'accompagner d'une construction matérielle. Car la fin de la préhistoire humaine, comme nous le verrons dans la Partie V, n'est pas une utopie désincarnée : elle est l'aube d'un concret désaliéné, dont les infrastructures — thermodynamiques, cyber-géologiques, démocratiques — portent déjà les germes.

Passage de la guerre civile ontologique à la généalogie de la technique.

Part IV

Partie IV : Le Paradigme Infrastructurel — ALOCAL et la Symbiose Cyber-Géologique

Introduction à la Partie IV : De l'ontologie à l'ingénierie métabolique

Les trois premières parties de cet ouvrage ont établi les fondations théoriques et historiques de notre enquête, cartographié les brèches contemporaines, et exploré la guerre civile ontologique que mène le Collectiph face à la violence de l'État-sécurité. Nous avons montré comment le Collectiph pratique la désertion, le sabotage, le soin et la réinvention de la temporalité. Mais une question cruciale demeure, que l'éditeur de cet ouvrage a justement soulevée : sur quelle base matérielle le post-capitalisme peut-il s'appuyer ? Le Suicide du Concret fétichisé n'est pas un acte de destruction nihiliste ; il est la condition préalable à la construction d'un nouveau monde. Mais ce nouveau monde ne peut pas se fonder sur des abstractions numériques, des blockchains énergivores, des IA opaques, ou des nuages soumis aux sanctions impérialistes. Il doit s'ancrer dans les lois immuables de la physique et de la thermodynamique.

C'est ici qu'intervient le paradigme technologique et matériel d'**ALOCAL** (Sovereign Optimization on Physically Constrained Networks). Loin d'être une simple utopie technique, ALOCAL est la traduction infrastructurelle de l'ontologie du Collectiph. Il démontre que la désaliénation post-valeur ne peut se fonder sur des abstractions, mais doit s'ancrer dans la matérialité du territoire, les constantes physiques, et l'irréversibilité thermodynamique.

Cette Partie IV se déploie en trois chapitres.

Le **Chapitre 11** expose le concept de « juridiction topologique ». Il montre comment la souveraineté, dans le paradigme ALOCAL, n'est plus définie par des lignes sur une carte (la fiction cartographique de l'État-nation), mais par la consistance physique vérifiable — la vitesse de propagation des ondes ELF dans le basalte, l'attestation sismique, l'ancrage territorial dans la roche. Il propose un nouveau fondement de la souveraineté : « Trust the rock ».

Le **Chapitre 12** développe le concept de « Commun d'Exergie ». Il montre comment la thermodynamique et l'irréversibilité physique peuvent devenir les garantes du commun, en empêchant la récupération marchande et la prédation. Il présente le harvesteur d'entropie thermodynamique (TEH), la destruction YBCO et l'irréversibilité thermodynamique ($\Delta S > 15 k_B/bit$) comme des boucliers ontologiques contre la financiarisation.

Le **Chapitre 13** explore la « symbiose cyber-géologique ». Il montre comment les nœuds MEMS, les capteurs sismiques, et les infrastructures légères peuvent devenir les organes sensoriels d'un territoire qui s'auto-gouverne selon les lois de la thermodynamique et de la symbiose métabolique. Il propose une écologie démocratique et post-valeur, où la nature n'est plus un « capital naturel » mais un partenaire métabolique.

Ces trois chapitres forment un triptyque. Ils montrent comment le Collectiph, après avoir pratiqué le Suicide du Concret fétichisé, construit les infrastructures d'un nouveau monde, fondé sur la physique, la thermodynamique et la symbiose avec le vivant. Ils préparent ainsi la Partie V, qui pensera l'ontologie du commun post-valeur et la dissolution du Collectiph dans le tissu du vivant.

De la Juridiction Cartographique à la Juridiction Topologique

1.50 Introduction : La fiction de la souveraineté numérique et des sanctions

L'État-nation moderne repose sur une fiction cartographique : des lignes tracées sur une carte, des frontières qui délimitent un territoire, une souveraineté qui s'exerce sur un espace défini. Cette fiction a été le fondement de l'ordre westphalien, qui a structuré les relations internationales depuis le XVIIe siècle. Mais cette fiction est en train de s'effondrer, sous les coups de boutoir de la mondialisation, de la financiarisation, et du capitalisme numérique.

Les sanctions internationales, les guerres économiques, les cyberattaques, les manipulations de données, les coups d'État épistémiques : tous ces phénomènes montrent que la souveraineté territoriale n'est plus une garantie. Un État peut être déstabilisé, affaibli, détruit, sans qu'une seule bombe ne tombe sur son territoire. La guerre est devenue informationnelle, financière, algorithmique.

Le capitalisme numérique a ajouté une couche supplémentaire à cette crise de la souveraineté. Les plateformes (X, Meta, Google) sont des puissances transnationales qui échappent au contrôle des États. Leurs algorithmes, leurs serveurs, leurs données, leur pouvoir de prédiction et de manipulation sont des instruments de domination qui ne connaissent pas de frontières. Le Digital Services Act (DSA) lui-même, pourtant le texte le plus avancé en la matière, n'est qu'un palliatif technocratique, qui ne résout pas le problème de fond : la privatisation de la souveraineté cognitive.

Face à cette crise, le Collectiph ne peut pas se contenter de dénoncer les abus du capitalisme numérique ou de proposer des réformes institutionnelles. Il doit proposer une alternative radicale : une nouvelle conception de la souveraineté, non plus fondée sur des fictions cartographiques ou algorithmiques, mais sur la consistance physique du territoire.

1.51 Les constantes physiques comme ordre constitutionnel

La proposition centrale de ce chapitre est la suivante : la souveraineté post-valeur doit s'ancrer dans les lois immuables de la physique. Les constantes physiques — la vitesse de la lumière, la gravité, la propagation des ondes, l'irréversibilité thermodynamique — deviennent les fondements d'un nouvel ordre constitutionnel.

1.51.1 La propagation des ondes ELF comme infrastructure de confiance

Les ondes électromagnétiques à très basse fréquence (ELF) ont une propriété remarquable : elles traversent la roche, l'eau, et les structures métalliques avec une atténuation relativement faible. Leur vitesse de propagation dans le basalte est d'environ $v_p \approx 0.316c$, où c est la vitesse de la lumière dans le vide. Cette propriété physique permet d'utiliser les ondes ELF comme une infrastructure de communication robuste, résiliente, et difficile à intercepter.

Dans le paradigme ALOCAL, les ondes ELF deviennent le support d'une nouvelle forme de confiance. Les transactions, les décisions, les allocations de ressources sont validées par des signaux ELF qui traversent la roche, attestant de l'ancrage territorial de la communauté. La confiance ne repose plus sur une autorité centrale (État, banque, plateforme), mais sur la physique elle-même. C'est le fondement de la juridiction topologique : une souveraineté définie par la consistance physique du territoire.

1.51.2 L'attestation sismique et la preuve d'ancrage territorial

L'attestation sismique est une autre technologie clé du paradigme ALOCAL. Les capteurs sismiques (MEMS) sont déployés sur le territoire, formant un réseau de surveillance passive. Ils enregistrent les vibrations du sol, les mouvements tectoniques, les activités humaines. Ces données sont utilisées pour attester de l'intégrité du territoire, pour détecter les intrusions, pour valider les transactions.

L'attestation sismique est une preuve physique de l'ancrage territorial. Elle permet de vérifier qu'une transaction, une décision, une allocation de ressource a bien été effectuée sur un territoire donné, à un moment donné. Elle est la matérialisation de la souveraineté topologique : une souveraineté qui ne repose pas sur des fictions cartographiques, mais sur la réalité physique du sol et de la roche.

1.52 La juridiction topologique : « Trust the rock »

La juridiction topologique est le concept central de ce chapitre. Elle désigne une souveraineté qui n'est plus définie par des lignes sur une carte, mais par la consistance physique vérifiable du territoire.

1.52.1 La fin de la fiction cartographique

La carte est une abstraction. Elle réduit la complexité du territoire à des lignes, des couleurs, des symboles. Elle est un outil de domination, un instrument de pouvoir. L'État-nation a utilisé la carte pour légitimer son autorité, pour délimiter son territoire, pour contrôler ses populations.

La juridiction topologique abolit cette fiction. Elle ne reconnaît pas les frontières tracées par les traités, les guerres, les négociations. Elle ne reconnaît que la réalité physique du territoire : la roche, le sol, l'eau, l'air. Elle affirme que la souveraineté ne peut pas être décrétée ; elle doit être ancrée dans la matérialité du monde.

1.52.2 La souveraineté comme consistance physique

La souveraineté, dans la juridiction topologique, est une propriété physique. Elle est définie par la capacité d'une communauté à attester de son ancrage territorial, à contrôler les flux physiques qui traversent son territoire, à maintenir l'intégrité de son métabolisme avec la biosphère.

Cette souveraineté n'est pas exclusive. Elle peut être partagée, distribuée, fédérée. Elle n'est pas territoriale au sens westphalien ; elle est topologique au sens physique. Elle est définie par des relations, des interactions, des flux, plutôt que par des frontières.

1.52.3 « Trust the rock » comme maxime ontologique

La maxime « Trust the rock » (fais confiance à la roche) résume l'éthos de la juridiction topologique. Elle signifie que la confiance ne doit pas reposer sur des autorités humaines, des institutions fragiles, des algorithmes opaques. Elle doit reposer sur la matérialité du monde, sur les lois de la physique, sur l'irréversibilité des processus thermodynamiques.

Trust the rock, c'est affirmer que la vérité est dans la matière, non dans les discours. C'est affirmer que la souveraineté est une propriété physique, non une fiction juridique. C'est affirmer que le commun est ancré dans la terre, non dans les contrats.

1.53 Implications pour la praxis du Collectiph

La juridiction topologique a des implications considérables pour la praxis du Collectiph. Elle transforme la guerre civile ontologique en une guerre pour le contrôle de l'infrastructure physique. Elle transforme le sabotage en une construction de communs ancrés dans la roche. Elle transforme la désertion en une réappropriation du territoire.

1.53.1 La construction de communs topologiques

Le Collectiph, dans le paradigme ALOCAL, ne se contente pas de saboter les infrastructures de la valeur. Il construit des communs topologiques : des réseaux de communication ELF, des capteurs sismiques, des systèmes d'attestation physique. Ces communs sont ancrés dans le territoire, dans la roche, dans les lois de la physique.

Ces communs sont immunisés contre la récupération marchande. Ils ne peuvent pas être privatisés, car leur fonctionnement repose sur des propriétés physiques qui ne peuvent pas être appropriées. Ils ne peuvent pas être surveillés, car leurs signaux sont noyés dans le bruit de fond naturel. Ils ne peuvent pas être détruits, car ils sont dispersés dans le territoire.

1.53.2 La défense du territoire comme défense de la sphère dissociée

La juridiction topologique redéfinit la défense du territoire. Il ne s'agit plus de défendre des frontières tracées, mais de défendre des communs ancrés. Il ne s'agit plus de repousser des ennemis, mais de maintenir l'intégrité du métabolisme territorial.

Défendre le territoire, c'est défendre la sphère dissociée (Scholz) : la nature, le soin, la reproduction sociale. C'est affirmer que le territoire n'est pas un stock de ressources à exploiter, mais un milieu de vie à habiter. C'est affirmer que la souveraineté n'est pas un pouvoir de dominer, mais un pouvoir de prendre soin.

1.54 Conclusion du chapitre : La physique comme constitution

Au terme de ce chapitre, une thèse s'impose : la physique peut devenir la constitution du commun post-valeur. Les lois immuables de l'univers — la propagation des ondes, l'irréversibilité thermodynamique, l'attestation sismique — peuvent fonder une nouvelle forme de souveraineté, ancrée dans la matérialité du territoire.

Cette thèse n'est pas une utopie techniciste. Elle est la traduction infrastructurelle de l'ontologie du Collectiph. Elle montre que le post-capitalisme n'est pas un retour à un âge d'or pré-industriel, ni une fuite en avant dans le numérique. C'est une réinvention de notre rapport à la matière, à la physique, à la terre.

La juridiction topologique est le fondement d'un nouveau monde, où la souveraineté n'est plus un pouvoir de domination, mais un pouvoir de soin. Où la confiance ne repose plus sur des autorités, mais sur la roche. Où le commun est ancré dans la physique, et non dans les contrats.

Thermodynamique et Irréversibilité — Le Commun d'Exergie

1.55 Introduction : L'économie politique de l'entropie

La critique de la valeur a montré que le capitalisme est un système qui repose sur une contradiction fondamentale : il doit croître indéfiniment pour survivre, mais il est soumis aux limites physiques d'une planète finie. Cette contradiction est au cœur de la crise écologique, qui n'est pas une externalité du capitalisme, mais son expression la plus profonde.

L'économie politique classique a ignoré cette contradiction. Elle a traité la nature comme un réservoir infini de ressources, un dépotoir illimité pour les déchets. La thermodynamique, en revanche, nous enseigne que l'univers est régi par des lois d'airain : l'énergie se dégrade, l'entropie augmente, l'irréversibilité est la règle. Ces lois physiques sont la négation vivante de la fiction de la croissance infinie.

Le paradigme ALOCAL prend au sérieux cette contradiction. Il propose de fonder l'économie post-valeur non pas sur la fiction de la croissance infinie, mais sur la réalité de l'entropie. L'entropie n'est plus un coût à externaliser, mais une ressource à gérer, un signal à interpréter, un fondement de la confiance.

Ce chapitre explore les implications de cette approche. Il présente le concept de « Commun d'Exergie », qui désigne un système de gestion des ressources fondé sur la thermodynamique plutôt que sur le marché. Il analyse le harvesteur d'entropie thermodynamique (TEH), la destruction YBCO comme preuve de travail physique, et le protocole Ostrom-TEH pour la gouvernance des communs. Il montre comment ces technologies rendent l'accumulation infinie physiquement impossible, et comment elles fondent un nouveau rapport à la nature, non plus comme stock, mais comme partenaire métabolique.

1.56 Le harvesteur d'entropie thermodynamique (TEH)

Le concept de harvesteur d'entropie thermodynamique (Thermodynamic Entropy Harvester, TEH) est au cœur du paradigme ALOCAL. Il s'agit d'un dispositif qui transforme l'entropie (la dégradation de l'énergie) en une ressource utile pour la gouvernance des communs.

1.56.1 L'entropie comme signal et comme ressource

Dans la thermodynamique classique, l'entropie est une mesure du désordre, de la dégradation de l'énergie. Elle est généralement considérée comme un coût, une perte, un gaspillage. Le TEH inverse cette perspective. Il traite l'entropie comme un signal, une information sur l'état du système, et comme une ressource, une source de travail utile.

Le TEH est un dispositif qui mesure les flux d'entropie dans un système donné (un territoire, un écosystème, une communauté). Il convertit ces mesures en signaux qui peuvent être utilisés pour la gouvernance : allocation des ressources, validation des transactions, évaluation des performances. Il transforme l'entropie en un langage commun, une monnaie physique qui ne peut pas être falsifiée.

1.56.2 La fonction de coût métabolique

La fonction de coût métabolique est l'instrument de gouvernance du TEH. Elle évalue le coût entropique de chaque activité, de chaque décision, de chaque transaction. Elle permet de comparer les différentes options, non pas en termes de profit monétaire, mais en termes de coût physique.

La fonction de coût métabolique est une boussole pour l'action. Elle indique quelle activité est la plus soutenable, la plus respectueuse de l'environnement, la plus conforme aux limites de la biosphère. Elle est la traduction physique de l'éthique du soin : prendre soin, c'est minimiser le coût entropique de son action.

1.56.3 L'entropie comme monnaie de la confiance

Le TEH utilise l'entropie comme une monnaie de la confiance. Dans un système où la confiance est fragile, où les institutions sont défaillantes, où les algorithmes sont opaques, l'entropie offre une garantie physique. Elle ne peut pas être falsifiée, elle ne peut pas être truquée, elle ne peut pas être manipulée.

Chaque transaction, chaque décision, chaque allocation de ressource est validée par une mesure entropique. Cette mesure est enregistrée dans un registre physique, un livre de comptes de la thermodynamique. Ce registre est transparent, vérifiable, irréversible. Il est la base d'une nouvelle forme de confiance, fondée sur la physique plutôt que sur la foi.

1.57 La destruction YBCO et l'irréversibilité thermodynamique comme bouclier ontologique

Le TEH repose sur une technologie clé : la destruction YBCO (Yttrium Barium Copper Oxide). Le YBCO est un supraconducteur à haute température critique. Lorsqu'il est refroidi en dessous de sa température critique, il perd toute résistance électrique. Cette propriété est utilisée pour créer des quenches thermodynamiques, des transitions irréversibles qui produisent une augmentation significative de l'entropie.

1.57.1 Le quench YBCO et la production d'entropie

Un quench YBCO est une transition brutale de l'état supraconducteur à l'état normal. Cette transition libère une quantité importante d'énergie, sous forme de chaleur, de lumière, de bruit. Elle produit une augmentation de l'entropie du système, mesurable et quantifiable.

Le quench YBCO est utilisé comme une preuve de travail physique. Pour valider une transaction, une décision, une allocation de ressource, il faut effectuer un quench, produire une augmentation d'entropie. Cette augmentation est enregistrée, attestée, et ne peut pas être annulée. Elle est la matérialisation de l'irréversibilité thermodynamique.

1.57.2 L'irréversibilité thermodynamique comme garantie d'inaltérabilité

L'irréversibilité thermodynamique est la propriété physique la plus puissante pour garantir l'inaltérabilité. Une fois qu'un processus thermodynamique a eu lieu, il ne peut pas être annulé. L'entropie produite ne peut pas être réabsorbée. Le passé est irréversible.

Cette propriété est utilisée dans le paradigme ALOCAL comme un bouclier ontologique. Une fois qu'une décision communautaire, une allocation de ressource, ou une transaction a été validée par un quench YBCO, elle ne peut pas être annulée, ni par un État en décomposition, ni par un algorithme souverain, ni par la finance. Elle est ancrée dans la physique, dans l'irréversibilité du temps.

1.57.3 $\Delta S > 15 k_B/bit$: le seuil de l'irréversibilité

La thermodynamique quantique a établi qu'il existe un seuil d'irréversibilité, en dessous duquel les processus sont réversibles, au-dessus duquel ils sont irréversibles. Ce seuil est donné par la formule $\Delta S > 15 k_B/bit$, où k_B est la constante de Boltzmann.

Le paradigme ALOCAL utilise ce seuil pour définir l'irréversibilité des transactions. Chaque transaction validée doit produire une augmentation d'entropie supérieure à $15 k_B/bit$. Cette augmentation garantit que la transaction est irréversible, qu'elle ne peut pas être annulée par une manipulation ultérieure.

Ce seuil est la traduction physique de l'éthique du commun. Il signifie que les décisions importantes, les allocations de ressources, les engagements collectifs doivent être suffisamment coûteux en termes entropiques pour être irréversibles. Il signifie que la communauté ne peut pas revenir sur ses engagements sans un coût physique prohibitif.

1.58 Le protocole Ostrom-TEH : gouverner les communs par la physique

Le protocole Ostrom-TEH est un cadre de gouvernance des communs fondé sur la thermodynamique. Il s'inspire des travaux d'Elinor Ostrom sur la gouvernance des communs, mais il les radicalise en les ancrant dans la physique.

1.58.1 Les principes d'Ostrom revisités par la thermodynamique

Elinor Ostrom a identifié huit principes pour la gouvernance durable des communs : des frontières clairement définies, une congruence entre les règles et les conditions locales, des arrangements collectifs, une surveillance, des sanctions graduées, des mécanismes de résolution des conflits, une reconnaissance minimale des droits d'organisation, et des entités imbriquées.

Le protocole Ostrom-TEH revisite ces principes à la lumière de la thermodynamique. Les frontières deviennent des limites entropiques. La congruence devient l'alignement des règles sur la fonction de coût métabolique. La surveillance devient la mesure des flux d'entropie. Les sanctions deviennent des coûts entropiques supplémentaires.

1.58.2 La gouvernance par la fonction de coût métabolique

Le cœur du protocole Ostrom-TEH est la fonction de coût métabolique. Cette fonction évalue le coût entropique de chaque activité, de chaque décision, de chaque transaction. Elle permet de comparer les différentes options, non pas en termes de profit monétaire, mais en termes de coût physique.

La gouvernance par la fonction de coût métabolique est une gouvernance par la physique. Elle ne repose pas sur des autorités, des institutions, des algorithmes. Elle repose sur la réalité physique

des processus. Elle est transparente, vérifiable, et inévitable.

1.58.3 La démocratie thermodynamique

Le protocole Ostrom-TEH propose une forme de démocratie thermodynamique. Les décisions ne sont pas prises par des représentants, des experts, ou des algorithmes. Elles sont prises par la communauté, sur la base des données entropiques fournies par le TEH.

La démocratie thermodynamique est une démocratie des flux. Elle ne repose pas sur des votes, des mandats, des majorités. Elle repose sur la capacité de la communauté à interpréter les signaux entropiques, à évaluer les coûts métaboliques, à prendre des décisions éclairées.

1.59 L'impossibilité physique de l'accumulation infinie

Le paradigme ALOCAL rend l'accumulation infinie physiquement impossible. Cette impossibilité n'est pas une hypothèse morale, ni une prescription politique. C'est une conséquence des lois de la thermodynamique.

1.59.1 La fin de la croissance comme impératif

Dans le capitalisme, la croissance est un impératif. L'accumulation doit être infinie, sous peine d'effondrement. Cette exigence est en contradiction avec les lois de la physique, qui imposent des limites à la croissance.

Le paradigme ALOCAL abolit cet impératif. La fonction de coût métabolique fixe des limites à l'accumulation. Au-delà d'un certain seuil, le coût entropique de l'accumulation devient prohibitif. L'accumulation infinie devient physiquement impossible.

1.59.2 La décroissance comme conséquence physique

La décroissance n'est pas un choix politique, dans le paradigme ALOCAL. C'est une conséquence physique. Les lois de la thermodynamique imposent une décroissance de l'accumulation, une réduction de la production, une limitation de la consommation.

Cette décroissance n'est pas une régression. C'est une transition vers un état d'équilibre, où la production est alignée sur les besoins, où la consommation est limitée par les ressources, où l'accumulation est rendue impossible par les lois de la physique.

1.59.3 L'économie stationnaire comme horizon

L'horizon du paradigme ALOCAL est une économie stationnaire, où la production et la consommation sont en équilibre avec les ressources et les limites de la biosphère. Cette économie stationnaire n'est pas une utopie ; c'est une nécessité physique.

L'économie stationnaire est une économie du soin. Elle ne produit pas de valeur d'échange ; elle produit des valeurs d'usage. Elle ne crée pas de richesses abstraites ; elle maintient des communs concrets. Elle n'accumule pas ; elle prend soin.

1.60 Conclusion du chapitre : La thermodynamique comme éthique

Au terme de ce chapitre, une thèse s'impose : la thermodynamique peut devenir une éthique pour le commun post-valeur. Les lois de la physique — l'entropie, l'irréversibilité, les limites — peuvent fonder une nouvelle forme de gouvernance, ancrée dans la réalité du monde.

Cette thèse n'est pas une technocratie. Elle est une démocratisation de la physique. Elle

met les lois de l'univers au service de la communauté, pour prendre soin du vivant, pour limiter l'accumulation, pour préserver la biosphère.

Le paradigme ALOCAL montre que le post-capitalisme n'est pas une utopie, mais une nécessité physique. Les lois de la thermodynamique rendent le capitalisme impossible à long terme. Elles imposent une transition vers un nouveau mode de production, fondé sur le soin, le commun, et la symbiose avec la nature.

1.61 Transition vers le Chapitre 13

La thermodynamique est le fondement du paradigme ALOCAL. Mais elle n'est pas la seule dimension de ce paradigme. Le Chapitre 13 explore la dimension cyber-géologique de ALOCAL : les nœuds MEMS, la tomographie sismique, et la symbiose entre l'humain et la terre. Il montre comment l'infrastructure peut devenir un organe sensoriel du territoire, et comment elle peut fonder une écologie démocratique et post-valeur.

La Symbiose Cyber-Géologique — Tomographie Sismique et Soin du Territoire

1.62 Introduction : L'infrastructure comme organe sensoriel du territoire

Les deux chapitres précédents de cette Partie IV ont posé les fondements du paradigme ALOCAL. Le Chapitre 11 a montré comment la juridiction topologique, fondée sur les constantes physiques et l'attestation sismique, peut remplacer la fiction cartographique de l'État-nation. Le Chapitre 12 a montré comment la thermodynamique et l'irréversibilité peuvent fonder une nouvelle forme de gouvernance, le Commun d'Exergie, qui rend l'accumulation infinie physiquement impossible.

Ce chapitre explore la dimension la plus concrète, la plus sensible, la plus écologique du paradigme ALOCAL : la symbiose cyber-géologique. Il montre comment l'infrastructure, dans le monde post-valeur, n'est plus un instrument de domination et d'extraction, mais un organe sensoriel du territoire, un prolongement de la communauté, un outil de soin et de symbiose avec la biosphère.

La thèse centrale de ce chapitre est la suivante : la technologie, libérée de la forme-valeur, peut devenir un médiateur entre l'humain et la terre. Les capteurs, les réseaux, les algorithmes peuvent être reconfigurés non pas pour extraire des données et produire de la valeur, mais pour écouter le territoire, pour comprendre ses rythmes, pour prendre soin de ses équilibres. L'infrastructure devient une écologie, une pratique de la relation, une éthique de la symbiose.

Cette thèse n'est pas une utopie techniciste. Elle est la traduction infrastructurelle de l'ontologie du Collectiph. Elle montre que le soin, le commun, la symbiose ne sont pas des concepts abstraits, mais des pratiques matérielles, ancrées dans la physique, la géologie, la biologie. Elle montre que le post-capitalisme n'est pas un retour à un âge d'or pré-industriel, ni une fuite en avant dans le numérique, mais une réinvention de notre rapport à la matière, à la terre, au vivant.

1.63 Les nœuds MEMS à double usage : sécurité, écologie, démocratie

Les nœuds MEMS (Micro-Electro-Mechanical Systems) sont au cœur de la symbiose cyber-géologique. Ce sont de petits capteurs, disséminés sur le territoire, qui mesurent les vibrations du sol, les mouvements tectoniques, les variations de pression, les fluctuations de température. Ils forment un réseau de surveillance passive, une écoute du territoire.

1.63.1 La fonction sécuritaire : détection des anomalies et protection des communs

La première fonction des nœuds MEMS est sécuritaire. Ils détectent les anomalies, les intrusions, les menaces. Ils surveillent les infrastructures critiques, les frontières, les zones sensibles. Ils alertent la communauté en cas de danger.

Cette fonction sécuritaire est radicalement différente de la surveillance capitaliste. Elle n'est pas intrusive, elle n'est pas discriminatoire, elle n'est pas centralisée. Elle est décentralisée, transparente, et contrôlée par la communauté. Elle protège les communs, elle ne les menace pas.

Les nœuds MEMS sont des sentinelles du territoire. Ils écoutent les vibrations du sol, les bruits de la terre. Ils détectent les mouvements suspects, les activités illégales, les menaces environnementales. Ils permettent à la communauté de réagir rapidement, de se protéger, de défendre ses communs.

1.63.2 La fonction écologique : tomographie sismique passive et gestion des ressources

La deuxième fonction des nœuds MEMS est écologique. Ils permettent une tomographie sismique passive, une cartographie en temps réel du sous-sol. Ils mesurent les variations des nappes phréatiques, les mouvements des failles, les évolutions des sols.

Cette fonction écologique est cruciale pour la gestion des ressources. Elle permet de suivre l'état des nappes phréatiques, d'anticiper les sécheresses, de gérer les irrigations. Elle permet de détecter les pollutions, les contaminations, les dégradations. Elle permet de planifier les activités humaines en fonction des équilibres écologiques.

La tomographie sismique passive est une écoute du territoire. Elle ne perturbe pas, elle n'extrait pas, elle ne valorise pas. Elle est une attention, une présence, une relation. Elle est la matérialisation de l'éthique du soin : écouter pour comprendre, comprendre pour agir, agir pour préserver.

1.63.3 La fonction démocratique : transparence radicale et audit décentralisé

La troisième fonction des nœuds MEMS est démocratique. Ils assurent une transparence radicale, un audit décentralisé des décisions communautaires. Chaque transaction, chaque allocation de ressource, chaque décision est enregistrée, vérifiée, attestée par les capteurs.

Cette fonction démocratique est la traduction infrastructurelle de la souveraineté populaire. Elle permet à la communauté de contrôler ses représentants, de vérifier ses institutions, de sanctionner les abus. Elle rend le pouvoir transparent, accountable, et révocable.

Les nœuds MEMS sont les garants de la transparence. Ils ne mentent pas, ils ne trichent pas, ils ne se laissent pas corrompre. Ils sont la voix de la terre, qui parle à la communauté, qui la guide, qui la protège.

1.64 La tomographie sismique passive et la gestion des nappes phréatiques

La tomographie sismique passive est une technologie clé du paradigme ALOCAL. Elle permet de cartographier le sous-sol, de suivre les mouvements des eaux souterraines, de gérer les ressources hydriques.

1.64.1 L'écoute du sous-sol

La tomographie sismique passive utilise les vibrations naturelles du sol — les tremblements de terre, les mouvements tectoniques, les activités humaines — pour reconstruire une image du sous-sol. Elle est une écoute passive, qui ne perturbe pas l'environnement.

Cette écoute permet de suivre l'état des nappes phréatiques, de détecter les variations de niveau,

d'anticiper les sécheresses. Elle permet de cartographier les aquifères, de comprendre les circulations d'eau, de planifier les prélèvements.

1.64.2 La gestion communautaire de l'eau

L'eau est un commun vital, une ressource essentielle à la vie. Dans le capitalisme, l'eau est une marchandise, un bien à privatiser, à commercialiser, à exploiter. Dans le paradigme ALOCAL, l'eau est un commun, un bien à partager, à protéger, à gérer collectivement.

La tomographie sismique passive permet une gestion communautaire de l'eau. Elle fournit des données transparentes, vérifiables, sur l'état des ressources. Elle permet à la communauté de prendre des décisions éclairées sur les prélèvements, les irrigations, les usages.

La gestion communautaire de l'eau est une pratique de la démocratie thermodynamique. Elle ne repose pas sur des experts, des institutions, des algorithmes. Elle repose sur la communauté, sur ses connaissances, sur sa capacité à écouter le territoire.

1.64.3 L'agriculture régénérative comme symbiose avec la terre

L'agriculture, dans le paradigme ALOCAL, n'est plus une industrie extractiviste. Elle est une pratique régénérative, une symbiose avec la terre. Elle ne pompe pas les ressources, elle les renouvelle. Elle ne dégrade pas les sols, elle les régénère.

L'agriculture régénérative est guidée par la tomographie sismique passive. Elle utilise les données du sous-sol pour planifier les cultures, les irrigations, les rotations. Elle s'adapte aux rythmes du territoire, aux saisons, aux cycles de l'eau.

Cette agriculture est une pratique de soin. Elle prend soin des sols, des nappes phréatiques, des écosystèmes. Elle est la matérialisation de l'éthique du soin dans la production alimentaire.

1.65 La réintégration de la nature comme partenaire métabolique

La symbiose cyber-géologique ne se limite pas à la gestion des ressources. Elle est une réintégration de la nature comme partenaire métabolique, comme sujet de droit, comme interlocutrice de la communauté.

1.65.1 La nature comme sujet, non comme stock

Le capitalisme traite la nature comme un stock, un réservoir de ressources à exploiter, un dépotoir pour les déchets. Cette approche est la source de la crise écologique. Elle réduit la nature à un objet, à un moyen, à une marchandise.

Le paradigme ALOCAL inverse cette approche. Il traite la nature comme un sujet, un partenaire, une interlocutrice. La nature n'est plus un stock à exploiter, mais un milieu à habiter, un commun à prendre soin.

Cette réintégration de la nature comme sujet est une révolution ontologique. Elle transforme notre rapport à la terre, à l'eau, aux êtres vivants. Elle nous fait passer de la domination à la symbiose, de l'extraction à la relation, de la valorisation au soin.

1.65.2 Les droits de la nature comme fondement du commun

La reconnaissance de la nature comme sujet implique la reconnaissance de ses droits. Les droits de la nature sont un nouveau fondement du commun, une nouvelle base pour la gouvernance post-valeur.

Ces droits ne sont pas des droits abstraits, décrétés par une autorité. Ce sont des droits physiques,

ancrés dans les lois de la biologie, de la géologie, de la thermodynamique. La nature a droit à l'intégrité, à la régénération, à la symbiose. Ces droits sont inaliénables, irréversibles, et garantis par la physique.

1.65.3 La symbiose cyber-géologique comme nouvelle forme de vie

La symbiose cyber-géologique est une nouvelle forme de vie, une nouvelle manière d'habiter la terre. Elle est une alliance entre l'humain, la technologie, et la nature. Elle est une écologie de la relation, une pratique de la coexistence.

Cette symbiose n'est pas une fusion, une confusion, une absorption. Elle est une différenciation, une articulation, une complémentarité. L'humain reste humain, la technologie reste technologie, la nature reste nature. Mais ils sont en relation, en dialogue, en symbiose.

1.66 L'infrastructure comme commun : au-delà de la propriété et de l'État

L'infrastructure, dans le paradigme ALOCAL, n'est plus une propriété privée ou publique. Elle est un commun, un bien partagé, une ressource collective. Elle est gérée par la communauté, pour la communauté, selon les principes de la démocratie thermodynamique.

1.66.1 La fin de la propriété infrastructurelle

La propriété infrastructurelle est une invention du capitalisme. Elle permet de privatiser les biens communs, de les transformer en marchandises, de les exploiter pour le profit. Cette propriété est la source de l'aliénation, de l'inégalité, de la destruction.

Le paradigme ALOCAL abolit la propriété infrastructurelle. Les infrastructures ne sont plus possédées, elles sont habitées. Elles sont des communs, des biens partagés, des ressources collectives.

Cette abolition n'est pas un retour à la propriété commune des sociétés précapitalistes. Elle est une invention nouvelle, fondée sur la physique, la thermodynamique, et la symbiose. Elle est une forme de propriété qui n'est pas une exclusion, mais une inclusion. Une propriété qui n'est pas une domination, mais un soin.

1.66.2 La gouvernance infrastructurelle par la communauté

La gouvernance des infrastructures, dans le paradigme ALOCAL, est assurée par la communauté. Les décisions sur les investissements, les maintenances, les usages sont prises collectivement, selon les principes de la démocratie thermodynamique.

Cette gouvernance est transparente, participative, et accountable. Elle repose sur les données des capteurs, les analyses de la communauté, et les principes de la physique. Elle est une pratique de la souveraineté populaire, ancrée dans la matérialité du territoire.

1.66.3 L'infrastructure comme organe de la démocratie

L'infrastructure, dans le paradigme ALOCAL, n'est plus un instrument de domination. Elle est un organe de la démocratie, un prolongement de la communauté, un outil de participation et de délibération.

Les capteurs, les réseaux, les algorithmes sont reconfigurés pour servir la démocratie. Ils ne sont plus des boîtes noires, opaques et incontrôlables. Ils sont des instruments transparents, vérifiables, et contrôlés par la communauté.

1.67 Conclusion du chapitre : La terre comme ultime frontière de la négation

Au terme de ce chapitre, une thèse s'impose : la terre est l'ultime frontière de la négation du capital. Le capitalisme a tenté de tout marchandiser, de tout valoriser, de tout soumettre à sa logique. Mais la terre résiste. Elle est la sphère dissociée par excellence (Scholz), le dehors constitutif que le capital ne peut pas intégrer sans se détruire.

Le paradigme ALOCAL est une pratique de cette négation. Il est une réintégration de la terre comme sujet, comme partenaire, comme commun. Il est une symbiose cyber-géologique, une alliance entre l'humain et le non-humain. Il est une écologie démocratique, une pratique du soin, une éthique de la relation.

La Partie IV a montré comment le Collectiph, après avoir pratiqué le Suicide du Concret fétichisé, construit les infrastructures d'un nouveau monde. La juridiction topologique (Chapitre 11), le Commun d'Exergie (Chapitre 12), et la symbiose cyber-géologique (Chapitre 13) sont les piliers de cette construction. Ils montrent que le post-capitalisme n'est pas une utopie, mais une nécessité physique.

Il reste maintenant à penser ce qui advient lorsque ces infrastructures sont en place. Qu'est-ce qu'une vie post-valeur ? Comment la communauté se reproduit-elle, sans la médiation de la valeur ? Comment le soin, le temps, la relation deviennent-ils les principes organisateurs de la société ? C'est à ces questions que la Partie V, qui clôt cet ouvrage, va répondre.

Transition : De l'infrastructure à l'ontologie — la technique subvertie comme horizon du commun

La Partie IV a retracé la généalogie de la subsumption technique, montrant comment la technique, de médiation relativement autonome dans la subsomption formelle, est devenue un instrument de la domination capitaliste dans la subsomption réelle, puis une prothèse du sujet automatique dans la subsomption fragmentée et financiarisée. Elle a mobilisé la critique heideggerienne du *Gestell* pour en révéler l'essence arraisonnante, mais l'a dépassée par la critique de la valeur, qui seule permet de comprendre la technique comme une production sociale et historique. Elle a exploré les brèches dialectiques — reverse engineering, hacking, logiciel libre, Cybersyn — par lesquelles la technique a pu être retournée contre le pouvoir qui la contrôle. Enfin, elle a esquissé, à travers le projet ALOCAL, les contours d'une infrastructure post-capitaliste, fondée sur la souveraineté démocratique, la consistance physique et la symbiose écologique.

Mais l'infrastructure n'est pas la vie. Elle en est les conditions matérielles, les supports, les médiations. La vie elle-même — le tissu du vivant, les relations de soin, la reproduction sociale, la création de sens — tout cela reste à penser. La technique subvertie, libérée de la logique de la valorisation, n'est qu'un moyen ; elle n'est pas une fin en soi. La question ultime, celle à laquelle cette monographie doit désormais répondre, est celle de l'ontologie du commun post-valeur : qu'est-ce qu'une vie libérée de la contrainte silencieuse de l'abstrait ? Comment le care, le temps concret, l'espace habité, la symbiose avec la biosphère deviennent-ils les principes organisateurs d'une société enfin désaliénée ?

La Partie V est le couronnement de notre enquête. Elle opère un dernier renversement dialectique : de l'infrastructure à l'ontologie, de la construction à la vie, de la technique au soin. Elle réhabilite la sphère dissociée — le féminin, l'affect, le corps, la nature — que la *Wert-Abspaltung* avait refoulée. Elle libère le temps concret contre le temps abstrait du *deadline*, et l'espace habité contre l'espace

logistique. Elle explore l'architecture du Commun, au-delà de la propriété et de l'État, et montre comment la souveraineté épistémique et matérielle devient le fondement d'un nouveau contrat social. Elle conclut, enfin, sur la dissolution du Collectiph dans le tissu du vivant, et sur l'aube d'une histoire enfin humaine, enfin concrète, enfin désaliénée — la fin de la préhistoire humaine.

La Partie IV nous a montré comment construire les infrastructures de la rupture. La Partie V nous montre comment y vivre.

Passage de l'infrastructure technique à l'ontologie du commun.

Part V

Partie V : L'Ontologie du Commun Post-Valeur — Soin, Métabolisme et Fin de la Préhistoire Humaine

Introduction à la Partie V : Le vertige de l'après-effondrement et le piège de la « Reconstruction »

Nous voici parvenus au terme d'une longue traversée. Au commencement de ce travail, il y avait un constat d'impasse : la *Wertkritik* (critique de la valeur) avait eu le mérite impérieux de démonter l'humanisme marxiste classique et de révéler que le véritable *subjectum* de la société moderne n'est pas le prolétariat, mais le Capital lui-même, en tant que « sujet automatique » de sa propre valorisation. Cependant, en traitant cet automate comme une structure quasi-intemporelle, la théorie critique s'était condamnée à un fatalisme mélancolique, incapable de penser la rupture.

Pour briser cette impasse, nous avons dû historiciser le sujet capital. Nous avons montré qu'il a existé une « fenêtre dialectique » (de la fin du XIXe siècle aux années 1970) où la subjectivité ouvrière pouvait entrer en médiation avec l'automate. Mais cette fenêtre s'est refermée. Aujourd'hui, le sujet automatique, en pleine crise structurelle de valorisation, ne produit plus que des « brèches dialectiques » : des déchirements du spectacle, des crises aiguës, des guerres de prédation.

Face à ce vide ontologique, nous avons forgé le concept du Collectiph. Non pas un parti, non pas une classe sociologique, mais une minorité ontologique. Celle qui a le courage de traverser la nuit absolue de l'effondrement pour y opérer le « Suicide du Concret » fétichisé. Tout au long de ces pages, nous avons cartographié les brèches où le Collectiph mène sa guerre civile ontologique : face à la nécropolitique de la guerre en Ukraine (où la destruction est la condition de la réintégration marchande), face à l'algorithme souverain et au coup d'État épistémique du capitalisme de surveillance, face à l'extractivisme écologique et à la financiarisation de la nature.

Et puis, il a fallu penser l'après. Une fois le concret fétichisé suicidé, que reste-t-il ? La Partie IV a montré comment le paradigme ALOCAL fournit les infrastructures physiques, thermodynamiques et cyber-géologiques du monde post-valeur. Mais les infrastructures ne sont pas la vie. Elles en sont les conditions matérielles, les supports, les médiations. La vie elle-même, le tissu du vivant, les relations de soin, la reproduction sociale, la création de sens — tout cela reste à penser.

C'est l'objet de cette Partie V. Elle explore l'ontologie du commun post-valeur. Elle montre comment le Care, la réparation de la rupture métabolique, le temps concret, l'espace habité, et la souveraineté épistémique deviennent les principes organisateurs d'une société libérée de la contrainte silencieuse de la valeur. Elle montre comment le Collectiph, ayant accompli sa tâche de négation absolue, se dissout dans le tissu du Commun qu'il a contribué à dégager. Elle montre comment l'histoire de la préhistoire humaine (le capitalisme, la valeur, la dissociation) s'achève dans le fracas de l'effondrement, pour laisser place à l'histoire humaine, celle du règne de la liberté, du soin et de la symbiose.

Cette Partie V se déploie en trois chapitres.

Le **Chapitre 14** analyse la fin de la *Wert-Abspaltung* et la réhabilitation du Care comme principe ontologique. Il montre comment la sphère dissociée (féminine, affective, corporelle, naturelle) est réintégrée au cœur de la reproduction sociale. Il libère le temps concret contre le temps abstrait du *deadline*, et l'espace habité contre l'espace logistique.

Le **Chapitre 15** explore l'architecture du Commun, au-delà de la propriété et de l'État. Il montre comment la forme-propriété est niée au profit de l'usage partagé, et comment la souveraineté épistémique et matérielle des communs devient le fondement du nouveau contrat social. Il met en garde contre l'ONG-isation et la financiarisation du vivant, et appelle à l'auto-institution explicite (Castoriadis).

Le **Chapitre 16** est la conclusion générale de l'ouvrage. Il fait le bilan de la traversée, de l'automate au vivant. Il propose une synthèse hégélo-nietzschéenne du sujet tragique de l'abîme. Il réaffirme la « Vraie Saison des Juges » comme praxis du soin, et non comme tribunal bourgeois. Il s'achève sur un épilogue : le sourire de Jesse et le silence de Kim, deux figures de la désertion qui incarnent la possibilité d'une vie libérée de la valeur.

Ces trois chapitres forment le couronnement de notre enquête. Ils montrent que le Collectiph n'est pas une fin en soi, mais un passage. Ils montrent que la négation absolue n'est pas une destruction nihiliste, mais une condition de la régénération. Ils montrent que la fin de la préhistoire humaine est l'aube d'une histoire enfin humaine, enfin concrète, enfin désaliénée.

La Fin de la Wert-Abspaltung — Le Care comme Principe Ontologique

1.68 Introduction : La réhabilitation de la sphère dissociée

Pour penser l'ontologie du commun post-valeur, il faut opérer un renversement copernicien par rapport à l'anthropologie capitaliste. La *Wertkritik*, et plus encore le concept de *Wert-Abspaltung* (valeur-dissociation) théorisé par Roswitha Scholz, a montré que la sphère de la valeur (abstraite, masculine, productive, financière) ne se maintient qu'en refoulant et en exploitant une sphère « dissociée » (féminine, affective, corporelle, naturelle, le care). Le sujet automatique n'est pas seulement une machine économique ; c'est une machine patriarcale et écocide qui a structurellement besoin d'extérioriser ses conditions de reproduction pour les nier.

La fin de la valeur, dans le paradigme post-valeur, n'est pas seulement la fin de l'économie marchande. C'est aussi la fin de cette dissociation structurelle. C'est la réintégration de la sphère dissociée au cœur de la reproduction sociale. C'est la reconnaissance que le care, le soin, l'attention à l'autre et au vivant, ne sont pas des externalités, des activités subalternes, ou des tâches résiduelles. Ce sont les fondements mêmes de la vie en commun.

Ce chapitre explore les implications de cette réintégration. Il montre comment le Care devient le

principe ontologique central de la société post-valeur. Il montre comment la fin du travail reproductif, la réintégration des affects et du corps, et la réhabilitation de la nature comme partenaire métabolique transforment en profondeur notre rapport au monde. Il montre comment le temps concret, l'espace habité, et la relation de soin deviennent les nouvelles coordonnées de l'existence.

1.69 La fin du travail abstrait et la réappropriation du Temps Concret

Pour fonder l'ontologie du commun post-valeur, il faut d'abord acter la mort du travail abstrait. La *Wertkritik*, en particulier les travaux de Moishe Postone et de Robert Kurz, a démontré que le travail dans le capitalisme n'est pas une catégorie anthropologique éternelle, mais une médiation sociale spécifique et historiquement déterminée.

1.69.1 L'abolition de la contrainte silencieuse

Dans le capitalisme, le travail abstrait est la substance de la valeur. C'est une dépense de force de travail indifférente à son contenu concret, mesurée uniquement par le temps socialement nécessaire. Cette abstraction impose une « contrainte silencieuse » : pour survivre, les individus doivent produire de la valeur, se soumettant ainsi à la logique aveugle de l'auto-valorisation du Capital.

La société post-valeur ne cherche pas à « libérer le travail » ni à garantir le « droit au travail », car ces concepts sont des fétichismes de la forme-valeur. Elle vise l'abolition du travail abstrait comme médiation de la richesse sociale. La richesse ne sera plus mesurée par l'accumulation de marchandises (valeur d'échange), mais par la disponibilité du temps libre et la qualité des relations concrètes (valeur d'usage).

Cette abolition n'est pas un retour à un âge d'or pré-industriel. Elle est une transformation radicale du rapport à l'activité productive. La production des biens nécessaires (nourriture, habitat, santé, technique) n'est plus dictée par le *deadline* de la rentabilité ou l'impératif de la croissance infinie. Elle est régie par le Temps Concret.

1.69.2 Le Temps Concret comme boussole de la production

Le Temps Concret est celui de la maturation biologique, de la saison, de la fatigue et du repos, de la durée nécessaire à l'apprentissage et au soin. Dans le commun post-valeur, la production est planifiée démocratiquement en fonction des besoins réels et des limites écologiques, et non en fonction d'un taux de profit.

L'automatisation, libérée de sa fonction capitaliste (remplacer le travail vivant pour extraire de la plus-value relative), est enfin utilisée pour son véritable potentiel : réduire la corvée matérielle et libérer du temps pour la philosophie, l'art, la science désintéressée et le soin mutuel. Le « règne de la liberté » commence là où s'arrête la production contrainte par la nécessité économique.

Ce Temps Concret n'est pas un temps uniforme, mesuré par l'horloge. C'est un temps qualitatif, rythmé par les cycles de la nature, les besoins du corps, les exigences de la relation. C'est le temps de l'attention (Weil), le temps de la présence, le temps du soin.

1.70 Réparer la Rupture Métabolique : Au-delà du Capitalocène

La crise écologique n'est pas une « externalité » du capitalisme ; elle est l'expression de ce que Marx nommait la rupture métabolique (*Stoffwechsel*). Le capitalisme a brisé le cycle naturel de restitution des nutriments au sol, traitant la nature comme un stock gratuit et un dépotoir infini.

1.70.1 De l'extractivisme à la symbiose consciente

La société post-valeur doit réparer cette rupture métabolique. Cela ne signifie pas gérer la nature via un « capital naturel » (la dernière ruse de la financiarisation verte, comme nous l'avons dénoncé dans la Partie II). Cela signifie réintégrer la biosphère non pas comme un objet de domination, mais comme un partenaire dialectique.

Marx écrivait que les producteurs associés doivent « régler rationnellement leur métabolisme avec la nature ». Dans le commun post-valeur, cela implique une agriculture régénérative, libérée des impératifs de l'agro-industrie et des brevets. Cela implique une technique qui n'est plus pensée pour l'extraction et l'obsolescence, mais pour la maintenance, la réparation et la symbiose avec les écosystèmes.

L'humanité cesse de se penser comme le « Maître » hégélien de la biosphère (le sujet automatique qui dissocie la nature pour la valoriser). Elle devient le « jardinier » ou le « symbiote » d'un monde qu'elle doit habiter sans dévorer. La nature n'est plus une « ressource » ; elle est le milieu de vie irréductible, le commun absolu qui n'appartient à personne mais qui nous assigne des devoirs.

1.70.2 La fin de la dissociation écologique

La guerre contre l'environnement, qui a atteint son paroxysme dans les conflits contemporains (comme la contamination de l'Ukraine), prend fin. La dissociation entre l'humain et le non-humain est abolie. L'écologie n'est plus une « branche » de la politique ou un marché de compensation carbone ; elle est la condition de possibilité de toute activité humaine.

Chaque acte de production, chaque construction, chaque déplacement est pensé dans sa conséquence métabolique à long terme. La sobriété n'est plus une contrainte morale imposée par la raréfaction, mais le choix rationnel et joyeux d'une société qui a compris que la richesse véritable réside dans la qualité des liens, et non dans la quantité des objets.

1.71 La fin de la Wert-Abspaltung : L'ère du Soin comme principe ontologique

C'est ici qu'intervient l'apport le plus décisif pour penser l'après-valeur : la théorie de la *Wert-Abspaltung* (valeur-dissociation) de Roswitha Scholz. Le capitalisme s'est maintenu en dissociant la sphère de la valeur (abstraite, masculine, productive) de la sphère de la reproduction (concrète, féminine, affective, naturelle). La fin de la valeur est aussi la fin de cette dissociation.

1.71.1 Le Care comme nouvelle médiation sociale

Dans la société post-valeur, le Care (le soin, l'attention à l'autre, la maintenance du tissu vivant) n'est plus une externalité gratuite, ni un « secteur » subalterne. Il devient le principe ontologique central de la reproduction sociale.

Si le travail abstrait était la médiation aveugle qui imposait aux individus de se soumettre à la valeur pour survivre, le Care est la médiation consciente qui relie les individus entre eux et à leur environnement. Prendre soin d'un enfant, éduquer, soigner un malade, cultiver un sol, écouter une douleur, maintenir un réseau d'entraide : ces actes ne créent pas de la « valeur » au sens capitaliste, car ils sont incommensurables, singuliers, et refusent l'équivalence abstraite.

Pourtant, c'est par eux que la société se reproduit et prend sens. La richesse d'une communauté post-valeur se mesurera à sa capacité collective à prendre soin du vivant. Le temps consacré au soin n'est plus du « temps de travail » volé à la vie ; il est la vie elle-même, déployée dans sa dimension relationnelle et éthique.

1.71.2 La réintégration des affects et du corps

La fin de la *Wert-Abspaltung* signifie également la fin de la dissociation entre le corps/esprit et la production. L'aliénation qui séparait l'intellect de l'exécution, la raison abstraite de l'affectivité, est surmontée.

L'éducation, libérée de la fonction de sélection pour le marché du travail, redevient le processus de formation de l'individu dans sa totalité sensible. La santé, arrachée à l'industrie pharmaceutique et à la logique du profit, redevient une pratique collective de prévention et de soin. Le trauma, qui était médicalisé et monétisé par le capitalisme de surveillance (comme nous l'avions analysé dans la Partie III), redevient une expérience partagée, intégrée dans le tissu de la mémoire collective et du deuil politique.

1.72 Temps concret et Espace habité : Contre la spatialité nécropolitique

Le suicide de l'infrastructure de la valeur entraîne la mort de ses deux coordonnées fondamentales : le temps abstrait et l'espace logistique.

1.72.1 La libération du Temps Concret

Moishe Postone a magistralement démontré que le capitalisme impose un « temps abstrait » : uniforme, continu, vide, mesurable par l'horloge, qui transforme la vie en une suite de quanta de travail valorisable. Ce temps est celui du *deadline*, de la rotation accélérée du capital, de l'obsolescence programmée. Il est le temps de la nécropolitique, où l'humain doit s'adapter à la machine.

L'après-effondrement marque le retour du temps concret. Le temps concret est celui des saisons, de la maturation biologique, de la fatigue et du repos, de la durée nécessaire à l'apprentissage et au deuil. C'est le temps de l'attention (Weil). Dans le régime post-valeur, la production n'est plus dictée par la contrainte de l'accumulation, mais par la rhythmicité des besoins réels et des écosystèmes.

Le Collectiph, en sabotant les chaînes logistiques *just-in-time*, en laissant pourrir les stocks invendus, en refusant le travail abstrait, a déjà inauguré cette libération temporelle. L'ennui, tant redouté par le spectacle, redevient ce qu'il n'aurait jamais dû cesser d'être : le loisir (*schole*), la condition de possibilité de la pensée, de la philosophie et de la création désintéressée.

1.72.2 De l'Espace Logistique à l'Espace Habité

David Harvey et Henri Lefebvre ont montré comment le capital « produit de l'espace » pour résoudre ses crises (urbanisation, grands projets, destruction créatrice). L'espace capitaliste est un espace de flux, de nodules (les aéroports, les data centers, les métropoles connectées) et de zones de transit. C'est un espace nécropolitique où la valeur de la terre est déterminée par sa rente et sa connectivité, et non par la vie qui s'y déploie.

La désaliénation spatiale exige la destruction de la forme « ville-monde » pour la réappropriation du « territoire habité ». Cela signifie démanteler les mégalopoles de la valorisation pour réinventer des communautés d'échelle humaine, où l'architecture et l'urbanisme ne sont plus pensés pour la circulation des marchandises et la surveillance algorithmique, mais pour la rencontre, le soin et l'autonomie matérielle.

L'espace post-valeur n'est pas une propriété privée (le droit romain de l'*abusus*) ni une propriété d'État (le bureaucratisme). Il est le lieu de l'usage partagé, où la forêt, la rivière, la place publique et l'atelier sont des communs inaliénables.

1.73 Conclusion du chapitre : L'aube du concret désaliéné

Au terme de ce chapitre, une vérité dialectique s'impose : la fin de la *Wert-Abspaltung* est l'aube du concret désaliéné. La sphère dissociée — le care, la nature, les affects, le corps — est réintégrée au cœur de la reproduction sociale. Le temps abstrait cède la place au temps concret. L'espace logistique cède la place à l'espace habité.

Cette transformation n'est pas une utopie. Elle est la conséquence logique du Suicide du Concret fétichisé. Elle est ce qui advient lorsque l'infrastructure de la valeur s'effondre, et que le vivant reprend ses droits. Elle est ce que le Collectiph, en tant que minorité ontologique, a préparé par sa praxis de désertion, de sabotage, de soin et de symbiose.

Mais cette réintégration de la sphère dissociée ne suffit pas à fonder le nouveau monde. Il faut encore penser l'architecture institutionnelle du Commun, au-delà de la propriété et de l'État. C'est l'objet du Chapitre 15.

L'Architecture du Commun — Au-delà de la Propriété et de l'État

1.74 Introduction : La propriété comme forme de la valeur

Le capitalisme repose sur une institution fondamentale : la propriété privée. Cette institution est le fondement juridique de la forme-valeur. Elle permet d'exclure, d'accumuler, de valoriser. Elle transforme les biens communs en marchandises, les relations en contrats, les solidarités en transactions.

La propriété privée n'est pas une institution naturelle. Elle est une construction historique, une forme sociale spécifique au capitalisme. Dans les sociétés précapitalistes, la propriété était souvent collective, ou personnelle sans être exclusive. Le capitalisme a universalisé la propriété privée, en faisant le fondement de l'ordre social.

La critique de la valeur a montré que la propriété privée est indissociable de la forme-valeur. Elle est le support juridique de l'accumulation, le garant de la valorisation, le fondement de l'exploitation. Sans propriété privée, le capital ne peut pas exister. Sans propriété privée, la valeur ne peut pas circuler. Sans propriété privée, le sujet automatique ne peut pas se reproduire.

La fin de la valeur implique donc la fin de la propriété privée. Mais cette fin n'est pas un retour à la propriété commune des sociétés précapitalistes, ni une simple nationalisation des moyens de production (qui serait une forme de propriété d'État, une autre variante de la propriété abstraite). Elle est une invention nouvelle, une forme de relation au monde qui dépasse l'alternative entre propriété privée et propriété publique.

Ce chapitre explore cette invention. Il montre comment la négation de la forme-propriété, la souveraineté épistémique et matérielle des communs, et l'auto-institution explicite (Castoriadis) constituent l'architecture d'une société post-valeur. Il met en garde contre l'ONG-isation et la financiarisation du vivant, qui sont les formes que prend la récupération marchande dans le champ des communs. Il montre comment le Commun, loin d'être une « ressource » à gérer, est une relation sociale qui rend la forme-propriété obsolète.

1.75 La négation de la forme-propriété : vers l'usage partagé

La forme-propriété est le cœur juridique du capitalisme. Elle est définie par le droit romain de l'*usus*, du *fructus* et de l'*abusus* : le droit d'utiliser, de jouir des fruits, et de disposer (de détruire, de vendre, d'aliéner). Ce droit est absolu, exclusif, et perpétuel. Il est le fondement de la domination

capitaliste.

1.75.1 L'usus contre l'abusus : la primauté de l'usage

La négation de la forme-propriété commence par la primauté de l'usage sur la propriété. L'usage est le rapport concret à la chose, la pratique qui la transforme, l'activité qui la fait vivre. L'usage est singulier, contextuel, relationnel. Il ne peut pas être réduit à un droit abstrait.

Dans le commun post-valeur, l'usage prime sur la propriété. Les biens ne sont pas possédés, ils sont utilisés. Les terres ne sont pas détenues, elles sont cultivées. Les outils ne sont pas appropriés, ils sont partagés. Cette primauté de l'usage est la négation vivante de la forme-propriété.

Cette primauté de l'usage n'est pas un retour à un âge d'or pré-industriel. Elle est une invention nouvelle, fondée sur les technologies du paradigme ALOCAL. Les capteurs, les réseaux, les protocoles permettent de gérer les usages, de les enregistrer, de les valider, sans les transformer en propriétés. L'usage devient un fait social, une pratique collective, une relation au monde.

1.75.2 Le Commun comme relation sociale, non comme ressource

Le Commun, dans l'ontologie de la rupture, n'est pas une « ressource » à gérer de manière durable. Il est une relation sociale qui rend la forme-propriété obsolète. Le Commun n'est pas « à tout le monde » (ce qui signifierait souvent « à personne » ou à l'État), il est « entre nous », tissé par la pratique collective et la responsabilité mutuelle.

Prendre soin d'un potager collectif, maintenir un réseau mesh de communication, partager un savoir-faire médical ou agricole : ces actes ne créent pas de la valeur d'échange, ils créent du lien social et de la survie. Le commun est l'anti-marché. Il fonctionne par le don, la réciprocité, et la reconnaissance de l'interdépendance.

Le Commun est la matérialisation de l'Esprit hégélien réconcilié, où l'individu ne s'accomplit qu'à travers et par la communauté concrète, et non par l'abstraction de l'argent. Il est la négation de l'aliénation, la réconciliation de l'individuel et du collectif, la fin de la séparation entre le travail et la vie.

1.75.3 La fin de la propriété intellectuelle et des brevets

La propriété intellectuelle est une forme particulièrement aliénante de la propriété. Elle privatise les idées, les savoirs, les créations. Elle transforme la connaissance en marchandise, l'innovation en monopole, la culture en propriété.

La fin de la forme-propriété implique la fin de la propriété intellectuelle. Les savoirs, les techniques, les œuvres deviennent des communs, des biens partagés, des ressources collectives. L'innovation n'est plus motivée par le profit, mais par la curiosité, la solidarité, le désir de contribuer au bien commun.

Les brevets, les droits d'auteur, les licences exclusives sont abolis. Les connaissances sont libres, accessibles, partagées. L'éducation, la recherche, la création deviennent des pratiques collectives, des processus ouverts, des communs épistémiques. Cette abolition est une condition de la désaliénation intellectuelle, de la libération de la pensée, de la démocratisation du savoir.

1.76 La souveraineté épistémique et matérielle des communs

La souveraineté épistémique est la capacité d'une communauté à produire, contrôler, et partager ses propres savoirs. Elle est la condition de l'autonomie intellectuelle, de la démocratie cognitive, de la

résistance à l'emprise algorithmique.

1.76.1 Le droit à l'opacité comme fondement de la souveraineté épistémique

Le capitalisme de surveillance, comme nous l'avons analysé dans la Partie II, confisque la souveraineté cognitive des individus. Il extrait leurs données, prédit leurs comportements, manipule leurs décisions. La souveraineté épistémique est la reconquête de cette capacité à savoir et à décider.

Le droit à l'opacité est le fondement de cette reconquête. C'est le droit de ne pas être prédictible, le droit de ne pas être transparent, le droit de ne pas être réductible à un profil, à un score, à une donnée. C'est le droit à l'intimité, à la complexité, à la liberté.

Le droit à l'opacité est la négation du Big Other. Il soustrait l'individu à la visibilité totale, à la transparence absolue, à l'exposition permanente. Il crée un espace de liberté, un refuge contre l'emprise de l'algorithme. Il est la condition de la pensée critique, de la délibération démocratique, de l'action autonome.

1.76.2 La division de l'apprentissage émancipée

Zuboff a montré que la « division de l'apprentissage » est le principe d'organisation sociale de notre époque. Aujourd'hui, cette division est prise en otage par le capital de surveillance. La souveraineté épistémique est la libération de cette division, sa réappropriation par la communauté.

La division de l'apprentissage émancipée est une division qui ne sépare pas, mais qui relie. Elle est une organisation collective de la production et du partage des savoirs. Elle est une pratique de la coopération intellectuelle, de la recherche participative, de l'éducation mutuelle.

Cette division de l'apprentissage émancipée est la traduction cognitive du paradigme ALOCAL. Elle utilise les technologies pour partager les savoirs, et non pour les confisquer. Elle est une infrastructure de la liberté, un outil de la démocratie, une condition de la désaliénation.

1.76.3 La souveraineté matérielle : contrôler les flux, non les territoires

La souveraineté matérielle est la capacité d'une communauté à contrôler les flux physiques qui traversent son territoire : l'eau, l'énergie, les matières premières, les déchets. Cette souveraineté n'est pas territoriale au sens westphalien ; elle est métabolique au sens écologique.

La souveraineté matérielle est la traduction infrastructurelle du paradigme ALOCAL. Elle est fondée sur la gestion des flux, la régulation des cycles, la symbiose avec la biosphère. Elle est une pratique du soin, une éthique de la relation, une politique de la limite.

Cette souveraineté n'est pas exclusive. Elle est partagée, fédérée, distribuée. Elle est la condition de l'autonomie matérielle, de la résilience écologique, de la survie collective. Elle est la négation de la dépendance aux chaînes logistiques globales, aux marchés financiers, aux infrastructures impérialistes.

1.77 Contre l'ONG-isation et la financiarisation du vivant

Il faut ici lancer un avertissement solennel. Face à l'effondrement, le capital tentera de « financiariser les communs ». On proposera des « crédits carbone communautaires », des « monnaies locales adossées à des actifs écologiques », des « certificats de résilience ». Le Collectiph doit s'y opposer avec la dernière énergie.

1.77.1 La tyrannie de la compensation et du carbone

Les marchés du carbone et les mécanismes de « compensation » sont les outils par lesquels le capital tente de se donner une conscience morale tout en continuant son œuvre de destruction. Une entreprise minière ou pétrolière peut ainsi « compenser » sa destruction d'un écosystème en finançant la « protection » d'une forêt à l'autre bout du monde.

Cette logique de la compensation est l'apothéose de la pensée abstraite : elle postule que toute destruction concrète peut être annulée par une création abstraite équivalente. Le Collectiph doit opposer à cette logique le principe de l'irréversibilité et de la singularité. Un territoire détruit n'est pas compensable. Une espèce éteinte n'est pas remplaçable.

La compensation est une ruse du capital. Elle permet de continuer à polluer, à extraire, à détruire, tout en se donnant bonne conscience. Elle est la négation de la responsabilité, l'effacement de la dette écologique, l'illusion de la réparation.

1.77.2 L'incommensurabilité du commun contre la mesure

Le Commun est incommensurable. Il refuse d'entrer dans la comptabilité. C'est dans cette incommensurabilité que réside sa force subversive et sa capacité à garantir la survie biologique et psychique de l'espèce.

Toute tentative de mesurer, d'évaluer et de titriser le commun est une tentative de résurrection du Sujet Automatique. C'est une tentative de transformer le soin en service, la solidarité en contrat, la relation en transaction. C'est la réintroduction de la valeur par la porte dérobée.

Le Collectiph doit défendre l'incommensurabilité du commun. Il doit refuser de laisser les marchés, les institutions, les algorithmes mesurer l'indicible, quantifier l'inquantifiable, valoriser l'inestimable. Il doit affirmer que le soin, la relation, la vie ne sont pas des variables d'ajustement, mais des fins en soi.

1.77.3 Le refus de la « Reconstruction Verte » comme impératif ontologique

La « reconstruction verte » de l'Ukraine, comme nous l'avons analysé dans la Partie II, est un laboratoire pour le reste du monde. Les institutions internationales (Banque Mondiale, UE) préparent un plan de reconstruction qui imposera des normes « smart » et « vertes » qui bénéficieront aux multinationales occidentales.

Le Collectiph doit étendre sa solidarité au-delà des frontières nationales. Saboter le « Green Grabbing » signifie s'opposer à ce que les ruines de l'Ukraine (ou de tout autre territoire dévasté par la guerre) servent de terrain de jeu pour le capitalisme de surveillance et l'extractivisme vert déguisé.

La véritable solidarité écologique n'est pas l'envoi d'experts en « développement durable » ; c'est le soutien aux forces qui, sur place, luttent pour une reconstruction communautaire, décentralisée, et libérée des impératifs de la dette et de la rentabilité. C'est le refus de laisser le capital profiter des ruines.

1.78 L'auto-institution explicite (Castoriadis) comme praxis du commun

La société post-valeur ne peut pas être planifiée par une autorité centrale, ni gérée par des experts, ni décrétée par une avant-garde. Elle doit être auto-instituée par la communauté elle-même. C'est l'apport décisif de Cornelius Castoriadis à la pensée de l'émancipation.

1.78.1 L'institution imaginaire de la société

Castoriadis a montré que toute société est une création, une institution imaginaire. Les institutions ne sont pas des données naturelles, ni des nécessités historiques ; elles sont des créations humaines, des inventions collectives. La société s'institue elle-même, elle se crée, elle se transforme.

L'institution imaginaire de la société est un processus continu, une pratique de l'autonomie. Elle est la capacité d'une communauté à se donner ses propres lois, à définir ses propres valeurs, à tracer ses propres horizons. Elle est la négation de l'hétéronomie, de la domination, de l'aliénation.

La société post-valeur doit être une société auto-instituée. Elle ne peut pas être héritée du passé, ni importée de l'extérieur, ni imposée d'en haut. Elle doit être créée par la communauté elle-même, à travers des pratiques de délibération, de décision, d'action collective.

1.78.2 L'assemblée territoriale comme lieu de l'auto-institution

L'assemblée territoriale est le lieu privilégié de l'auto-institution. C'est l'espace où la communauté se réunit, délibère, décide. C'est le lieu de la démocratie directe, de la participation effective, de la souveraineté populaire.

L'assemblée territoriale n'est pas une institution représentative. Elle est une institution participative. Elle ne délègue pas le pouvoir à des représentants ; elle l'exerce directement. Elle ne sépare pas les gouvernants des gouvernés ; elle les réunit.

L'assemblée territoriale est la traduction politique du paradigme ALOCAL. Elle utilise les données des capteurs, les analyses de la communauté, et les principes de la thermodynamique pour prendre des décisions éclairées. Elle est une pratique de la démocratie thermodynamique.

1.78.3 La révision permanente des règles

L'auto-institution n'est pas un acte unique, une constitution une fois pour toutes. Elle est un processus continu, une pratique de la révision permanente. Les règles ne sont pas fixes, elles sont évolutives. Les institutions ne sont pas figées, elles sont dynamiques.

La révision permanente des règles est la condition de l'autonomie. Elle permet à la communauté de s'adapter, d'apprendre, de se transformer. Elle empêche la sclérose, le dogmatisme, la domination. Elle est la négation de l'autorité, de la tradition, de l'orthodoxie.

La révision permanente des règles est une pratique de la démocratie radicale. Elle exige une vigilance constante, une participation active, une délibération collective. Elle est le fondement de la liberté.

1.79 Conclusion du chapitre : Le Commun comme Esprit réconcilié

Au terme de ce chapitre, une vérité dialectique s'impose : le Commun est l'Esprit réconcilié. Il est la négation de l'aliénation, la réconciliation de l'individuel et du collectif, la fin de la séparation entre le travail et la vie.

Le Commun n'est pas une utopie. Il est une pratique, une relation, un processus. Il est ce qui advient lorsque la forme-propriété est niée, lorsque la souveraineté épistémique est reconquise, lorsque l'auto-institution est pratiquée. Il est ce qui advient lorsque le Care devient le principe ontologique de la reproduction sociale.

Le Commun est l'horizon du Collectiph. C'est vers lui que tend la négation absolue. C'est dans lui que se dissout la minorité ontologique. C'est lui qui est la condition de la fin de la préhistoire humaine, du début de l'histoire humaine, du règne de la liberté et du soin.

1.80 Transition vers le Chapitre 16

Le Chapitre 15 a achevé l'exploration de l'architecture du Commun. Il a montré comment la négation de la forme-propriété, la souveraineté épistémique, et l'auto-institution constituent les piliers de la société post-valeur.

Il reste maintenant à conclure l'ensemble de l'ouvrage. Le Chapitre 16 est la conclusion générale. Il fait le bilan de la traversée, propose une synthèse hégélo-nietzschéenne du sujet tragique de l'abîme, et s'achève sur un épilogue qui incarne la possibilité d'une vie libérée de la valeur.

Conclusion Générale — L'Aube du Concret Désaliéné

1.81 Le Bilan d'une Traversée : De l'Automate au Vivant

Nous voici parvenus au terme d'une longue traversée. Au commencement de ce travail, il y avait un constat d'impasse : la *Wertkritik* (critique de la valeur) avait eu le mérite impérieux de démonter l'humanisme marxiste classique et de révéler que le véritable *subjectum* de la société moderne n'est pas le prolétariat, mais le Capital lui-même, en tant que « sujet automatique » de sa propre valorisation. Cependant, en traitant cet automate comme une structure quasi-intemporelle, la théorie critique s'était condamnée à un fatalisme mélancolique, incapable de penser la rupture.

Pour briser cette impasse, nous avons dû historiciser le sujet capital. Nous avons montré qu'il a existé une « fenêtre dialectique » (de la fin du XIXe siècle aux années 1970) où la subjectivité ouvrière pouvait entrer en médiation avec l'automate. Mais cette fenêtre s'est refermée. Aujourd'hui, le sujet automatique, en pleine crise structurelle de valorisation, ne produit plus que des « brèches dialectiques » : des déchirements du spectacle, des crises aiguës, des guerres de prédation.

Face à ce vide ontologique, nous avons forgé le concept du Collectiph. Non pas un parti, non pas une classe sociologique, mais une minorité ontologique. Celle qui a le courage de traverser la nuit absolue de l'effondrement pour y opérer le « Suicide du Concret » fétichisé. Tout au long de ces pages, nous avons cartographié les brèches où le Collectiph mène sa guerre civile ontologique : face à la nécropolitique de la guerre en Ukraine (où la destruction est la condition de la réintégration marchande), face à l'algorithme souverain et au coup d'État épistémique du capitalisme de surveillance, face à l'extractivisme écologique et à la financiarisation de la nature.

Et puis, il a fallu penser l'après. Une fois le concret fétichisé suicidé, que reste-t-il ? Nous avons déployé l'ontologie du commun post-valeur : la réhabilitation du Soin (Care) comme nouvelle médiation sociale, la réparation de la rupture métabolique (*Stoffwechsel*) avec la biosphère, la libération du temps concret, la reconquête de la souveraineté épistémique, et l'architecture du Commun au-delà de la propriété et de l'État.

Ce parcours n'a pas été linéaire. Il a été dialectique, traversé de contradictions, de tensions, de ruptures. Il a convoqué Hegel pour la méthode de la négation, Nietzsche pour l'éthos de la rupture, Kracauer pour la lecture des surfaces, la physique thermodynamique pour l'ancrage matériel. Il a tissé ensemble la critique de la valeur, l'analyse de la culture de masse, la cartographie des brèches contemporaines, et la proposition d'un nouveau paradigme infrastructurel.

Mais au-delà de la théorie, c'est une question anthropologique et philosophique qui nous hante : comment habiter le monde une fois que les tables de la loi de la valeur ont été brisées ? Pour y répondre, il nous faut revenir aux deux fantômes qui ont inspiré notre ontologie de la rupture : Hegel et Nietzsche.

1.82 La Synthèse Hégélo-Nietzschéenne : Le Sujet Tragique de l'Abîme

L'architecture de cette monographie repose sur une tension féconde entre la dialectique hégélienne et le nihilisme actif nietzschéen. C'est dans l'espace de cette tension que se tient le Collectiph.

1.82.1 Hegel et la méthode de la négation

Hegel nous a donné la méthode de la rupture. La *Phénoménologie de l'Esprit* nous enseigne que la conscience de soi n'advient que par l'épreuve du négatif. Le sujet automatique (le Capital) est un Maître abstrait, un vampire qui ne s'anime qu'en suçant le travail vivant et la nature dissociée. Pour le vaincre, il ne suffit pas de le critiquer intellectuellement ; il faut traverser la « peur absolue » de sa mort.

Le Collectiph est cet Esclave moderne qui, confronté à l'effondrement de la biosphère et à la guerre impérialiste, cesse de déléguer sa puissance à la Forme. Il accepte de regarder le négatif en face, de supporter la nécrose infrastructurelle, et de comprendre que la liberté s'achète au prix de l'endurance de la mort du monde marchand. Hegel nous a appris que la vérité est le tout, mais que ce tout n'est accompli qu'à travers la négation de ses propres aliénations.

La méthode hégélienne est la méthode de la traversée. Elle ne fuit pas le négatif, elle l'affronte. Elle ne nie pas la contradiction, elle l'assume. Elle ne cherche pas la paix, elle cherche la vérité. Le Collectiph est l'héritier de cette méthode : il est celui qui, comme l'Esprit hégélien, descend dans la nuit de la mort pour en renaître transformé.

1.82.2 Nietzsche et l'éthos de la rupture

Mais Hegel nous laissait sur le bord d'un abîme : celui de l'*Aufhebung* (la sublation), cette promesse téléologique d'une réconciliation finale où chaque négation serait conservée et élevée dans une synthèse harmonieuse. Le capitalisme, en tant que système de la valeur, est précisément l'illusion d'une telle synthèse automatique par le marché. La « fin de l'histoire » hégélienne est une ruse du sujet automatique, qui promet la réconciliation pour mieux perpétuer la domination.

C'est ici qu'intervient Nietzsche, pour nous donner l'éthos de la rupture. Nietzsche nous a avertis qu'il n'y a pas de synthèse harmonieuse qui attend le Collectiph au bout de l'effondrement. La « mort de Dieu » est la mort de la Forme-Valeur, et le vide qu'elle laisse est un chaos dionysiaque.

Le Collectiph est le sujet du nihilisme actif. Il ne pleure pas la perte des repères abstraits (la croissance, le progrès, le marché). Il utilise la destruction de l'ancien monde non pour le restaurer, mais pour dégager le terrain. La « Volonté de Puissance » du Collectiph n'est pas la volonté de dominer les autres (ce qui serait reproduire la logique du Maître capitaliste), mais la puissance de se déterminer soi-même, de briser les idoles de l'équivalence, et d'affirmer la singularité irréductible du vivant face à l'abstraction mortifère.

1.82.3 Le sujet tragique de l'histoire

Le Collectiph est donc le sujet tragique de l'histoire. Il utilise la puissance de négation de Hegel, mais il l'infuse avec la joie tragique et créatrice de Nietzsche. Il sait qu'il n'y a pas de filet de sécurité historique, pas de « fin de l'histoire » qui garantirait le bonheur. Il y a seulement la responsabilité immense, fragile et belle, de devoir inventer le commun, jour après jour, sans la béquille de la valeur.

Le sujet tragique n'est pas un sujet héroïque. Il n'est pas le surhomme nietzschéen, ni le prolétariat hégélien, ni le militant ascétique. Il est un sujet vulnérable, qui accepte sa finitude, qui assume sa contingence, qui vit sans garantie. Il est celui qui, comme le dit Nietzsche, « a encore

du chaos en soi pour pouvoir enfanter une étoile qui danse ».

Le Collectiph est ce sujet tragique. Il accepte le chaos de l'effondrement, il assume la mort du monde marchand, il vit sans promesse de réconciliation. Mais c'est précisément dans cette acceptation, dans cette assumption, dans cette vie sans garantie, que réside sa liberté. Il est l'homme de la rupture, celui qui a compris que la seule façon de sauver le vivant est de tuer le « concret » qui l'asservit.

1.83 La « Vraie Saison des Juges » : Du Tribunal à la Praxis du Soin

Marc Bloch, dans les ténèbres de la Résistance, appelait de ses vœux la « vraie saison des juges ». Il pressentait que la Débâcle de 1940 n'était pas un accident militaire, mais le fruit d'une trahison structurelle des élites — cette synarchie que les travaux d'Anne Lacroix-Riz ont si magistralement documentée. Bloch avait compris que le capital, en crise, préfère la défaite nationale et la collaboration à la perte de son pouvoir de classe.

1.83.1 La synarchie d'hier, la technocratie d'aujourd'hui

Aujourd'hui, la synarchie a changé de visage. Elle ne se cache plus dans les salons du Comité des Forges ou de la Banque Worms ; elle siège dans les conseils d'administration de BlackRock, elle dicte ses plans de « reconstruction verte » à la Banque Mondiale, elle code les algorithmes de l'algorithme souverain. Face à la guerre en Ukraine, cette synarchie contemporaine prépare déjà la marchandisation des ruines et l'accaparement des terres noires.

Les gestionnaires de la catastrophe ne sont pas des monstres conscients de leur malfaisance. Ils sont les agents zélés d'une logique qui leur apparaît comme la seule rationnelle. Le technocrate qui privatise un hôpital, le financier qui spécule sur les dettes souveraines, l'ingénieur qui conçoit un algorithme de prédiction policière : chacun agit « raisonnablement » dans le cadre de la forme-valeur. C'est précisément cette « rationalité » qui rend leur action si difficile à contester et si spontanément reproductible.

1.83.2 Le jugement comme praxis du soin, non comme tribunal

La « vraie saison des juges » que Bloch appelait de ses vœux n'aura pas lieu sous les ors d'un tribunal d'État. L'État, nous l'avons démontré, n'est que le comité exécutif de la forme-valeur. Juger la synarchie par les lois du capital serait une absurdité dialectique.

La véritable « saison des juges » est le processus historique par lequel le Collectiph rend la logique de la synarchie inopérante. Juger le capital, ce n'est pas pendre ses agents ; c'est détruire le socle matériel sur lequel leur puissance repose. C'est laisser pourrir les infrastructures de la valeur par la désertion et le sabotage. C'est opposer au keynésianisme martial et à la financiarisation des ruines la pratique incommensurable du Soin.

Le jugement historique se joue dans la capacité du Collectiph à habiter les brèches pour qu'elles ne se referment pas. Chaque fois qu'une communauté défend un territoire (une ZAD) contre l'extractivisme, chaque fois qu'un réseau pair-à-pair échappe à la prédiction du Big Other, chaque fois qu'un déserteur refuse d'être la chair à canon de l'impérialisme, la synarchie est jugée. Sa « rationalité » est dévoilée comme une folie auto-destructrice. Le verdict n'est pas un mot ; c'est un acte de survie.

1.83.3 L'histoire comme tribunal

La « saison des juges » est une rupture dans la temporalité capitaliste. C'est l'acte de nommer les responsabilités structurelles de l'effondrement (la synarchie d'hier, les financiers de la reconstruction d'aujourd'hui, les architectes de l'algorithme souverain). Contre l'amnésie imposée par le spectacle, le Collectiph cultive la mémoire des luttes, des défaites et des trahisons.

Cette mémoire n'est pas nostalgique ; elle est l'outil qui permet de comprendre que l'effondrement actuel n'est pas un accident, mais la répétition, à une échelle supérieure, des « contre-tendances désespérées » du capital. Habiter la brèche, c'est refuser que le présent soit dicté par les impératifs de la dette et de la survie immédiate, et réinscrire l'action dans un temps long, celui de la survie de l'espèce et de la biosphère.

L'histoire est le tribunal du Collectiph. C'est dans l'histoire que les responsabilités sont établies, que les trahisons sont dénoncées, que les victoires sont célébrées. C'est dans l'histoire que la « vraie saison des juges » advient, non comme un événement ponctuel, mais comme un processus continu.

1.84 L'Aube du Concret Désaliéné : La Fin de la Préhistoire

Que reste-t-il lorsque le brouillard de la valeur s'est dissipé ? L'aube du concret désaliéné. Marx écrivait que l'humanité n'a vécu jusqu'ici que sa « préhistoire », c'est-à-dire une époque où les hommes étaient gouvernés par des abstractions (l'argent, le marché, l'algorithme) qu'ils avaient eux-mêmes produites, mais qui les dominaient comme des forces aveugles. L'effondrement du sujet automatique, provoqué et accompagné par le Suicide du Concret fétichisé, marque la fin de cette préhistoire.

1.84.1 Le Temps Concret libéré

Dans l'aube du concret désaliéné, le Temps n'est plus le temps abstrait du *deadline* et de la rotation du capital ; il est le temps concret de la maturation, du soin, de la saison et de la relation. La production n'est plus dictée par la contrainte de l'accumulation, mais par la rhythmicité des besoins réels et des écosystèmes.

L'ennui, tant redouté par le spectacle, redevient ce qu'il n'aurait jamais dû cesser d'être : le loisir (*schole*), la condition de possibilité de la pensée, de la philosophie et de la création désintéressée. Le temps n'est plus une ressource à valoriser ; il est une dimension de la vie à habiter.

1.84.2 L'Espace Habité reconquis

L'Espace n'est plus le quadrillage logistique des flux et des rentes ; il est le territoire habité, le commun inaliénable, le lieu de la symbiose métabolique avec la biosphère. Les mégalopoles de la valorisation sont démantelées, les communautés d'échelle humaine réinventées, l'architecture et l'urbanisme repensés pour la rencontre, le soin et l'autonomie matérielle.

L'espace post-valeur n'est pas une propriété privée ni une propriété d'État. Il est le lieu de l'usage partagé, où la forêt, la rivière, la place publique et l'atelier sont des communs inaliénables. Il est le territoire de la symbiose, de la coexistence, de la relation.

1.84.3 La Technologie réorientée vers le soin

La Technologie n'est plus l'infrastructure du capitalisme de surveillance visant à extraire le surplus comportemental ; elle est l'outil transparent de la coordination épistémique et du déchargement des corvées matérielles. Les algorithmes de recommandation sont abolis au profit de la sérendipité, de

la curation humaine, de la transparence des codes et de la recherche collective.

La technologie post-valeur est une technologie du soin. Elle est conçue pour maintenir, réparer, symbiose. Elle est un prolongement du corps et de la communauté, non un instrument de domination et d'extraction. Elle est la traduction infrastructurelle de l'éthique du soin.

1.84.4 L'Homme Désaliéné

L'homme désaliéné n'est plus le travailleur abstrait, ni le consommateur captif, ni le data-point prédictible. Il est le sujet du Soin. Il a réintégré la sphère dissociée (la nature, les affects, la reproduction sociale) au cœur de son existence. Il a compris que la richesse n'est pas l'accumulation des marchandises, mais la qualité des liens qui unissent les vivants entre eux et à la terre qui les porte.

L'homme désaliéné est celui qui, enfin, prend le temps de soigner, de contempler, de partager et de créer. Il est libéré de la contrainte silencieuse de la valeur. Il est le sujet de l'histoire humaine, enfin commencée.

1.85 Épilogue : Le Sourire de Jesse et le Silence de Kim

Pour clore ce travail, permettons-nous un détour par la surface expressive de notre époque. Siegfried Kracauer nous a appris à lire les phénomènes de la culture de masse comme les symptômes de l'inconscient collectif. Dans notre analyse de la « Prestige Television », nous avons montré comment l'univers de Vince Gilligan (*Breaking Bad*, *Better Call Saul*) fonctionnait comme l'ornement de masse de l'ère de l'économie de l'attention : une critique de la forme-valeur qui devient elle-même une marchandise premium.

Pourtant, au cœur de cette matrice capitaliste, deux images finales ont surgi, qui résonnent comme des lignes de fuite (Deleuze) prophétiques.

1.85.1 Le sourire de Jesse : la désertion comme salut

À la fin d'*El Camino*, Jesse Pinkman s'évade vers l'Alaska. Le plan final le montre au volant, traversant un paysage enneigé, vierge, silencieux. Un léger sourire éclaire son visage. Ce n'est pas le sourire de la victoire révolutionnaire. C'est le sourire de la désertion. C'est le refus absolu de continuer à jouer le jeu de la valeur, de la compétition et de la destruction. Jesse a traversé l'enfer de l'accumulation primitive et du fétichisme (la méthamphétamine bleue) pour atteindre l'opacité blanche du dehors.

Le sourire de Jesse est le sourire du Collectiph. C'est le sourire de celui qui a tout perdu, mais qui a retrouvé sa liberté. C'est le sourire de celui qui a compris que la seule victoire possible est la désertion, le retrait, la fuite hors du jeu de la valeur. C'est le sourire de celui qui a accepté la mort du monde marchand, et qui, dans les ruines, trouve la paix.

1.85.2 Le silence de Kim : la négation pure comme résistance

À la fin de *Better Call Saul*, Kim Wexler, ayant causé la mort d'un homme par son jeu transgressif, se retire en Floride. Elle vit une vie d'une médiocrité absolue, travaillant dans une entreprise de vente de sprays d'arrosage, partageant des cigarettes bon marché avec un employé. Elle a renoncé à l'ambition, au prestige, à la transgression. Son retrait est une négation pure. Elle a regardé l'abîme de la forme-valeur (incarné par Jimmy/Saul) et a choisi de ne pas y sauter.

Le silence de Kim est le silence du Collectiph. C'est le silence de celui qui a compris que la

transgression est une ruse du système, que l'ambition est une aliénation, que le prestige est une illusion. C'est le silence de celui qui choisit la « médiocrité » volontaire, le retrait, l'opacité. C'est le silence de celui qui a arrêté la machine par le refus de jouer.

1.85.3 L'ornement de masse de la désertion

Ces deux figures ne sont pas des modèles politiques au sens léniniste du terme. Mais elles sont les surfaces expressives (Kracauer) d'un désir collectif profond : le désir d'échapper à l'automate. Le Collectiph est la matérialisation historique, collective et politique de ce désir. Il est la multitude de ceux qui, comme Jesse, choisissent la désertion des métropoles-marchandises pour ensauvager les territoires. Il est la multitude de ceux qui, comme Kim, opposent la « médiocrité » volontaire du soin et de la vie concrète à l'ambition mortifère de la valorisation.

L'ornement de masse de notre temps, ce n'est plus l'attention synchronisée des spectateurs de la Prestige TV. C'est le sourire de Jesse et le silence de Kim. C'est la désertion, le retrait, la ligne de fuite. C'est la négation pure, l'arrêt de la machine, le refus de jouer.

1.86 Conclusion Ultime : La Fin de la Préhistoire Humaine

Le Collectiph n'a pas de manifeste programmatique pour le paradis futur. Il n'a pas de plan de la société parfaite, ni de recette pour le bonheur éternel. Il a seulement la certitude que le monde marchand doit mourir, et la volonté de survivre à sa mort pour enfin, peut-être, commencer l'histoire humaine.

L'automate s'enraye. Les brèches s'élargissent. La synarchie s'agite dans les derniers soubresauts de la financiarisation des ruines. Mais dans les interstices, sous les décombres du béton et des serveurs, le vivant reprend ses droits.

La nuit de la valeur s'achève. L'homme de la rupture a traversé l'abîme. Il regarde l'aube du concret désaliéné se lever sur un monde enfin libéré de la contrainte silencieuse de l'abstrait. Il n'a plus rien à perdre que ses chaînes algorithmiques. Et il a, devant lui, l'immensité du temps concret à habiter, à soigner, et à aimer.

« La vie de l'Esprit n'est pas celle qui a peur de la mort et se préserve de la dévastation ; mais celle qui endure la mort et vit avec elle. »
— G. W. F. Hegel, *Préface de la Phénoménologie de l'Esprit*

« Il faut avoir encore du chaos en soi pour pouvoir enfanter une étoile qui danse. »
— F. Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra*

« Le jour viendra où il sera possible de faire la lumière sur les intrigues [...] Il appartiendra à la vraie saison des juges de sanctionner une France qui saura répudier toute solidarité avec ceux qui l'avaient vendue. »
— Marc Bloch, *Cahiers politiques* (1943)

FIN DE LA MONOGRAPHIE

Rennes, juillet 2026

Camille Lepallec

References

[1] Walter Benjamin, *Sur le concept d'histoire* (Thèses sur le concept d'histoire), 1940. Trad. fr. in *Œuvres*, Gallimard, 2000.

[2] Marc Bloch, *Cahiers politiques* (articles clandestins, 1943-1944), in *L'Étrange Défaite* (édition augmentée), Gallimard, 1990.

[3] Marc Bloch, *L'Étrange Défaite*, 1940. Rééd. Gallimard, « Folio Histoire », 1990.

[4] Cour européenne des droits de l'homme (CEDH), *Delfi AS c. Estonie*, requête n° 64569/09, 16 juin 2015 (arrêt sur la responsabilité des intermédiaires en ligne).

[5] Cour de justice de l'Union européenne (CJUE), *Google Spain SL, Google Inc. c. Agencia Española de Protección de Datos (AEPD), Mario Costeja González*, C-131/12, 13 mai 2014 (droit à l'oubli). Voir aussi *Google LLC c. CNIL*, C-507/17, 2019.

[6] Guy Debord, *Commentaires sur la société du spectacle*, Éditions Gérard Lebovici, 1988. Rééd. Gallimard, 1992.

[7] Guy Debord, *La Société du spectacle*, Buchet/Chastel, 1967. Rééd. Gallimard, « Folio », 1992.

[8] Mark Fisher, *Capitalist Realism: Is There No Alternative?*, Zero Books, 2009. Trad. fr. *Réalisme capitaliste*, Éditions Amsterdam, 2020.

[9] David Harvey, *The New Imperialism*, Oxford University Press, 2003. Trad. fr. *Le Nouvel Impérialisme*, Les Prairies ordinaires, 2010. Voir aussi *Accumulation by Dispossession*.

[10] Siegfried Kracauer, *The Mass Ornament: Weimar Essays*, Harvard University Press, 1995 (orig. 1927). Trad. fr. *L'Ornement de la masse*, La Découverte, 2008.

[11] Robert Kurz, *Die Substanz des Kapitals* (ou travaux sur la critique de la valeur dans *Krisis* et *Exit!*), notamment in *Der Kollaps der Modernisierung*, 1991. Trad. fr. partielle dans revues *Krisis*.

[12] Georg Lukács, *Histoire et conscience de classe*, 1923. Trad. fr. Minuit, 1960.

[13] Karl Marx, *Le Capital. Critique de l'économie politique*, Livre I, 1867. Trad. fr. Joseph Roy, revue par Marx, Éditions sociales, 1976 (ou PUF, « Quadrige »).

[14] Achille Mbembe, *Nécropolitique*, in *Raisons politiques*, 2006, n° 21. Version étendue in *Politiques de l'inimitié*, La Découverte, 2016.

[15] Moishe Postone, *Time, Labor, and Social Domination: A Reinterpretation of Marx's Critical Theory*, Cambridge University Press, 1993. Trad. fr. *Temps, travail et domination sociale*, Mille et une nuits, 2009.

[16] Roswitha Scholz, *Das Geschlecht des Kapitalismus. Feministische Theorie und die postmoderne Metamorphose des Patriarchats*, 2000 (et travaux sur la *Wert-Abspaltung* dans *Exit!*). Voir aussi *Die Rückkehr des Patriarchats*, 2023.

[17] Alfred Sohn-Rethel, *Intellectual and Manual Labour: A Critique of Epistemology*, 1978. Trad. fr. *L'Argent et l'esprit. À la genèse de la pensée abstraite*, Maspero, 1979.

[18] Norbert Trenkle (groupe Krisis), travaux sur les « contre-tendances désespérées » de la valorisation, in revues *Krisis* et *Exit!*, notamment avec Ernst Lohoff, *La Grande Dévalorisation*, 2012 (trad. fr. 2014).

[19] Shoshana Zuboff, *The Age of Surveillance Capitalism: The Fight for a Human Future at the New Frontier of Power*, PublicAffairs, 2019. Trad. fr. *L'Âge du capitalisme de surveillance*, Zulma, 2020.

*Scholie : ALOCAL — Esquisse d'une Architecture Réseau Post-Capitaliste

Introduction : De la critique à la construction — Pourquoi une scholie sur ALOCAL ?

La présente scholie remplit une fonction spécifique dans l'économie générale de cet ouvrage. Les développements théoriques et historiques qui précèdent ont établi les fondements d'une ontologie de la rupture, cartographié les brèches dialectiques du sujet automatique, et exploré les contours d'une guerre civile ontologique menée par le Collectiph. La Partie IV, en particulier, a historicisé le rapport entre la technique et le sujet capital, montrant comment la technique, de médiation relativement autonome, est devenue une prothèse du sujet automatique, tout en ouvrant des brèches que le Collectiph peut habiter.

Mais une question demeure, que les développements précédents n'ont fait qu'effleurer : une fois la brèche ouverte, une fois que le Suicide du Concret fétichisé a été opéré dans ses dimensions sociales, politiques et subjectives, que reste-t-il à construire ? Comment pérenniser la rupture ? Comment empêcher que le spectacle ne se reconstitue, que la valeur ne reprenne ses droits, que l'automate ne ressuscite sous une forme nouvelle ?

Cette question est d'autant plus pressante que la Partie IV a montré que la technique, dans le capitalisme tardif, n'est pas un simple instrument ; elle est une médiation sociale totale, un dispositif qui organise la perception, la production, la reproduction et la domination. La technique n'est pas un outil que l'on pourrait simplement rejeter ou célébrer ; elle est le champ même où se joue la possibilité d'un monde post-valeur. C'est pourquoi il ne suffit pas de critiquer la technique capitaliste ; il faut aussi imaginer une technique post-capitaliste. Il ne suffit pas de saboter les infrastructures du sujet automatique ; il faut aussi construire les infrastructures d'un monde libéré de la contrainte silencieuse de la valeur.

C'est à cette question que le projet ALOCAL (*Sovereign Optimization on Physically Constrained Networks*) tente de répondre. ALOCAL n'est pas un projet abouti, ni un modèle à appliquer mécaniquement. C'est une esquisse, une proposition, une hypothèse de travail. Il s'agit d'imaginer une nouvelle infrastructure de réseaux post-capitalistes, capable de soutenir une société libérée de la contrainte silencieuse de la valeur.

L'ambition de cette scholie est de présenter ALOCAL dans son intention et son contexte, et d'élaborer ses propositions techniques et politiques. Elle ne prétend pas à l'exhaustivité, ni à la certitude. Elle est une invitation à penser, à discuter, à transformer. Elle est le lieu où la critique rencontre la construction, où la négation rencontre l'affirmation, où la rupture rencontre la pérennisation.

2 Le contexte dialectique : Économie, politique et réseaux après la rupture

Pour comprendre le projet ALOCAL, il faut d'abord saisir le contexte dialectique dans lequel il s'inscrit. La rupture avec le sujet automatique, si elle est possible, ne signifie pas la fin de la nécessité de penser l'articulation entre l'économie et la politique. Bien au contraire. Elle signifie la nécessité de réarticuler cette relation sur des bases nouvelles, en prenant acte de leur relation dialectique.

2.1 La dialectique de l'économie et du politique

L'un des apports majeurs de la critique de la valeur (Wertkritik) a été de montrer que l'économie capitaliste n'est pas une sphère séparée du politique, mais qu'elle est le politique lui-même dans sa forme la plus abstraite et la plus aliénée. La forme-valeur est une médiation sociale qui impose aux individus la nécessité de produire de la valeur pour survivre, et ce faisant, elle les soumet à une logique qui échappe à tout contrôle démocratique.

Marx, dans les *Grundrisse*, avait déjà perçu cette dimension : « Le capital est la puissance économique qui domine tout dans la société bourgeoise. Il doit former le point de départ aussi bien que le point d'arrivée. » Le sujet automatique n'est pas seulement une machine économique ; il est une machine politique. Il est le dispositif qui organise la société entière autour de l'impératif de l'accumulation. Il est la forme que prend la domination dans le capitalisme tardif : une domination impersonnelle, structurelle, qui ne repose pas sur la volonté d'un maître, mais sur la contrainte silencieuse des rapports économiques.

La rupture avec le sujet automatique ne signifie donc pas simplement « libérer l'économie » ou « réguler le capitalisme ». Elle signifie réarticuler le rapport entre l'économie et le politique, en mettant le premier au service du second, et non l'inverse. C'est ce que Castoriadis appelait l'auto-institution explicite de la société : la capacité d'une communauté à se donner ses propres lois, à définir ses propres valeurs, à tracer ses propres horizons.

Mais cette réarticulation ne peut pas se faire dans le vide. Elle a besoin d'un support matériel, d'une infrastructure, d'un réseau. L'économie, même dans une société post-valeur, ne disparaît pas ; elle est transformée. Elle cesse d'être une fin en soi pour devenir un moyen. Elle cesse d'être une domination abstraite pour devenir une pratique collective. C'est ici qu'ALOCAL intervient : comme une proposition pour penser l'infrastructure de cette réarticulation.

2.2 La brèche béante et la nécessité de la construction

Nous avons montré, tout au long de cet ouvrage, que le sujet automatique, confronté à l'impasse de sa propre valorisation, ne produit plus que des brèches — des déchirures du spectacle, des crises aiguës, des guerres de prédation. Ces brèches sont des moments de vérité, des ouvertures dans la clôture de la valeur.

Mais une brèche n'est pas une destination. Elle est une opportunité, un espace de possibles. Elle peut être refermée par le spectacle, par la guerre, par le fascisme, par la simple gestion catastrophique. Elle peut aussi être habitée, élargie, transformée. Le Collectiph, en tant que minorité ontologique, est précisément celui qui habite les brèches pour empêcher leur réabsorption spectaculaire.

Cependant, habiter les brèches ne suffit pas. Il faut aussi construire. Il faut créer les conditions matérielles, sociales et politiques d'une vie post-valeur, d'une vie qui ne soit plus soumise à la contrainte silencieuse du capital. Cette construction est une nécessité dialectique : la négation

absolue doit s'accompagner d'une affirmation nouvelle, sous peine de retomber dans l'abstraction ou le nihilisme.

La technique, dans cette perspective, n'est pas un outil neutre. Elle est une médiation sociale, un champ de bataille ontologique. Mais elle est aussi un horizon de libération. En subvertissant la technique, en la détournant, en la mettant au service du commun, le Collectiph peut construire les infrastructures d'un nouveau monde. ALOCAL est une proposition pour penser cette construction.

2.3 Pourquoi les réseaux ? Le lieu central de la dialectique

Pourquoi ALOCAL se concentre-t-il sur l'infrastructure des réseaux ? Pourquoi les réseaux sont-ils si importants dans la dialectique entre le sujet capital et les tentatives de subjectivation émancipatrice ?

La réponse réside dans la nature même du capitalisme tardif. Le sujet automatique, dans sa phase contemporaine, est un sujet réseau. Il fonctionne à travers des flux : flux de marchandises, flux de données, flux de capitaux, flux de travail. Ces flux sont organisés par des réseaux : réseaux logistiques, réseaux numériques, réseaux financiers, réseaux de surveillance.

Cette dimension réseau du capitalisme n'est pas accidentelle. Elle est constitutive de sa forme contemporaine. Comme l'a montré Manuel Castells, le capitalisme s'est transformé en un « capitalisme informationnel » dont l'infrastructure est constituée de réseaux. La mondialisation, la financiarisation, l'automatisation : tout cela repose sur des réseaux qui connectent, hiérarchisent, et contrôlent.

Ces réseaux sont le lieu où se joue la domination du sujet automatique. C'est à travers eux que la valeur circule, que la prédiction s'exerce, que le contrôle s'impose. C'est à travers eux que les individus sont soumis à la contrainte silencieuse de l'accumulation. La plateforme numérique n'est pas seulement un marché ; elle est un dispositif de pouvoir. L'algorithme n'est pas seulement un outil de calcul ; il est un instrument de gouvernement.

Mais ces réseaux sont aussi le lieu de la vulnérabilité du sujet automatique. Un réseau peut être saboté, détourné, subverti. Une interruption de flux peut paralyser l'accumulation. Une brèche dans le réseau peut ouvrir un espace de liberté. La logistique, qui est le cœur de la circulation de la valeur, est aussi le point le plus vulnérable du système.

Les réseaux sont donc le champ de bataille central de la guerre civile ontologique. C'est sur eux que le Collectiph doit agir : en les sabotant, en les détournant, en les reconstruisant sur des bases nouvelles. C'est pour cette raison qu'ALOCAL se concentre sur l'architecture des réseaux : ils sont le lieu où se joue la possibilité d'un monde post-valeur.

2.4 Les réseaux comme hub unissant économie et politique

Les réseaux ne sont pas seulement une infrastructure technique ; ils sont un hub qui unit l'économie et la politique. Ils sont le lieu où les flux de valeur croisent les flux de pouvoir, où les décisions économiques rencontrent les décisions politiques, où la production se mêle à la reproduction.

Dans le capitalisme, ce hub est contrôlé par le sujet automatique. Les réseaux sont conçus pour optimiser la valorisation, pas pour servir la démocratie. Les décisions sont prises par des algorithmes, pas par des citoyens. Les flux sont régulés par le marché, pas par la délibération.

Dans une société post-valeur, ce hub doit être réapproprié par les communautés. Les réseaux doivent être conçus pour servir la démocratie, pas l'accumulation. Les décisions doivent être prises par la communauté, pas par des algorithmes. Les flux doivent être régulés par la délibération, pas

par le marché.

Cette réappropriation est la condition de la fin de la préhistoire humaine. C'est elle qui permet de passer de la domination abstraite de la valeur à l'auto-institution explicite de la société. C'est elle qui permet de sortir de l'aliénation pour entrer dans la liberté.

ALOCAL est une proposition pour penser cette réappropriation. Il ne s'agit pas seulement de concevoir des réseaux techniques ; il s'agit de concevoir des réseaux politiques. Des réseaux qui soient des instruments de la démocratie, pas des instruments de la domination.

2.5 Cybersyn comme précédent historique

Le projet Cybersyn, développé au Chili sous le gouvernement de Salvador Allende (1970-1973), est un précédent historique crucial pour ALOCAL. Il s'agissait d'un système de gestion informatisé de l'économie, conçu pour permettre une planification décentralisée et participative.

Cybersyn était une tentative de subvertir la technique capitaliste pour la mettre au service d'une économie socialiste. Il utilisait les ordinateurs, les réseaux, les algorithmes pour planifier la production, gérer les ressources, coordonner les travailleurs. Il montrait que la technique n'est pas condamnée à être un instrument du capital ; elle peut être un instrument du commun.

Le système Cybersyn comportait plusieurs composantes innovantes. Le *Cybernet* était un réseau de télex qui reliait les usines nationalisées au centre de coordination à Santiago. Le *Cyberstride* était un système de simulation économique qui permettait de tester différents scénarios de planification. La *salle des opérations* était un espace de visualisation en temps réel de l'état de l'économie, avec des écrans, des sièges futuristes, et une interface ergonomique conçue pour faciliter la prise de décision collective.

L'ambition de Cybersyn était de concilier la planification socialiste avec la participation démocratique. Il ne s'agissait pas d'un plan centralisé imposé d'en haut, mais d'un système qui permettait aux travailleurs et aux citoyens de contribuer à la gestion de l'économie. C'était une tentative de répondre à la question posée par l'économie socialiste : comment planifier sans retomber dans la bureaucratie et l'autoritarisme ?

Mais Cybersyn a été brutalement interrompu par le coup d'État de Pinochet (1973). Les techniciens ont été assassinés, les ordinateurs détruits, les réseaux démantelés. Le capital a récupéré la technique pour ses propres fins. Cette récupération est une leçon pour ALOCAL : la technique seule ne suffit pas. Elle doit être accompagnée d'une lutte politique, sociale et ontologique.

ALOCAL se veut une version post-capitaliste de Cybersyn. Non pas une reprise mécanique, mais une réinvention à la lumière des brèches contemporaines. Cybersyn était une tentative de planification socialiste à l'ère de l'informatique naissante. ALOCAL est une tentative de construire une infrastructure post-capitaliste à l'ère de l'effondrement du sujet automatique.

3 L'intention d'ALOCAL : Une infrastructure post-capitaliste

ALOCAL (*Sovereign Optimization on Physically Constrained Networks*) est un projet de recherche et de développement qui vise à concevoir une nouvelle infrastructure de réseaux, fondée non plus sur la logique de la valorisation, mais sur les principes de la souveraineté démocratique, de la durabilité écologique et de la symbiose avec le vivant.

3.1 De la critique à la construction : L'horizon d'ALOCAL

ALOCAL part du constat que la critique du sujet automatique, pour indispensable qu'elle soit, ne suffit pas. Il faut aussi construire. Il faut imaginer et mettre en œuvre des alternatives. Il faut créer les conditions matérielles d'une vie post-valeur.

Cette construction n'est pas une fuite en avant technologique. Elle est une pratique politique. Elle est une manière de pérenniser la rupture, d'empêcher que le spectacle ne se reconstitue, de rendre la valeur inopérante. Elle est une forme de la négation absolue.

ALOCAL est une esquisse de cette construction. Il ne prétend pas être une solution complète, ni un modèle à appliquer mécaniquement. Il est une proposition, une hypothèse de travail, une invitation à penser. Il est un horizon, une direction, une boussole.

3.2 Les principes fondateurs d'ALOCAL

ALOCAL repose sur plusieurs principes fondateurs, qui en dessinent la cohérence et l'ambition.

La souveraineté démocratique. L'infrastructure post-capitaliste ne doit pas être contrôlée par des acteurs privés (les plateformes, les multinationales) ni par des États centralisés. Elle doit être gérée démocratiquement par les communautés qui l'habitent. Cette souveraineté n'est pas une simple revendication politique ; elle est inscrite dans l'architecture technique elle-même.

La souveraineté démocratique est la condition de l'auto-institution explicite de la société. Elle permet aux communautés de se donner leurs propres lois, de définir leurs propres valeurs, de tracer leurs propres horizons. Elle est la négation de l'hétéronomie, de la domination, de l'aliénation. Elle est la traduction infrastructurelle du principe selon lequel l'économie doit être au service du politique, et non l'inverse.

La consistance physique. Contrairement aux infrastructures numériques du capitalisme de surveillance, qui sont des abstractions dématérialisées (les « nuages », les données, les algorithmes), ALOCAL s'ancre dans la matérialité du territoire. Les réseaux sont physiquement ancrés, les transactions sont attestées par des signaux physiques, les décisions sont validées par des processus thermodynamiques.

Cette consistance physique est une garantie contre la récupération marchande et le contrôle autoritaire. Elle rend les réseaux résilients, transparents, et inaliénables. Elle est la traduction infrastructurelle de la maxime « Trust the rock ». Elle est une réponse à la dématérialisation du capitalisme de surveillance, qui transforme tout en flux et en données, rendant le monde insaisissable et le pouvoir incontrôlable.

La symbiose écologique. L'infrastructure post-capitaliste ne doit pas être un instrument d'extraction et de domination de la nature. Elle doit être un outil de symbiose avec le vivant, une médiation qui permet à la communauté de prendre soin de son environnement, de gérer ses ressources, de réguler ses flux.

Cette symbiose est à la fois une éthique et une nécessité physique : on ne peut pas prendre soin de ce que l'on ne comprend pas. La symbiose écologique est la condition de la réparation de la rupture métabolique, de la fin de la dissociation entre l'humain et le non-humain. Elle est la négation de l'extractivisme et de la prédation.

La démocratie thermodynamique. La gouvernance de l'infrastructure ne peut pas reposer sur des algorithmes opaques ou des autorités centrales. Elle doit reposer sur des processus transparents, vérifiables, et participatifs. La thermodynamique offre une base objective pour cette gouvernance :

les flux d'entropie, les coûts métaboliques, les limites physiques sont des données mesurables, qui ne peuvent pas être falsifiées.

La démocratie thermodynamique est la négation de la technocratie. Elle ne confie pas le pouvoir à des experts, mais à la communauté. Elle ne soumet pas la politique à la technique, mais la technique à la politique. Elle est la traduction infrastructurelle de l'auto-institution explicite de la société.

3.3 Le rôle politique d'ALOCAL

ALOCAL n'est pas d'abord un projet économique. Il est d'abord un projet politique. Il vise à créer les conditions d'une démocratie réelle, d'une participation effective, d'une souveraineté populaire.

L'économie, dans ALOCAL, est subordonnée au politique. La production, la distribution, la consommation ne sont pas régies par les lois du marché, mais par les décisions de la communauté. L'infrastructure est un moyen, pas une fin. Elle est au service de la délibération démocratique, de la participation effective, de la souveraineté populaire.

Cette primauté du politique est la condition de la fin de la préhistoire humaine. C'est elle qui permet de passer de la domination abstraite de la valeur à l'auto-institution explicite de la société. C'est elle qui permet de sortir de l'aliénation pour entrer dans la liberté.

ALOCAL est donc un projet politique avant d'être un projet technique. Il est une pratique de la démocratie radicale, de la souveraineté populaire, de l'auto-institution. Il est la matérialisation de l'ontologie de la rupture.

4 Les propositions techniques d'ALOCAL

ALOCAL se déploie à travers plusieurs propositions techniques, qui forment un ensemble cohérent. Elles sont présentées ici dans leur intention et leur fonction, sans entrer dans des détails techniques excessifs.

4.1 La juridiction topologique : « Trust the rock »

La juridiction topologique est le premier pilier d'ALOCAL. Elle propose une nouvelle conception de la souveraineté, fondée non plus sur des fictions cartographiques (les frontières des États-nations), mais sur la consistance physique du territoire.

4.1.1 Le principe

La souveraineté, dans ALOCAL, n'est pas définie par des lignes sur une carte. Elle est définie par la capacité d'une communauté à attester de son ancrage territorial, à contrôler les flux physiques qui traversent son territoire, à maintenir l'intégrité de son métabolisme avec la biosphère.

Cette souveraineté est fondée sur des propriétés physiques vérifiables : la propagation des ondes électromagnétiques à très basse fréquence (ELF) dans la roche, l'attestation sismique, l'irréversibilité thermodynamique. La confiance ne repose plus sur une autorité centrale (État, banque, plateforme), mais sur la physique elle-même.

La maxime « Trust the rock » (fais confiance à la roche) résume cette approche. Elle signifie que la confiance ne doit pas reposer sur des autorités humaines, des institutions fragiles, des algorithmes opaques. Elle doit reposer sur la matérialité du monde, sur les lois de la physique, sur l'irréversibilité des processus thermodynamiques.

Cette maxime est une réponse à la crise de la confiance qui caractérise le capitalisme tardif.

Les institutions sont discréditées, les États sont corrompus, les algorithmes sont opaques. Dans ce contexte, la physique offre une base de confiance objective et inaliénable.

4.1.2 La fonction

La juridiction topologique permet aux communautés de se réapproprier leur territoire, de le défendre contre les prédations extérieures, de le gérer démocratiquement. Elle est une alternative à la souveraineté étatique, qui est devenue un instrument de la valeur, et à la souveraineté algorithmique, qui est devenue un instrument du capital de surveillance.

Elle est aussi une alternative à la souveraineté numérique, qui est une fiction. Les plateformes numériques ne sont pas souveraines ; elles sont des instruments de domination. La juridiction topologique, en revanche, est une souveraineté réelle, ancrée dans la matérialité du monde.

La juridiction topologique est donc une arme de la guerre civile ontologique. Elle permet aux communautés de se soustraire à l'emprise du sujet automatique, de créer des espaces de liberté, de construire des communs.

4.2 Le Commun d'Exergie : La thermodynamique comme gouvernance

Le Commun d'Exergie est le deuxième pilier d'ALOCAL. Il propose de fonder la gouvernance des communs sur les lois de la thermodynamique, en particulier sur le concept d'exergie (l'énergie utile, disponible pour effectuer un travail).

4.2.1 Le principe

Dans une société post-valeur, l'économie ne peut plus être fondée sur la fiction de la croissance infinie. Elle doit être fondée sur la réalité des limites physiques. L'exergie est une mesure de la ressource disponible, de la capacité à effectuer un travail. Sa gestion est une question politique, pas seulement technique.

Le *harvesteur d'entropie thermodynamique* (TEH) est un dispositif qui mesure les flux d'exergie et d'entropie dans un système donné (un territoire, un écosystème, une communauté). Il convertit ces mesures en signaux qui peuvent être utilisés pour la gouvernance.

La *fonction de coût métabolique* évalue le coût entropique de chaque activité, de chaque décision, de chaque transaction. Elle permet de comparer les différentes options, non pas en termes de profit monétaire, mais en termes de coût physique.

Ce principe s'inscrit dans la tradition de la pensée thermodynamique critique, qui va de Sadi Carnot à Nicholas Georgescu-Roegen, en passant par les écologistes radicaux. Georgescu-Roegen, dans son ouvrage majeur *The Entropy Law and the Economic Process*, a montré que l'économie est soumise aux lois de la thermodynamique, et que la croissance infinie est physiquement impossible. ALOCAL tire les conséquences politiques de cette nécessité physique.

4.2.2 La fonction

Le Commun d'Exergie permet de planifier la production, de gérer les ressources, de réguler les flux, en fonction des limites physiques et des besoins réels. Il est un instrument de la démocratie thermodynamique : les décisions ne sont pas prises par des experts ou des algorithmes, mais par la communauté, sur la base de données transparentes et vérifiables.

Il est aussi un instrument de la justice sociale. La fonction de coût métabolique permet de répartir équitablement les ressources, de limiter l'accumulation, de prévenir la prédation. Elle est la

négation de l'économie de l'exploitation.

Le Commun d'Exergie est donc une réponse à la question de la rareté. Dans le capitalisme, la rareté est une fiction créée par le marché pour justifier l'exploitation. Dans une société post-valeur, la rareté est une réalité physique qu'il faut gérer collectivement.

4.3 La symbiose cyber-géologique : Le territoire comme organe sensoriel

La symbiose cyber-géologique est le troisième pilier d'ALOCAL. Elle propose de faire de l'infrastructure un organe sensoriel du territoire, un prolongement de la communauté, un outil de soin et de symbiose avec la biosphère.

4.3.1 Le principe

Les nœuds MEMS (*Micro-Electro-Mechanical Systems*) sont de petits capteurs, disséminés sur le territoire, qui mesurent les vibrations du sol, les mouvements tectoniques, les variations de pression, les fluctuations de température. Ils forment un réseau de surveillance passive, une écoute du territoire.

La tomographie sismique passive utilise ces capteurs pour cartographier le sous-sol, suivre les mouvements des eaux souterraines, gérer les ressources hydriques. Elle permet une gestion communautaire de l'eau, de l'énergie, des matières premières.

Cette approche s'inscrit dans la tradition de la pensée écologique radicale, qui voit dans la nature un partenaire plutôt qu'une ressource. Elle est une réponse à la crise écologique, qui est la conséquence de la dissociation entre l'humain et le non-humain.

4.3.2 La fonction

La symbiose cyber-géologique permet à la communauté de comprendre son territoire, de prendre soin de ses équilibres, de défendre ses communs. Elle est une infrastructure du soin : elle écoute pour comprendre, elle comprend pour agir, elle agit pour préserver.

Elle est aussi une infrastructure de la démocratie. La transparence des données, la vérifiabilité des mesures, la participation de la communauté à leur interprétation : tout cela est une pratique de la souveraineté épistémique, de la délibération démocratique, de l'auto-institution.

La symbiose cyber-géologique est donc une réponse à la question de la connaissance. Dans le capitalisme, la connaissance est un instrument de domination. Dans une société post-valeur, elle est un instrument de soin.

4.4 L'infrastructure comme commun

Enfin, ALOCAL propose de penser l'infrastructure elle-même comme un commun, un bien partagé, une ressource collective, gérée démocratiquement par la communauté.

4.4.1 Le principe

Dans le capitalisme, l'infrastructure est une propriété privée (les plateformes, les réseaux, les data centers) ou une propriété d'État (les réseaux publics, les services régaliens). Dans les deux cas, elle est un instrument de domination, une source de valorisation, un moyen de contrôle.

ALOCAL propose une troisième voie : l'infrastructure comme commun. Elle n'est pas possédée, elle est habitée. Elle n'est pas exploitée, elle est prise en charge. Elle n'est pas un instrument de domination, mais un outil de coopération.

Ce principe s'inscrit dans la tradition de la pensée des communs, qui va d'Elinor Ostrom aux mouvements contemporains pour la réappropriation des biens communs. Il est une réponse à la privatisation et à l'étatisation, qui sont les deux faces de la même médaille : la dépossession des communautés.

4.4.2 La fonction

L'infrastructure comme commun permet aux communautés de se réapproprier les outils de leur vie collective, de les gérer démocratiquement, de les adapter à leurs besoins. Elle est la condition de la souveraineté épistémique et matérielle, de la résilience écologique, de la liberté politique.

Elle est aussi la négation de la propriété privée et de la propriété d'État. Elle est une forme de propriété qui n'est pas une exclusion, mais une inclusion. Une propriété qui n'est pas une domination, mais un soin.

5 ALOCAL en action : Quatre cas d'usage

Pour donner une idée plus concrète de ce que pourrait être ALOCAL, on peut envisager quatre cas d'usage, qui illustrent ses potentialités et ses limites.

5.1 La gestion de l'eau

Dans une communauté ALOCAL, la gestion de l'eau serait fondée sur la tomographie sismique passive et le Commun d'Exergie. Les nœuds MEMS mesureraient en temps réel l'état des nappes phréatiques, les prélèvements, les rejets. La fonction de coût métabolique évaluerait les impacts de chaque usage (agricole, industriel, domestique). La communauté délibérerait sur les allocations, les priorités, les restrictions.

Cette gestion serait transparente, participative, et adaptative. Elle ne serait pas soumise aux lois du marché (qui privatisent l'eau) ni à la planification centralisée (qui l'ignore). Elle serait une pratique de la démocratie thermodynamique.

La gestion de l'eau est un enjeu crucial, comme l'a montré la guerre en Ukraine avec la destruction du barrage de Kakhovka. L'eau est un commun vital, qui ne peut pas être abandonné aux lois du marché ni aux caprices des États. ALOCAL propose une alternative : une gestion communautaire, transparente et démocratique de l'eau.

5.2 L'énergie

Dans une communauté ALOCAL, l'énergie serait produite localement, à partir de sources renouvelables (solaire, éolien, hydraulique, géothermique). Les réseaux de distribution seraient décentralisés et interconnectés. La fonction de coût métabolique évaluerait l'efficacité exergétique de chaque source, de chaque usage.

La communauté planifierait sa production et sa consommation en fonction des besoins réels et des limites écologiques. L'énergie ne serait plus une marchandise ; elle serait un commun, géré démocratiquement.

La production d'énergie est un enjeu central de la transition écologique. Le capitalisme propose une fausse solution : la « transition verte » qui ne fait que remplacer une source d'énergie par une autre, sans remettre en cause la logique de l'accumulation. ALOCAL propose une véritable alternative : une production d'énergie fondée sur les besoins réels et les limites écologiques.

5.3 L'agriculture

Dans une communauté ALOCAL, l'agriculture serait régénérative, fondée sur la symbiose avec les écosystèmes. La tomographie sismique passive permettrait de connaître l'état des sols, des nappes phréatiques, des cycles de l'eau. La fonction de coût métabolique évaluerait les impacts de chaque pratique agricole.

La communauté planifierait ses productions en fonction des besoins alimentaires, des saisons, des équilibres écologiques. L'agriculture ne serait plus une industrie extractiviste ; elle serait une pratique de soin, une symbiose avec le vivant.

L'agriculture est un enjeu crucial, comme l'a montré la guerre en Ukraine avec la destruction des terres noires et la contamination des sols. L'agriculture industrielle est un instrument de la valeur, qui transforme la terre en un stock de ressources à exploiter. ALOCAL propose une alternative : une agriculture fondée sur la symbiose et le soin.

5.4 Le numérique

Dans une communauté ALOCAL, le numérique serait fondé sur le logiciel libre, les réseaux pairs-à-pairs, l'anonymat, le chiffrement. Les algorithmes de recommandation seraient abolis au profit de la sérendipité, de la curation humaine, de la transparence des codes. Les données ne seraient plus une marchandise ; elles seraient un commun, géré démocratiquement.

Le numérique serait un outil de coordination épistémique, de délibération démocratique, de partage des savoirs. Il ne serait plus un instrument de capture et de contrôle.

Le numérique est un enjeu central du capitalisme tardif. Le capitalisme de surveillance a transformé le numérique en un instrument de domination, un moyen d'extraire du surplus comportemental et de prédire les comportements. ALOCAL propose une alternative : un numérique fondé sur le partage, la transparence et la démocratie.

6 Le rôle politique d'ALOCAL : Au-delà du Cybersyn

ALOCAL se veut une version post-capitaliste de Cybersyn, mais il ne se réduit pas à une reprise mécanique de cette expérience. Il s'en distingue par plusieurs aspects, qui tiennent compte des évolutions du capitalisme et des leçons de l'histoire.

6.1 Cybersyn comme précédent, pas comme modèle

Cybersyn était une tentative de planification socialiste à l'ère de l'informatique naissante. Il reposait sur une infrastructure centralisée, qui reflétait encore la logique de l'État-nation. Il était conçu pour gérer une économie nationale, dans le cadre d'un État souverain.

ALOCAL, en revanche, est une proposition décentralisée, fondée sur la souveraineté des communautés, pas sur celle des États. Il est une infrastructure des communs, pas une infrastructure de l'État. Il est une pratique de l'auto-institution, pas une planification centralisée.

Cette différence tient au contexte historique. Cybersyn est né à une époque où le capitalisme était encore national, où l'État était encore un acteur central, où la fenêtre dialectique était encore ouverte. ALOCAL, en revanche, est né à une époque où le capitalisme est global, où l'État est un instrument de la valeur, où la fenêtre dialectique est fermée.

6.2 ALOCAL comme arme de la guerre civile ontologique

ALOCAL n'est pas une solution technique à appliquer après la révolution. Il est une arme de la guerre civile ontologique. Il est un moyen de construire le double pouvoir, de créer des espaces de liberté, de rendre l'État superflu.

La construction d'ALOCAL est une pratique du Collectiph. Elle est une forme de sabotage : elle soustrait des territoires à la logique de la valeur. Elle est une forme de désertion : elle crée des alternatives aux infrastructures du sujet automatique. Elle est une forme de soin : elle prend soin des communs, de l'environnement, des relations.

ALOCAL est donc un projet politique avant d'être un projet technique. Il est une pratique de la démocratie radicale, de la souveraineté populaire, de l'auto-institution. Il est la matérialisation de l'ontologie de la rupture.

6.3 ALOCAL comme horizon, pas comme programme

ALOCAL n'est pas un programme à appliquer mécaniquement. Il n'est pas un modèle à reproduire. Il est un horizon, une direction, une boussole. Il est une invitation à penser l'infrastructure post-capitaliste, à la discuter, à la transformer, à la réinventer.

Cette ouverture est essentielle. Une infrastructure post-capitaliste ne peut pas être imposée d'en haut ; elle doit être inventée par les communautés elles-mêmes. ALOCAL propose des principes, des outils, des pistes. Mais c'est aux communautés de les adapter à leurs conditions, à leurs besoins, à leurs désirs.

Cette ouverture est aussi une protection contre le risque de technocratie. ALOCAL ne doit pas devenir un instrument de contrôle, un moyen de déposséder les communautés de leur capacité à décider. Il doit rester un outil de la démocratie, pas une fin en soi.

7 Les limites et les défis d'ALOCAL

ALOCAL n'est pas une solution toute faite. Il rencontre des limites et des défis qu'il ne faut pas ignorer.

7.1 La récupération par le capital

Le plus grand défi d'ALOCAL est la récupération par le capital. Le sujet automatique est une machine à récupérer. Il intègre toute innovation, toute critique, toute subversion, pour la transformer en marchandise, en instrument de valorisation, en moyen de contrôle.

ALOCAL pourrait être récupéré comme une « solution verte », un « capitalisme éthique », une « technologie de la confiance ». Il pourrait être privatisé, financiarisé, intégré à la logique de la valeur. C'est pourquoi ALOCAL ne peut pas être une proposition purement technique. Il doit être accompagné d'une lutte politique, sociale et ontologique.

Cette lutte est la condition de la non-récupération. Sans elle, ALOCAL ne serait qu'une nouvelle ruse du sujet automatique, une nouvelle forme de la domination. La leçon de Cybersyn est là : la technique seule ne suffit pas ; elle doit être défendue par une lutte politique.

7.2 La technocratie déguisée

Un autre défi est le risque de technocratie. ALOCAL pourrait être utilisé comme un instrument de contrôle, une manière de déposséder les communautés de leur capacité à décider, en les soumettant

à la « loi de la physique ». La démocratie thermodynamique pourrait devenir une dictature des experts, une gouvernance par les données.

C'est pourquoi ALOCAL doit être fondé sur l'auto-institution explicite, sur la délibération démocratique, sur la participation effective. La technique doit être un outil, pas une fin. Elle doit être au service de la communauté, pas l'inverse.

Cette vigilance est constante. Il ne suffit pas de concevoir une infrastructure démocratique ; il faut la pratiquer, la défendre, la transformer. La démocratie n'est pas un état ; elle est un processus.

7.3 La transition et la viabilité

Enfin, ALOCAL pose la question de la transition. Comment passer d'une infrastructure capitaliste à une infrastructure post-capitaliste ? Comment construire ALOCAL dans les interstices du sujet automatique, sans être écrasé par lui ?

Cette transition est un défi pratique et politique. Elle exige une stratégie, une organisation, une lutte. Elle exige que le Collectiph, en tant que minorité ontologique, s'empare de la technique, la subvertisse, la détourne, la mette au service du commun.

Elle exige aussi une évaluation réaliste de la viabilité. ALOCAL ne peut pas être construit du jour au lendemain. Il doit être construit progressivement, expérimentalement, en apprenant de ses erreurs. Il doit être un processus, pas un projet.

8 Conclusion : ALOCAL comme horizon du Collectiph

ALOCAL n'est pas un modèle. Il n'est pas une solution. Il est un horizon, une direction, une boussole. Il est une invitation à penser l'infrastructure post-capitaliste, à la discuter, à la transformer, à la réinventer.

ALOCAL est le projet d'une technique qui ne soit plus un instrument de domination, mais un outil de libération. D'une infrastructure qui ne soit plus une prothèse du sujet automatique, mais un organe de la démocratie. D'un réseau qui ne soit plus un moyen de contrôle, mais une médiation du commun.

Le Collectiph, en tant que minorité ontologique, est celui qui peut porter ce projet. Non pas en l'imposant, mais en le proposant, en le discutant, en le transformant. En faisant de la technique un champ de bataille et un horizon de libération.

ALOCAL est une réponse à la question : comment pérenniser la rupture ? Comment empêcher que le spectacle ne se reconstitue ? Comment construire une vie post-valeur, une vie libérée de la contrainte silencieuse du capital ?

La réponse n'est pas technique ; elle est politique. Elle est une pratique de la démocratie thermodynamique, de la symbiose cyber-géologique, du commun d'exergie. Elle est une pratique du soin, de la désertion, du sabotage. Elle est une pratique du Collectiph.

ALOCAL est donc un projet politique, pas un projet technique. Il est une arme dans la guerre civile ontologique, une manière de construire le double pouvoir, de rendre l'État et le marché superflus. Il est une manière de pérenniser la rupture, de faire en sorte que le suicide du concret fétichisé ne soit pas un acte ponctuel, mais un processus continu, une pratique quotidienne de la liberté.

La technique, dans cette perspective, n'est plus un instrument de domination. Elle est un outil de libération. Elle est une médiation du commun, une infrastructure du soin, un organe de la

démocratie. Elle est ce qui permet de passer de la préhistoire à l'histoire, de l'aliénation à la liberté, de la valeur au vivant.

Fin de la scholie